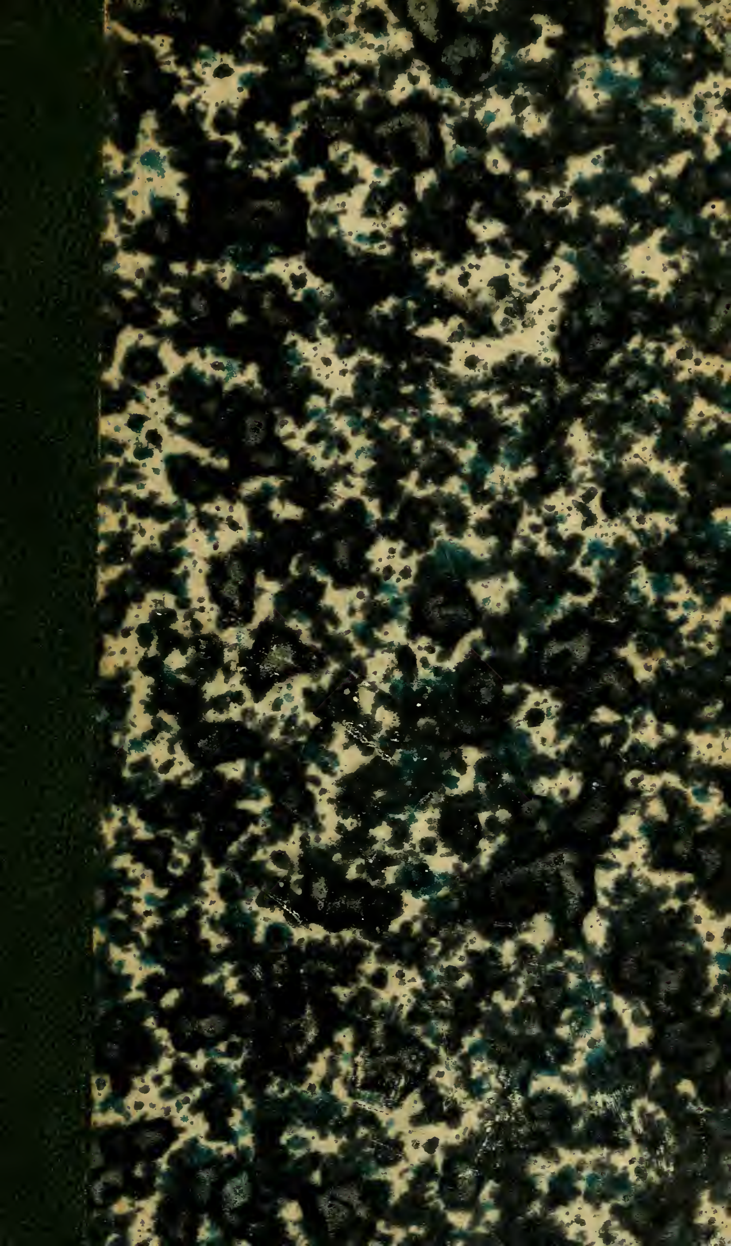
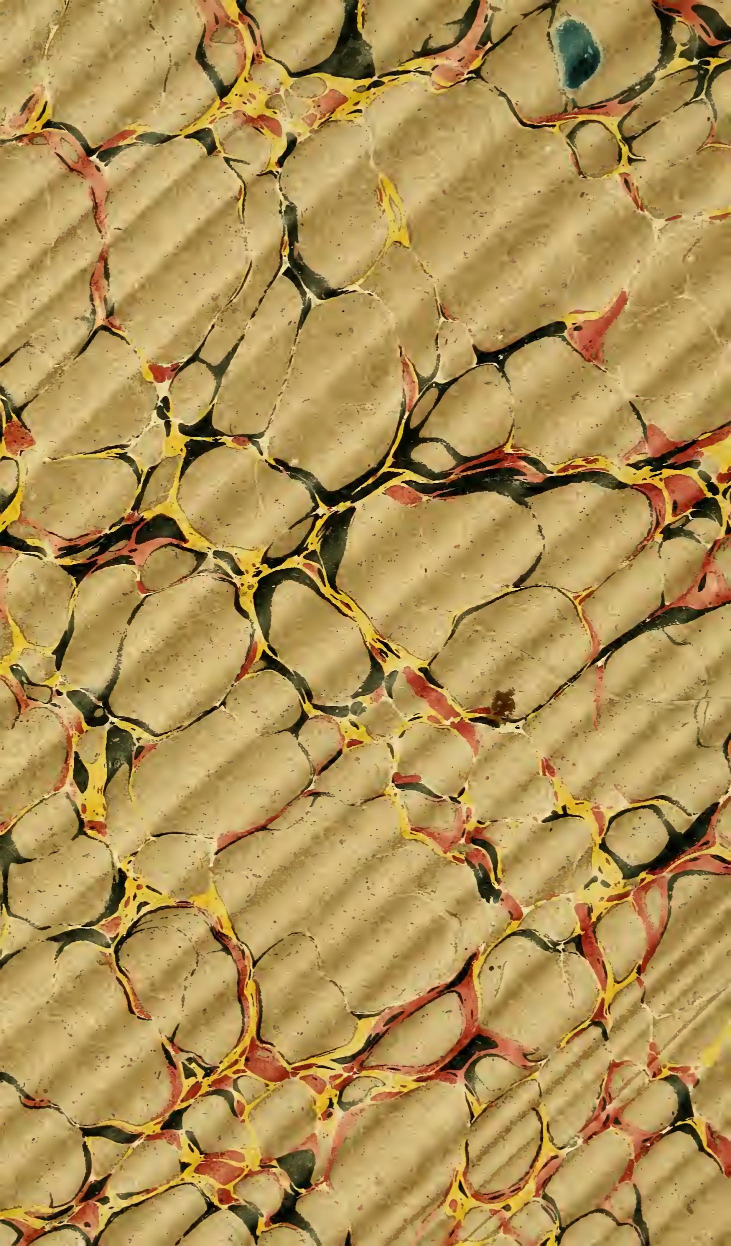
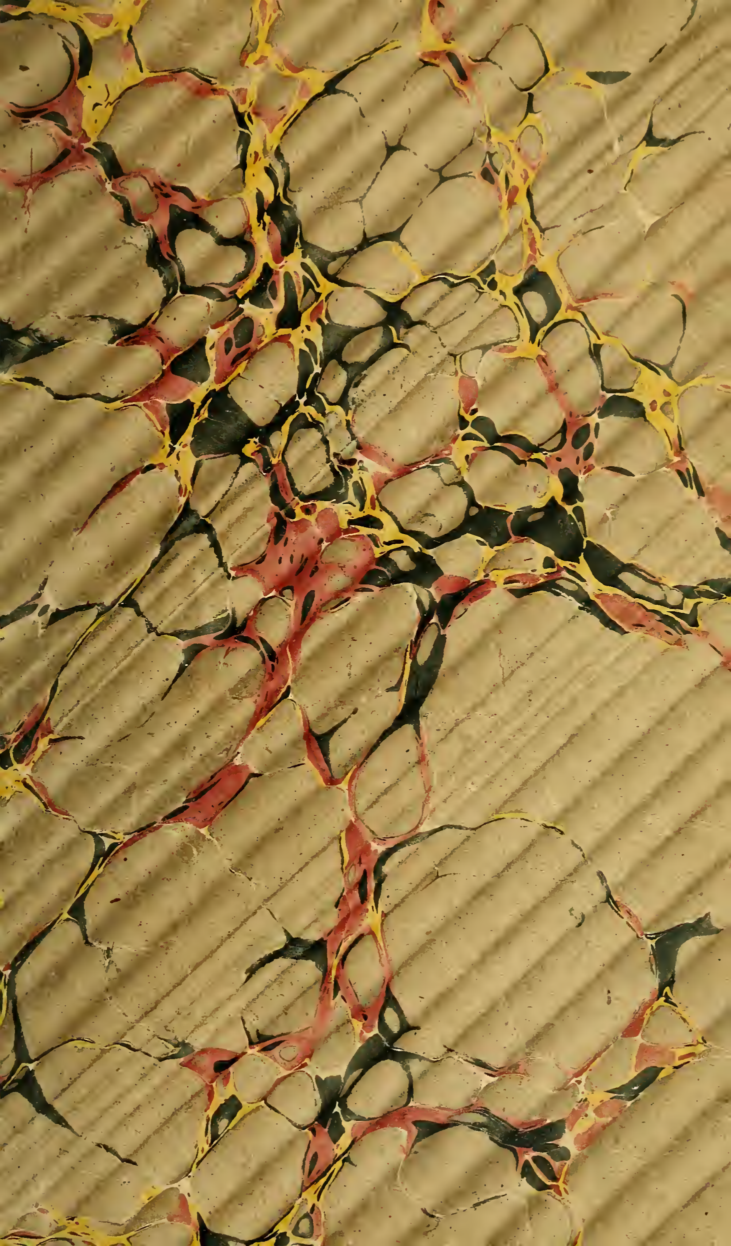






2.50/

Dr. Wigglesworth

2.50/-

Dr. Wigglesworth

FRACASTOR

FRACASTOR

LA SYPHILIS
(1530)

LE MAL FRANÇAIS
(Extrait du Livre *De contagionibus*, 1546)

TRADUCTION ET COMMENTAIRES

PAR

Le Dr Alfred FOURNIER

Médecin des hôpitaux
Professeur agrégé de la Faculté de Paris

PARIS

CHEZ ADRIEN DELAHAYE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PLACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, 23

1869

1680

Il y avait une vingtaine d'années environ qu'un fléau jusqu'alors inconnu sévissait sur l'Europe, lorsqu'un jeune médecin — qui plus tard devait porter un nom illustre — conçut l'idée la plus bizarre qui se puisse imaginer. Il projeta de tracer en vers le tableau de cette peste nouvelle et de composer un poème sur les données antipoétiques d'une description médicale.

Cette conception singulière, incroyable, il la mit à exécution, il la réalisa. Il la réalisa même avec un tel bonheur ou du moins d'une façon qui charma tellement ses contemporains que les poètes les plus

illustres de l'époque s'inclinèrent devant lui, que les savants du jour « lui dressèrent des autels poétiques », que l'empereur Charles-Quint voulut « le contempler », que ses compatriotes lui décernèrent une statue de marbre avec cette inscription : « A l'auteur du divin poème sur la Syphilis, à celui dont les vers ont éclipsé tous les vers qui ont paru depuis quinze cents ans ».

Et, témoignage plus significatif encore, la maladie qu'il avait chantée échangea son nom primitif contre celui dont il l'avait baptisée dans ce poème. Le Mal français, le mal de Naples du quinzième siècle, devint et resta la Syphilis *pour les générations qui suivirent.*

« Autre temps, dit-on, autres mœurs », et certainement aussi autres tendances

autres goûts littéraires. Si quelque médecin de nos jours s'avisait de rimer ou à plus forte raison de versifier en hexamètres latins la description d'une maladie, nul doute qu'au lieu de lui voter des statues on n'élevât quelques soupçons sur l'intégrité de son état mental. Et si cette fantaisie poëtique avait pour objet l'une de ces maladies qui ont illustré le nom de Ricord, si elle était dédiée — comme le fut la Syphilis *— à quelque grand dignitaire de la Chrétienté, on n'aurait pas assez de voix pour crier au scandale, au sacrilége, à l'indignité. Or, tout autre était au seizième siècle la disposition des esprits; tout autre fut l'accueil fait au livre de Fracastor. On était dans l'âge d'or de la littérature classique. C'était le temps heureux des académies et des jeux académiques (lusus academici). La langue latine était l'idiome favori des savants. La poésie*

était de mode, et tout était matière à versification, depuis les Couches de la Vierge jusqu'au dressage des chiens de chasse, depuis la Passion du Christ jusqu'aux règles du jeu d'échecs. A ces titres divers, l'œuvre de Fracastor n'avait rien, ni comme fond, ni comme forme, qui choquât le goût et les habitudes du temps. D'autre part, le Mal français n'était pas au seizième siècle ce qu'est la Syphilis au nôtre. Il n'avait pas le mauvais renom qu'il s'est acquis depuis lors. Ses droits à la génération spontanée n'étaient pas prescrits, et une complaisance intéressée lui permettait encore de compter d'innocentes victimes. Si bien que les puissants du jour, voire même les princes de l'Église, ne se faisaient aucun scrupule d'accepter le patronage des écrits qui traitaient de cette matière. Le duc Sigismond d'Est, prince de Ferrare, le comte de la Miran-

dole, le cardinal Albert, électeur et archevêque de Mayence, etc., avaient agréé déjà de semblables dédicaces. Fracastor avait donc des précédents, et il ne surprit personne en choisissant pour lui dédier son poème le célèbre Bembo, prince de l'Église, secrétaire intime et familier du pape Léon X.

On se fait en général une très-fausse idée du poème de la Syphilis, *dont beaucoup de personnes à coup sûr parlent sans l'avoir lu. On le donne comme une œuvre de fantaisie, comme un spirituel badinage ; on le représente comme une production exclusivement littéraire, où la science perd tous ses droits. Rien n'est moins juste ; rien n'est plus contraire à la conception qui présida certainement à ce livre. La* Syphilis *est avant tout et surtout une œuvre*

sérieuse et médicale; c'est un traité médical du Mal français en vers latins; c'est une véritable monographie scientifique dans laquelle des questions spéciales sont agitées gravement, où des symptômes sont décrits, des causes débattues, des traitements formulés, etc. De temps à autre seulement l'exposé technique s'y interrompt et fait place à quelque allégorie, au récit de quelque fiction. Mais cette partie épisodique n'est là que pour justifier le poème; c'est l'accessoire, c'est la mise en scène. Le fond de l'œuvre, le sujet véritable, celui autour duquel tout vient converger, c'est la description théorique et clinique d'une maladie.

Supposez un article de pathologie relevé à la fin de chaque paragraphe par un incident romanesque ou par l'apparition inattendue de quelque personnage mythologique, dieu ou déesse, nymphe

ou berger, venant réciter quelques tirades et disparaissant aussitôt pour laisser place à la reprise du sujet principal; telle est, ou peu s'en faut, l'œuvre singulière de Fracastor. Et si vous en doutiez, veuillez comparer au poème de la Syphilis *le traité en prose que le même auteur a consacré à la description du Mal français; vous vous convaincrez sans peine que le premier est simplement la paraphrase poétique du second.*

Si j'avais à apprécier ici le mérite littéraire de la Syphilis, *j'avouerais être resté, pour ma part, fort au-dessous de l'enthousiasme que certains critiques ont professé pour elle et n'avoir été que médiocrement touché de ces « beautés virgiliennes », de ces « grâces divines » dont l'ont si libéralement dotée quelques-uns de ses*

admirateurs. C'est une œuvre certes originale, trop originale même peut-être. La forme en est grandiose; le vers y est majestueux, élégant, et rappelle, ce me semble, mais avec moins d'art, la façon de Claudien. Certains passages y sont même animés d'un véritable souffle poétique, comme, par exemple, à la fin du premier Livre, cette apostrophe à l'Italie vaincue et gémissant sous le joug des armes étrangères. Mais, au total, je ne vois pas là de poème; je ne trouve là que des vers agréablement tournés sur le plus prosaïque des sujets. Vainement l'auteur, pour animer la scène et trouver matière à poésie, prodigue-t-il à pleines mains le merveilleux, les fictions, les apparitions, les invocations, etc.; vainement fait-il intervenir à tout propos — ou plutôt hors de propos — toutes les divinités de l'Olympe. Tout cela, ne se rattachant que

de la façon la plus indirecte au fond même du poème, ne crée pas un ensemble, ne constitue pas une action, ne s'élève pas au véritable diapason poétique. Je dirai même : tout cela manque son effet, et laisse le lecteur surpris plutôt qu'ému ou captivé, spécialement le lecteur de nos jours, tant soit peu blasé sur ce vieil arsenal mythologique.

En revanche, au point de vue médical, l'œuvre de Fracastor — et je ne parle plus ici seulement de son poème, mais aussi de son traité en prose — offre des mérites incontestables et prend rang parmi les meilleures productions que nous ait laissées le seizième siècle sur le Mal français. Elle nous présente, tracé de main de maître, un tableau de la Syphilis à cette époque. Elle nous fournit des documents nombreux

dont nous pouvons faire un large profit. C'est à ce titre qu'elle nous intéresse, nous autres médecins, et qu'elle peut encore, même de nos jours, être fructueusement consultée par nous.

Renseignements historiques sur le début de la maladie ; — réfutation de la doctrine qui lui assignait une origine américaine ; — causes épidémiques ayant déterminé son explosion subite ; — contagion virulente en expliquant la persistance et la dissémination ; — symptômes et lésions du mal ; — incubation latente ; — manifestations initiales se portant sur les organes génitaux ; — manifestations consécutives généralisées : douleurs, exanthèmes, pelade, gommes, caries, ulcérations des muqueuses, etc. ; — formes diverses et surtout formes malignes ; — phagédénisme ; — syphilis infantile, héréditaire

ou acquise ; — mutations subies par la maladie avec le progrès des âges ; — premiers traitements opposés au mal ; médications bizarres en relation avec les doctrines humorales de l'époque ; — cure du gaïac ; — découverte des vertus du mercure et premières applications de ce remède ; méthode des frictions générales ; théorie de la salivation dépurative ; conséquences désastreuses de cette thérapeutique, etc., etc. ; tels sont — et j'en oublie — les points principaux sur lesquels nous pouvons emprunter à Fracastor, pour l'histoire de la Syphilis au seizième siècle, des notions authentiques et précises.

De semblables documents ont une importance sur laquelle il serait superflu d'insister et qui ressortira, je l'espère, de la lecture de cet ouvrage.

A. F.

LA SYPHILIS

LIVRE PREMIER

Je chante ce mal terrible, inconnu des siècles passés, qui sévit de nos jours sur l'Europe entière, et s'est répandu sur une partie de l'Afrique et de l'Asie. Je dirai quel concours d'influences, quels germes occultes l'ont engendré, comment il surgit dans le Latium à l'époque où les armées françaises

---

SYPHILIDIS

LIBER PRIMUS

Qui casus rerum varii, quæ semina morbum
Insuetum, nec longa ulli per secula visum
Attulerint : nostra qui tempestate per omnem
Europam, partimque Asiæ, Libyæque per urbes

désolaient ce malheureux pays, quelles raisons lui firent donner le nom de *Mal français*. Je dirai comment, dans ces cruelles épreuves, le génie de l'homme parvint, avec le secours des Dieux, à découvrir l'héroïque remède qui conjura la fureur du fléau. J'interrogerai, pour révéler l'origine secrète de ce mal, et les plaines azurées de l'éther et les astres suspendus à la voûte des cieux. Le champ de l'inconnu, les mystérieux domaines de la Nature s'ouvrent devant moi, et ma Muse séduite s'y laisse entraîner par les doctes Sœurs du Parnasse.

Illustre Bembo [1], gloire de l'Italie, si ton maître Léon [2] t'accorde quelque repos, s'il te permet de quitter pour un instant le gouvernail du monde et

Sæviit : in Latium vero per tristia bella
Gallorum irrupit, nomenque a gente recepit :
Necnon et quæ cura, et opis quid comperit usus,
Magnaque in angustis hominum solertia rebus,
Et monstrata Deum auxilia, et data munera cœli,
Hinc canere, et longe secretas quærere causas
Aera per liquidum, et vasti per sidera Olympi
Incipiam : dulci quando novitatis amore
Correptum, placidi Naturæ suavibus horti
Floribus invitant, et amantes mira Camœnæ.

Bembe, decus clarum Ausoniæ, si forte vacare
Consultis Leo te a magnis paulisper, et alta

de consacrer aux Muses un court loisir, daigne jeter les yeux sur ces vers, tout indignes qu'ils soient de ton génie. Mon œuvre n'est qu'un essai médical, mais souviens-toi qu'Apollon lui-même ne crut pas déroger à sa dignité divine en cultivant l'art de guérir. Tel sujet d'ailleurs, d'apparence légère, offre parfois un intérêt sérieux ; le mien, sous une allure frivole, fera comparaître devant toi les grandes lois de la nature, les arrêts du destin, et les mystérieuses origines d'un épouvantable fléau.

Et toi, divine Uranie [3], toi qui connais les causes et les effets de toutes choses, toi pour qui les plaines de l'air et les profondeurs des cieux n'ont pas de secrets, descends à mes côtés sous ces tranquilles ombrages où le souffle du zéphyr, les parfums des myrtes et l'harmonieux murmure du Bénacus [4]

Rerum mole sinit, totum qua sustinet orbem :
Et juvat ad dulces paulum secedere Musas :
Ne nostros contemne orsus, medicumque laborem,
Quidquid id est. Deus hæc quondam dignatus Apollo est :
Et parvis quoque rebus inest sua sæpe voluptas.
Scilicet hac tenui rerum sub imagine multum
Naturæ, fatique subest, et grandis origo.

Tu mihi, quæ rerum causas, quæ sidera noscis,
Et cœli effectus varios, atque aeris oras,
Uranie (sic dum puro spatiaris Olympo,
Metirisque vagi lucentes ætheris ignes,
Concentu tibi divino cita sidera plaudant),

m'invitent à chanter. Donne-moi l'inspiration sacrée, et puisse en revanche, lorsqu'à travers l'Olympe tu parcours les champs lumineux de l'éther, puisse le sublime chœur des mondes célestes applaudir à ta gloire !

Muse, quelles causes présidèrent à l'origine de ce fléau si longtemps enseveli dans les ténèbres du néant ? Fut-il importé parmi nous de ces mondes nouveaux que découvrirent les hardis nautoniers de l'Espagne par delà les mers inconnues de l'Occident ? En avons-nous reçu le germe de ces contrées lointaines où de toute éternité, dit-on, il règne en maître souverain, comptant presque autant de victimes que d'habitants ? Est-il vrai qu'introduit de la sorte parmi nous, il fut ensuite disséminé

Ipsa ades, et mecum placidas, Dea, lude per umbras,
Dum tenues auræ, dum myrtea silva canenti
Aspirat, resonatque cavis Benacus ab antris.

Dic, Dea, quæ causæ nobis post secula tanta
Insolitam peperere luem ? num tempore ab illo
Vecta mari occiduo nostrum pervenit in orbem,
Ex quo lecta manus solvens de littore Ibero
Ausa fretum tentare, vagique incognita ponti est
Æquora, et orbe alio positas perquirere terras ?
Illic namque ferunt æterna labe per omnes
Id morbi regnare urbes, passimque vagari

dans toute l'Europe par les relations commerciales? Est-il vrai qu'il naquit faible et obscur, pour décupler ses forces plus tard à mesure qu'il étendait ses ravages et envahir de proche en proche l'univers entier? Telle parfois, jaillissant d'un foyer mal éteint qu'un pâtre imprudent abandonne dans la campagne, une seule étincelle suffit à allumer un incendie; le feu d'abord couve et chemine insensiblement dans la moisson, puis éclate avec furie; la flamme alors, excitée par la flamme, s'élève en gerbes menaçantes, dévore sur son passage les champs et les prairies, embrase les forêts qui s'écroulent avec fracas, et projette au loin sur le ciel et la terre de sinistres lueurs.

Non, ce n'est pas ainsi que s'est développé ce mal. D'incontestables témoignages démontrent qu'il

Perpetuo cœli vitio, atque ignoscere paucis.
Commercine igitur causa accessisse putandum est
Delatam contagem ad nos, quæ parva sub ipsis
Principiis, mox et vires et pabula sensim
Suscipiens, sese in terras diffuderit omnes?
Ut sæpe in stipulas cecidit cum forte favilla
De face, neglectam pastor quam liquit in arvo,
Illa quidem tenuis primum, similisque moranti
Incedit : mox, ut paulatim increvit eundo,
Tollitur, et victrix messem populatur et agros,
Vicinumque nemus, flammasque sub æthera jactat.
Dat sonitum longe crepitans Jovis avia silva,
Et cœlum late circum campique relucent.

ne dérive pas d'une origine étrangère et qu'il n'a pas eu besoin de traverser l'Océan pour parvenir jusqu'à nous. Parmi les premières victimes qu'il frappa dans nos climats, je pourrais citer nombre de malades qui furent atteints spontanément, sans s'être exposés à la moindre chance de contagion. Comment serait-il possible d'ailleurs de rattacher à une influence de contagion un mal qui fit explosion en si peu de temps sur tant de peuples divers ? Ce fut en effet de tous côtés à la fois que le fléau se déchaîna parmi nous, dans le Latium, dans les fertiles pâturages de la Sagre [5], dans les bois de l'Ausonie, dans les plaines d'Otrante, sur les bords du Tibre, dans les cent villes que l'Éridan [6] grossi de cent fleuves tributaires arrose de ses ondes majestueuses. Au même instant, de plus, il sévissait

At vero, si rite fidem observata merentur,
Non ita censendum : nec certe credere par est
Esse peregrinam nobis, transque æquora vectam
Contagem : quoniam in primis ostendere multos
Possumus, attactu qui nullius hanc tamen ipsam
Sponte sua sensere luem, primique tulere.
Præterea et tantum terrarum tempore parvo
Contages non una simul potuisset obire.
Aspice per Latii populos, quique herbida Sagræ
Pascua, et Ausonios saltus, et Iapigis oræ
Arva colunt : specta, Tiberis qua labitur, et qua
Eridanus, centum fluviis comitatus in æquor,
Centum urbes rigat, et placidis interfluit undis :

sur des rives étrangères, et la fière Espagne, mère des conquérants du Nouveau Monde, n'en subit pas les cruelles atteintes plus tôt que les peuples dont les Pyrénées, le Rhin et les Alpes limitent les frontières.

Ce fut encore à la même époque qu'il fit invasion parmi vous tous, peuples du Nord aux régions glacées, parmi vous tous, descendants de l'antique Carthage, Egyptiens fortunés que le Nil enrichit des trésors de ses ondes, fils de l'Idumée [7] aux palmiers toujours verts. Or, un tel mal qui fond ainsi d'un seul coup sur l'univers entier ne saurait être le produit d'une simple contagion ; il doit assurément reconnaître d'autres causes, il doit dériver d'une origine plus générale et plus élevée [8].

Uno nonne vides ut tempore pestis in omnes
Sæviit ? ut sortem pariter transegimus unam ?
Quinetiam externos eadem per tempora primum
Excepisse ferunt : nec eam cognovit Ibera
Gens prius, ignotum quæ scindere puppibus æquor
Ausa fuit, quam quos disterminat alta Pyrene,
Atque freta, atque Alpes cingunt, Rhenusque bicornis :
Quam reliqui, quos lata tenet gelida ora sub Arcto.
Tempore non alio, Pœni, sensistis, et omnes
Qui lætam Ægyptum metitis, fecundaque Nilo
Arva, et palmiferæ silvas tondetis Idumes.
Quæ cum sic habeant sese, nempe altius isti
Principium labi, rerumque latentior ordo,

Tous les êtres dont la Nature a peuplé la terre, l'air et les eaux, n'ont pas un mode de création identique et soumis aux mêmes lois. Les plus simples, ceux dont la formation ne réclame qu'un petit nombre de principes générateurs, se reproduisent incessamment et partout. D'autres, plus complexes, exigeant pour se constituer le concours de germes multiples et dispersés, n'arrivent que plus rarement et plus difficilement à voir le jour, en certains temps et en certains lieux. D'autres, enfin, ne sortent du néant qu'après des milliers de siècles, tant les germes nécessaires à leur genèse éprouvent d'obstacles à se réunir. Eh bien, il en est de même pour les maladies. Toutes les maladies n'ont pas une origine commune et identique. Les unes, la plupart même, ont un développement facile qui

(Ni fallor) graviorque subest, et major origo.
Principio quæque in terris, quæque æthere in alto
Atque mari in magno Natura educit in auras,
Cuncta quidem nec sorte una, nec legibus isdem
Proveniunt; sedenim, quorum primordia constant
E paucis, crebro ac passim pars magna creantur :
Rarius ast alia apparent, et non nisi certis
Temporibusve, locisve, quibus violentior ortus,
Et longe sita principia : ac nonnulla, prius quam
Erumpant tenebris et opaco carcere noctis,
Mille trahunt annos, spatiosaque secula poscunt :
Tanta vi coeunt genitalia semina in unum.
Ergo et morborum quoniam non omnibus una

rend compte de leur fréquence habituelle; mais d'autres sont d'un enfantement laborieux et ne parviennent que lentement à se constituer, après avoir lutté longtemps contre les difficultés infinies que le destin oppose à leur naissance. De ce nombre, par exemple, sont l'éléphantiasis, encore inconnue de l'Ausonie, et le lichen qui reste confiné sur les rives du Nil. De ce nombre encore est le Mal français qui, longtemps enseveli dans les ténèbres du néant, vient de s'en dégager tout à coup, après de longs siècles d'attente, pour surgir enfin à la lumière et faire irruption parmi nous.

Il est à croire cependant que dans l'éternité des âges ce mal a dû se montrer plusieurs fois sur la terre. Si nous ignorions jusqu'à son nom quand nous en subîmes les atteintes, c'est sans doute que

Nascendi est ratio, facilis pars maxima visu est,
Et faciles ortus habet, et primordia præsto.
Rarius emergunt alii, et post tempore longo
Difficiles causas, et inextricabile fatum,
Et sero potuere altas superare tenebras.
Sic Elephas sacer Ausoniis incognitus oris,
Sic Lichen latuere diu, quibus incola Nili
Gens tantum, regioque omnis vacina laborat.
De genere hoc est dira lues, quæ nuper in auras
Exiit, et tandem sese caligine ab atra
Exemit, durosque ortus, et vincula rupit.
Quam tamen (æternum quoniam dilabitur ævum)
Non semel in terris visam, sed sæpe fuisse

les traces de son passage ont été effacées par le temps, par le temps ce destructeur impitoyable qui anéantit tout sur ses pas et qui nous dérobe jusqu'aux monuments, jusqu'aux souvenirs de nos aïeux [9].

A l'Occident, au contraire, sur ces rivages récemment découverts par delà l'Atlantique, ce mal est habituel et général [10]. Contraste étrange, inexplicable influence des climats et des temps ! Dans ces régions lointaines, le fléau règne en dominateur ; il y éclôt spontanément ; il y germe à loisir comme sur un sol à dessein préparé pour le recevoir, tandis qu'il n'est parvenu qu'après des milliers d'années à se développer parmi nous !

Voulez-vous remonter par une méthodique ana-

Ducendum est, quanquam nobis nec nomine nota
Hactenus illa fuit : quoniam longæva vetustas
Cuncta situ involvens, et res, et nomina delet ;
Nec monumenta patrum seri videre nepotes.

Oceano tamen in magno sub sole cadente,
Qua misera inventum nuper gens incolit orbem,
Passim oritur, nullisque locis non cognita vulgo est.
Usque adeo rerum causæ, atque exordia prima
Et cœlo variare, et longo tempore possunt.
Quodque illic fert sponte aer, et idonea tellus,
Huc tandem annorum nobis longa attulit ætas.
Cujus forte suo si cunctas ordine causas

lyse jusqu'aux sources et à l'origine de ce mal? Voyez d'abord que de pays il a frappés et que de peuples il afflige. A l'imménsité de ses ravages vous reconnaîtrez aussitôt que ses germes producteurs ne sauraient résider ni dans les entrailles de la terre, ni dans le sein des eaux. Pour qu'il se soit généralisé de la sorte, il faut évidemment que l'agent mystérieux dont il dérive soit contenu dans l'air, dans l'air qui baigne et enveloppe le monde entier, qui pénètre tous les corps, et qui sert de véhicule habituel aux ferments contagieux. L'air, en effet, est la cause essentielle et le principe de toutes choses. Si trop souvent il devient pour nous la source de maladies, c'est que la nature altérable de ses éléments l'expose à se corrompre ; c'est qu'il est également prompt à s'imprégner des miasmes morbi-

Nosse cupis, magni primum circumspice mundi
Quantum hoc infecit vitium, quot adiverit urbes.
Cumque animadvertas tam vastæ semina labis
Esse nec in terræ gremio, nec in æquore posse,
Haud dubie tecum statuas reputesque necesse est
Principium sedemque mali consistere in ipso
Aere, qui terras circum diffunditur omnes,
Qui nobis sese insinuat per corpora ubique,
Suetus et has generi viventum immittere pestes.
Aer quippe pater rerum est, et originis auctor.
Idem sæpe graves morbos mortalibus affert,
Multimode natus tabescere corpore molli,
Et facile affectus capere, atque inferre receptos.

fiques et à disséminer ceux dont il s'est chargé.

Puis, considérez d'autre part comment l'air peut être modifié par le cours des âges; apprenez comment il conçut le germe de la contagion fatale qu'il a répandue parmi nous.

Le soleil et les astres sont les maîtres souverains auxquels obéissent docilement la terre, l'air et les eaux. Leur marche et leurs révolutions dans le ciel régissent le cours des éléments. Ainsi, dès que Phébus se rapproche de la terre en dirigeant vers le sud ses rapides coursiers, tout aussitôt le froid hiver sévit avec rigueur; le sol durci se couvre de frimas et les glaces suspendent le cours des fleuves. A peine, au contraire, le Dieu du jour est-il entré dans le signe du Cancer, que l'été brûlant dévore

Nunc vero, quonam ille modo contagia traxit,
Accipe : quid mutare queant labentia secla.

In primis tum Sol rutilus, tum sidera cuncta
Tellurem, liquidasque auras, atque æquora ponti
Immutant, agitantque : utque ipso sidera cœlo
Mutavere vicem, et sedes liquere priores,
Sic elementa modis variis se grandia vertunt.
Aspice ut, hibernus rapidos ubi flexit in Austrum
Phœbus equos, nostrumque videt depressior orbem,
Bruma riget, duratque gelu, spargitque pruina
Tellurem, et gelida glacie vaga flumina sistit.
Idem, ubi nos Cancro propior spectavit ab alto,

les campagnes et les bois, dessèche les prairies et couvre les guérets d'une aride poussière. Il n'est pas douteux non plus que les éléments, dans leur état de repos comme dans les grandes révolutions qui les agitent, ne soient soumis à des influences sidérales multiples, qu'ils n'obéissent par exemple soit à la Lune, reine des nuits, qui tient sous ses lois les mers et tous les principes humides de la nature, soit à l'étoile sinistre de Saturne, soit encore aux feux bienfaisants de Jupiter, aux rayons de Mars et de Vénus. Ces influences deviennent surtout manifestes lorsque les astres se dévient de leur cours normal et que plusieurs d'entre eux convergent en un même point du ciel [11]. De telles perturbations, il est vrai, signes des volontés divines, ne se produisent jamais qu'à de rares intervalles et après une

Urit agros, arent nemora, et sitientia prata,
Siccaque pulvereis æstas squallescit in arvis.

Nec dubium, quin et noctis nitor, aurea Luna,
Cui maria alta, omnis cui rerum obtemperat humor :
Quin et Saturni grave sidus, et æquior orbi
Stella Jovis : quin pulchra Venusque et Martius ignis,
Ac reliqua astra etiam mutent elementa, trahantque
Perpetuum, et late magnos dent undique motus :
Præcipue sedem si quando plurima in unam
Convenere, suo vel multum devia cursu
Longe alias tenuere vias. Hæc scilicet annis
Pluribus, et rapidi post multa volumina cœli

longue série de cycles réguliers. Mais quand elles s'accomplissent, quand a sonné pour elles l'heure fixée par les Destins, alors, ô malheur ! la terre, l'air et les eaux sont livrés tout à coup à d'effroyables cataclysmes. Tantôt ce sont d'épais nuages qui voilent la lumière du jour ; le ciel se fond en eau; des torrents se précipitent de la cime des monts, entraînant dans leur course impétueuse arbres, rochers, troupeaux ; soulevant hors de leurs rives leurs flots mugissants, l'Éridan et le Gange inondent les villes, submergent les forêts et forment des Océans nouveaux. Tantôt c'est une chaleur torride qui embrase l'univers, et dans leurs grottes desséchées les Nymphes des eaux gémissent sur leurs sources taries. D'autres fois, ce sont les vents déchaînés qui soufflent avec furie, ou des ouragans souterrains qui

Eveniunt, Dis fata modis volventibus istis.

Ut vero evenisse datum est, numerumque diesque
Exegere suos, præfixaque tempora fatis,
Proh ! quanta aerios tractus, salsa æquora quanta,
Telluremque manent ! alibi quippe omnia late
Cogentur spatia in nubes, cœlum imbribus omne
Solvetur, summisque voluti montibus amnes
Præcipites secum silvas, secum aspera saxa,
Secum armenta trahent : medius pater impete magno
Aut Padus, aut Ganges super et nemora alta, domosque
Turbidus, æquabit pelago freta lata sonante.
Æstates alibi magnæ condentur, et ipsæ

ébranlent le sol et renversent les murailles des villes. Peut-être même, hélas! viendra-t-il un jour, jour néfaste marqué par la Nature et les Destins, où ces contrées que nous habitons aujourd'hui seront soit changées en un désert inculte, soit englouties dans les flots; où le soleil lui-même, ô prodige! suivra dans l'espace une route nouvelle; où les saisons seront bouleversées; où des chaleurs et des froids extraordinaires désoleront le monde; où des animaux inconnus surgiront à la lumière, empruntant leur principe de vie à la source éternelle de toute création! Qui sait même si la terre, alors, s'essayant à des enfantements plus hardis, ne produira pas à nouveau des Encelades, des Cées, des Typhées, audacieux Titans, qui tenteront une seconde fois d'entasser l'Olympe sur

Flumina speluncis flebunt arentia Nymphæ.
Aut venti cuncta invertent, aut obice clausi
Excutient tellurem imam, et cum turribus urbes.
Forsitan et tempus veniet, poscentibus olim
Natura, fatisque Deum, cum non modo tellus
Nunc culta, aut obducta mari, aut deserta jacebit,
Verùm etiam Sol ipse novum (quis credere possit!)
Curret iter, sua nec per tempora diffluet annus.
Ast insueti æstus, insuetaque frigora mundo
Insurgent, et certa dies animalia terris
Monstrabit nova, nascentur pecudesque feræque
Sponte sua, primaque animas ab origine sument.
Forsitan et majora audens producere tellus

l'Ossa, pour escalader le ciel, leur ancienne patrie!

Devant de tels spectacles, comment douter qu'à un jour fatal, préparé par le cours des âges et les révolutions du ciel, l'air ne puisse tout à coup se charger de germes pestilentiels et affliger le monde de fléaux inconnus ?

Vous en citerai-je un exemple ? Il y a deux cents ans, à l'époque précise où Mars unissait ses rayons aux feux sinistres de Saturne, on vit surgir soudain sur les rives du Gange, parmi les peuples qui assistent au lever de l'aurore, une fièvre d'une espèce absolument nouvelle [12]. Cette fièvre—chose horrible!—arrachait des flots de sang de la poitrine palpitante de ses victimes, et trop souvent se terminait à son quatrième jour par une crise mortelle. De son ber-

Cœumque, Enceladumque feret magnumque Typhœa,
Ausuros patrio superos detrudere cœlo,
Convulsumque Ossan nemeroso imponere Olympo.

Quæ cum perspicias, nihil est cur tempore certo
Admirere novis magnum marcescere morbis
Aera, contagesque novas viventibus ægris
Sidere sub certo fieri, et per secula longa.

Bis centum fluxere anni, cum flammea Marte
Lumina Saturno tristi immiscente, per omnes
Auroræ populos, per quæ rigat æquora Ganges,
Insolita exarsit febris, quæ pectore anhelo

ceau primitif elle se répandit bientôt dans l'Assyrie, dans la Perse, sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, puis dans l'Arabie, l'Égypte et la Phrygie; et de là, traversant l'immensité des mers, elle vint infester l'Italie pour s'étendre ensuite sur l'Europe tout entière.

Si donc vous désirez connaître les origines et les causes du fléau qui nous afflige actuellement, élevez vos regards vers les espaces éthérés, séjour des Immortels, pour rechercher avec moi quelle était la situation des astres et quels présages ils fournissaient à l'époque où ce mal apparut parmi nous. Voyez ! A ce moment fatal, tous les astres majeurs convergeaient en ce point du ciel où le Cancer, sentinelle vigilante, semble veiller, les bras étendus,

Sanguineum sputum exagitans (miserabile visu !)
Quarta luce frequens fato perdebat acerbo.
Illa eadem Assyriæ gentes, et Persidos, et quæ
Euphratem, Tigrimque bibunt, post tempore parvo
Corripuit, ditesque Arabas, mollemque Canopum :
Inde Phrygas, inde et miserum trans æquora vecta
Infecit Latium, atque Europa sæviit omni.

Ergo age jam mecum, semper sese æthera circum
Volventem, superumque domos, ardentiaque astra
Contemplare, animumque agitans per cuncta, require
Quis status illorum fuerit, quæ signa dedere
Sidera, quid nostris cœlum portenderit annis.

sur les portes de l'Olympe, en ce point sinistre où se formulent toujours les signes néfastes des calamités à venir ! Et de là, tous ces astres réunis répandaient dans les airs leurs rayons conjurés contre nous! Ah! de tels présages n'échappèrent pas alors à Sirénis [13]. Initié de longue date par Uranie à la connaissance des astres et à la prescience divine, le sage vieillard n'eut pas plus tôt aperçu du haut d'une colline cet aspect menaçant du ciel, qu'il s'écria soudain : « Dieux tout-puissants, pitié, pitié pour les infortunés mortels ! Que de désastres, que de calamités je vois suspendus sur leurs têtes ! Une effroyable peste infectant l'atmosphère, des guerres impies désolant l'Europe, le sang ruisselant à flots dans les plaines de l'Ausonie ! » Prophétiques paroles qu'il consigna lui-même dans ses écrits.

Hinc etenim tibi forte novæ contagis origo
Omnis, et eventus tanti via prima patescet.
Aspice candentes magni qua Cancer Olympi
Excubat ante fores, et brachia pandit aperta.
Hinc diræ facies, hinc se diversa malorum
Ostendent portenta : una hac sub parte videbis
Magna coisse simul radiis ardentibus astra,
Et conjuratas sparsisse per aera flammas :
Flammas, quas longe tumulo Sirenis ab alto
Prospiciens senior vates, quem dia per omnes
Cœlicolumque domos duxit, docuitque futura
Uranie : Miseras, inquit, defendite terras,
O superi ! Insolitam video per inania ferri

Le temps était venu où, après plusieurs siècles accomplis, le souverain arbitre du monde devait, suivant une éternelle loi, régler les destins à venir de la terre et des cieux. Jupiter se prépare à cette grande œuvre, à laquelle il convie Mars et Saturne. Au jour fixé, le Cancer ouvre les portes de l'Olympe devant les Immortels. Mars franchit le premier le seuil de l'enceinte sacrée. A sa démarche impétueuse, à ses armes étincelantes, on reconnaît sans peine le Dieu de la guerre, le Dieu cruel qui s'abreuve de sang et de carnage. Calme et majestueux, Jupiter apparaît ensuite, porté sur un char d'or; Jupiter toujours bienveillant et bon pour les mortels, à moins que les Destins contraires n'enchaînent sa clémence. Saturne arrive le dernier, tenant sa faux en main. Ce ne sont pas seulement les fatigues

Illuviem, et magnos cœli tabescere tractus.
Bella etiam Europæ miseræ, bella impia, et agros
Ausoniæ passim currentes sanguine cerno.
Dixit, et illa etiam scriptis ventura notavit.

Mos superum est, ubi secla vagus sol certa peregit,
Ab Jove decerni fata, et cuncta ordine pandi,
Quæcumque eventura manent terrasque, polumque.
Quod tempus cum jam nostris venientibus annis
Instaret, rerum summus sator, et superum rex
Juppiter acciri socios in rebus agendis
Saturnum, Martemque jubet : bipatentia Cancer
Limina portarum reserat, disque atria pandit.

d'un long voyage, unies au poids des ans, qui ont attardé le vieillard ; toujours irrité contre son fils rebelle et ne lui obéissant qu'avec dépit, plusieurs fois il s'est arrêté sur sa route, indécis et prêt à retourner sur ses pas ; il ne peut même, en entrant, dissimuler sa colère ni réprimer de sourdes menaces.

Cependant Jupiter s'assied sur le trône où lui seul a droit de prendre place. Il consulte les oracles et règle les destins des temps à venir. Il ne peut sans douleur ni sans compassion envisager les calamités de tout genre qui vont affliger le monde, guerres, révolutions, bouleversements des royaumes, cataclysmes livrant la terre à l'empire de la mort, nouvelle et effroyable peste dont toutes les ressources du génie humain ne pourront arrêter les ravages !...

Conveniunt, quibus est fatorum cura gerenda.
Impiger ante alios flammis ferroque coruscans
Bellipotens Mavors, animis cui prælia et arma,
Vindictæque manent, et ovantes sanguine cædes.
Post placidus curru invectus rex Juppiter aureo
Insequitur, (ni fata obstent) pater omnibus æquus.
Postremus, longaque via tardatus et annis,
Falcifer accedit senior, qui haud immemor iræ
In natum veteris, nato et parere recusans,
Sæpe etiam cessit retro, et vestigia torsit,
Multa minans, multumque animo indignatus iniquo.
Juppiter at solio ex alto, quo se solet uno
Tollere, percenset fata, et ventura resolvit,

Néanmoins, c'en est fait, la voix des Dieux a ébranlé l'Olympe et l'arrêt fatal est prononcé.

Un poison subtil se répand aussitôt dans l'éther et dissémine dans l'immensité de l'espace ses effluves pernicieux.

Ce poison, quelle en fut l'origine ? Faut-il croire que les rayons du Soleil, associés à l'influence maligne des astres, aient suscité du sein de la terre et des eaux des vapeurs malsaines qui répandirent dans l'air des miasmes contagieux, germes d'un mal encore inconnu ? Ou bien, au contraire, ces miasmes furent-ils engendrés dans les régions élevées de l'atmosphère, d'où, par la suite, ils descendirent parmi nous ? On ne saurait le dire, tant les

Multum infelicis miserans incommoda terræ,
Bellaque, fortunasque virum, casuraque rerum
Imperia, et prædas, adapertaque limina morti :
In primis ignota novi contagia morbi :
Morbi, qui humanæ nulla mansuescat opis vi.
Assensere Dei reliqui : concussus Olympus
Intremuit, tactusque novis defluxibus æther.
Paulatim aerii tractus, et inania lata
Accepere luem, vacuasque insuetus in auras
Marcor iit, cœlumque tulit contagia in omne.
Sive quod ardenti tot concurrentibus astris
Cum sole, e pelago multos terraque vapores
Traxerit ignea vis, qui misti tenuibus auris

mystères du ciel se dérobent à nos yeux, tant il est difficile de remonter à la source des causes, qui tantôt sont séparées de leurs effets par de longues séries d'années, et tantôt s'entremêlent avec les événements dans une inextricable confusion.

Ajoutez à cela que la nature peut varier à son gré l'influence des miasmes épidémiques. Ainsi, parfois, l'air infecté ne verse ses poisons que sur les végétaux, flétrissant les fleurs et les tendres bourgeons, souillant les blés d'une rouille immonde, anéantissant l'espoir des moissons, altérant les semences jusque dans le sein de la terre. D'autres fois, ce sont les animaux seuls qui sont frappés, et cela, soit tous à la fois, soit quelques-uns seulement entre tous. J'ai souvenir, par exemple, que, dans une année remarquable non-

Correptique novo vitio, contagia visu
Perrara attulerint : aliud sive æthere ab alto
Demissum late aerias corruperit oras.

Quanquam animi haud fallor quid agat, quove ordine cœlum
Dicere, et in cunctis certas perquirere causas
Difficile esse : adeo interdum per tempora longa
Effectus trahit, interdum (quod fallere possit)
Miscentur fors, et varii per singula casus.

Nunc age non id te lateat, super omnia miram
Naturam, et longe variam contagibus esse.
Solis nam sæpe arboribus fit noxius aer,

seulement par une insolite et suspecte fécondité du sol, mais aussi par une excessive fréquence des vents du sud et des pluies d'automne, toutes les chèvres — et les chèvres seulement — furent affectées de maladie. Elles sortaient du bercail pleines de vigueur et de santé ; puis, au même instant où elles broutaient gaîment l'herbe des prairies aux doux sons des pipeaux de leur berger, elles étaient prises d'une toux suffocante, prélude certain d'une mort prochaine. On les voyait alors tournoyer convulsivement sur elles-mêmes et retomber épuisées au milieu de leurs compagnes, pour rendre bientôt le dernier soupir. — Puis, chose surprenante, au printemps et dans l'été qui suivirent, ce fut le tour du menu bétail, qu'une fièvre maligne décima jusqu'à l'anéantir presque complètement.

Et tenerum germen, florumque infecit honorem :
Interdum segetem, et sata læta, annique labores
Corripuit, scabraque ussit rubigine culmos,
Et vitiata parens produxit semina tellus.
Interdum pœnas animalia sola dedere,
Aut multa, aut certa ex ipsis. Memini ipse malignam
Luxuriem vidisse anni, multoque madentem
Autumnum perflatum austro, quo protinus omne
Caprigenum pecus e cunctis animantibus unum
Corruit. A stabulis lætas ad pabula pastor
Ducebat : tum forte, alta securus in umbra
Dum caneret, tenuique gregem mulceret avena,
Ecce aliquam tussis subito irrequieta tenebat,

C'est qu'en effet les influences célestes sont variées à l'infini comme les événements qui en dérivent, et qu'à chacune d'elles se rattache intimement un certain ordre de phénomènes.

Et d'autre part, quelle diversité dans les germes morbides, quelle bizarrerie dans leurs effets! Vous allez en juger.

Les miasmes contenus dans l'atmosphère se trouvent en contact direct avec l'œil; eh bien, ce n'est pas l'œil qu'ils affectent, c'est le poumon qu'ils vont atteindre dans les profondeurs de la poitrine! — De même encore on voit parfois le tendre raisin se conserver intact à côté de fruits plus durs qui se flétrissent; et quand il se flétrit à son tour, soit par l'appauvrissement de sa sève, soit par la dilatation ou

Nec longe mora mortis erat : namque acta repente
Circum præcipiti lapsu, revomensque supremam
Ore animam, socias inter moribunda cadebat.
Vere autem (dictu mirum!) atque æstate sequenti
Infirmas pecudes, balantumque horrida vulgus
Pestis febre mala miserum pene abstulit omne.
Usque adeo varia affecti sunt semina cœli,
Et variæ rerum species, numerusque vicissim
Inter mota subest, interque moventia certus
Nonne vides, quamvis oculi sint pectore anhelo
Expositi mollesque magis, non attamen ipsos
Carpere tabem oculos, sed sese immergere in imum
Pulmonem? et pomis quanquam sit mollior uva,

le resserrement de ses pores, ce n'est jamais que sous l'influence de causes qui lui sont propres.

Etudions maintenant les symptômes de ce fléau que l'influx céleste vient de reproduire après de longs siècles d'oubli.

Ce mal n'affecte ni les muets habitants de l'onde, ni les bêtes fauves des forêts, ni les oiseaux du ciel, ni les chevaux, ni les bœufs, ni le menu bétail. Il n'en veut qu'à l'homme; l'homme seul est sa proie.

Dans le corps humain, c'est le sang qu'il attaque tout d'abord, et, ne s'alimentant que d'humeurs grasses et visqueuses, c'est aux parties épaisses

Non tamen is vitiatur, at ipsa livet ab uva.
Nempe alibi vires, alibi sua pabula desunt :
Ast alibi mora certa, nec ipsa foramina multum
Non faciunt, hinc densa nimis, nimis inde soluta.

Ergo contagum quoniam natura genusque
Tam varium est, et multa modis sunt semina miris,
Contemplator et hanc cujus cœlestis origo est :
Quæ, sicut desueta, ita mira erupit in auras.
Illa quidem non muta maris, turbamque natantum,
Non volucres, non bruta altis errantia silvis,
Non armenta boum, pecudesve, armentave equorum
Infecit, sed mente vigens ex omnibus unum

et corrompues de ce fluide qu'il s'attache de préférence.

Ici surtout, ô Muse, je réclame ton secours pour tracer le tableau de cette peste exécrable. Daigne aussi m'inspirer, Apollon, Dieu du jour, Dieu de la poésie, et fais que mon œuvre puisse, grâce à toi, traverser les siècles à venir. Un jour, en effet, viendra peut-être où nos arrière-neveux auront plaisir à consulter la description d'un mal oublié. Oublié, oui, car nul doute que dans un temps donné ce mal ne rentre dans les ténèbres du néant [14]. Et nul doute aussi qu'après une autre série de siècles il ne revienne à la lumière, pour affliger

Humanum genus, et nostros est pasta sub artus.
Porro homine e toto, quod in ipso sanguine crassum
Et sordens lentore foret, fœdissima primum
Corripuit, sese pascens uligine pingui.
Tali se morbus ratione et sanguis habebant.

Nunc ego te affectus omnes, et signa docebo
Contagis miseræ : atque utinam concedere tantum
Musa queat, tantumque velit defendere Apollo,
Tempora qui longa evolvit, cui carmina curæ,
Hæc multas monumenta dies ut nostra supersint.
Forte etenim nostros olim legisse nepotes,
Et signa, et faciem pestis novisse juvabit.

de nouveau le monde et répandre encore une fois la terreur parmi les peuples d'un autre âge.

Un premier fait des plus surprenants, c'est qu'après avoir contracté le germe de la contagion, la victime touchée par le fléau ne présente souvent aucune lésion bien manifeste avant que la lune n'ait accompli quatre fois sa carrière [15]. Le mal, en effet, ne se révèle pas immédiatement par des symptômes accusateurs dès l'instant où il pénètre dans l'organisme. Pendant un certain temps, il couve en silence, comme s'il recueillait des forces pour une explosion plus terrible. Dans cette période, toutefois, une langueur insolite s'empare du malade et déprime tout son être ; l'esprit semble alourdi, les membres mous et défaillants se refusent au travail,

Namque iterum, cum fata dabunt, labentibus annis
Tempus erit, cum nocte atra sopita jacebit
Interitu data : mox iterum post secula longa
Illa eadem exsurget, cœlumque aurasque reviset,
Atque iterum ventura illam mirabitur ætas.

In primis mirum illud erat, quod labe recepta,
Sæpe tamen quater ipsa suum compleverat orbem
Luna, prius quam signa satis manifesta darentur.
Scilicet extemplo non sese prodit aperte,
Ut semel est excepta intus, sed tempore certo
Delitet, et sensim vires per pabula captat.
Interea tamen insolito torpore gravati,

l'œil perd son éclat et le visage assombri se couvre de pâleur.

C'est aux organes de la génération que se porte le virus tout d'abord, pour s'irradier de là sur les parties voisines et sur les régions de l'aine.

Bientôt après se manifestent des symptômes plus tranchés. Lorsque s'éteint la lumière du jour pour faire place aux ombres de la nuit, à l'heure où la chaleur innée des corps vivants abandonne les parties périphériques pour se concentrer sur les viscères, soudain d'atroces douleurs éclatent dans les membres chargés d'humeurs viciées et torturent

Sponteque languentes animis et munera obibant
Ægrius, et toto segnes se corpore agebant.
Ille etiam suus ex oculis vigor, et suus ore
Dejectus color haud læta de fronte cadebat.
Paulatim caries fœdis enata pudendis
Hinc atque hinc invicta locos, aut inguen edebat.
Tum manifesta magis vitii se prodere signa.
Nam simul ac puræ fugiens lux alma diei
Cesserat, et noctis tristes induxerat umbras,
Innatusque calor noctu petere intima suetus
Liquerat extremum corpus, nec membra fovebat
Obsita mole pigra humorum, tum vellier artus,
Brachiaque, scapulæque, gravi suræque dolore.

les articulations, les bras, les épaules, les mollets. C'est qu'à ce moment, en effet, la nature vigilante, ennemie de toute impureté, travaille à réagir contre les ferments putrides que le mal a introduits dans les veines et dont il a pénétré toutes les humeurs, tous les sucs nourriciers de l'organisme. Elle s'efforce de les chasser ; elle lutte énergiquement contre eux. Mais ceux-ci résistent ; épais, visqueux, ne se déplaçant qu'avec lenteur, ils se fixent aux chairs, ils s'attachent à la trame exsangue des tissus, et provoquent partout où ils adhèrent d'effroyables souffrances.

Les plus subtiles de ces humeurs morbides, celles qui se laissent le plus facilement évacuer, se réfugient soit vers la peau, soit aux extrémités des membres. Elles produisent alors sur ces points

Quippe, ubi per cunctas ierant contagia venas,
Humoresque ipsos, et nutrimenta futura
Polluerant, Natura malum secernere sueta
Infectam partem pellebat corpore ab omni
Exterius : verum crasso quia corpore tarda
Hæc erat, et lentore tenax, multa inter eundum
Hærebat membris exsanguibus, atque lacertis :
Inde graves dabat articulis extenta dolores.
Parte tamen leviore, magisque erumpere nata,
Summa cutis, pulsa, et membrorum extrema petebat.
Protinus informes totum per corpus achores
Rumpebant, faciemque horrendam, et pectora fœde
Turpabant : species morbi nova : pustula summæ

de hideux exanthèmes, qui se répandent bientôt sur tout le corps et couvrent le visage d'un masque repoussant.

Inconnus jusqu'à nos jours, ces exanthèmes consistent en des boutons pustuleux et coniques, qui, gorgés de liquides corrompus, ne tardent pas à s'ouvrir pour donner issue à une sanie muqueuse et virulente [16]. Quelquefois même des boutons semblables se développent dans la profondeur des organes et corrodent sourdement les tissus. On voit ainsi d'horribles ulcères dépouiller les membres, dénuder les os, ronger les lèvres et pénétrer jusque dans la gorge [17], d'où ne s'échappe plus qu'une voix sourde et plaintive [18].

D'autres fois encore, il s'exhale de la peau des humeurs épaisses qui se concrètent en croûtes

Glandis ad effigiem, et pituita marcida pingui :
Tempore quæ multo non post adaperta dehiscens,
Mucosa multum sanie, taboque fluebat.
Quin etiam erodens alte, et se funditus abdens
Corpora pascebat misere : nam sæpius ipsi
Carne sua exutos artus, squallentiaque ossa
Vidimus, et fœdo rosa ora dehiscere hiatu,
Ora, atque exiles reddentia guttura voces.

Ut sæpe aut cerasis, aut Phyllidis arbore tristi
Vidisti pinguem ex udis manare liquorem
Corticibus, mox in lentum durescere gummi :

immondes à la surface des téguments [19]. Tels on voit les sucs visqueux qui suintent du cerisier ou de l'amandier se condenser en calus gommeux sur l'écorce de ces arbres.

Ah! que de malades, tristes victimes de ce fléau, contemplant avec horreur leur visage et leur corps couverts de hideuses souillures, déplorant leur jeunesse flétrie en sa fleur, n'ont pas maudit les Dieux et menacé le ciel! Infortunés! La nuit, qui verse un doux repos sur toute la nature, n'a plus de charmes pour eux, car le sommeil fuit leurs paupières. Pour eux, de même, l'aurore se lève sans attraits, car le jour comme la nuit rappelle leurs douleurs. Plaisirs de la table, festins joyeux, dons

Haud secus hac sub labe solet per corpora mucor
Diffluere : hinc demum in turpem concrescere callum.

Unde aliquis ver ætatis, pulchramque juventam
Suspirans, et membra oculis deformia torvis
Prospiciens, fœdosque artus, turgentiaque ora,
Sæpe Deos, sæpe Astra miser crudelia dixit.
Interea dulces somnos, noctisque soporem
Omnia per terras animalia fessa trahebant :
Illis nulla quies aderat : sopor omnis in auras
Fugerat : is oriens ingrata aurora rubebat :
His inimica dies, inimicaque noctis imago.
Nulla Ceres illos, Bacchi non ulla juvabant

enivrants de Bacchus, fêtes de la ville, délices de la campagne, rien ne leur sourit plus. Vainement ils vont chercher quelque allégement à leurs souffrances sur les rives verdoyantes qu'égaie le murmure des eaux, sous les ombrages des vallons, dans les solitudes des montagnes. Désespérés, éperdus, ils reviennent adresser aux Dieux d'ardentes prières, brûler dans les temples l'encens expiateur, charger les autels de riches présents. Peines inutiles! Les Dieux restent sourds à leurs voix et dédaignent leurs offrandes [20].

O douloureux souvenir! Dans la riche Céno-

Munera : non dulces epulæ, non copia rerum,
Non urbis, non ruris opes, non ulla voluptas,
Quamvis sæpe amnes nitidos, jucundaque Tempe,
Et placidas summis quæsissent montibus auras.
Dis etiam sparsæque preces, incensaque templis
Thura, et divitibus decorata altaria donis :
Di nullas audire preces, donisve moveri.

Ipse ego Cœnomanum memini, qua pinguia dives
Pascua Sebina præterfluit Ollius unda,
Vidisse insignem juvenem, quo clarior alter
Non fuit, Ausonia nec fortunatior omni.
Vix pubescentis florebat vere juventæ,

manie [21], que féconde l'Ollius [22] avant d'unir ses ondes à celles du Sébin [23], vivait un jeune et riche patricien dont l'Ausonie entière eût pu certes envier la gloire et le bonheur. Vigoureux, à la fleur de l'âge, il se plaisait soit à maîtriser la fougue d'un cheval indompté, soit à briller dans les tournois le casque en tête, l'épée en main, soit à disputer au gymnase le prix de la lutte, soit à poursuivre le cerf ou à forcer les bêtes fauves dans les repaires des forêts. Son visage rayonnait d'une beauté divine. Vous toutes, ô Nymphes de l'Ollius et de l'Éridan, Déesses des campagnes et des bois, vous toutes brûliez pour lui de feux secrets et briguiez son amour. Et peut-être même, irritée de son indifférence, est-ce l'une d'entre vous qui appela sur sa tête la colère des Dieux. Hélas! il jouissait en pleine sécurité des

Divitiis, proavisque potens, et corpore pulchro :
Cui studia aut pernicis equi compescere cursum,
Aut galeam induere, et pictis splendescere in armis,
Aut juvenile gravi corpus durare palæstra,
Venatuque feras agere, et prævertere cervos.
Illum omnes Ollique Deæ, Eridanique puellæ;
Omnes optatos suspiravere hymenæos.
Forsan et ultores superos neglecta vocavit
Non nequicquam aliqua, et votis pia numina movit.
Nam nimium fidentem animis, nec tanta timentem,
Invasit miserum labes, qua sævior usquam
Nulla fuit, nulla unquam aliis spectabitur annis.
Paulatim ver id nitidum, flos ille juventæ

bonheurs de la vie quand le terrible fléau le frappa. Ah ! jamais on ne vit, jamais on ne verra plus lamentable victime! Fleur de la jeunesse, éclat de la santé, vigueur de l'âme, tout cela se flétrit en lui sous l'étreinte d'un mal impitoyable. Une lèpre hideuse envahit tout son corps; ses os tuméfiés devinrent la proie de la carie; son nez fut rongé par une plaie maligne; et, pour comble d'affliction, ses yeux, ses yeux si beaux, purs miroirs du jour, furent dévorés par un affreux ulcère! La mort enfin le prit en pitié et se hâta de terminer son supplice. De longs regrets le suivirent parmi les Nymphes des bois et des campagnes ; les Alpes, l'Ollius et l'Éridan lui donnèrent des larmes, et le Sébin lui-même accueillit par un sourd gémissement la nouvelle de son trépas.

Disperiit, vis illa animi. Tum squallida tabes
Artus (horrendum !) miseros obduxit, et alte
Grandia turgebant fœdis abcessibus ossa.
Ulcera (proh Divum pietatem !) informia pulchros
Pascebant oculos, et diæ lucis amorem,
Pascebantque acri corrosas vulnere nares.
Quo tandem infelix fato, post tempore parvo,
Ætheris invisas auras lucemque reliquit.
Illum Alpes vicinæ, illum vaga flumina flerunt,
Illum omnes Ollique Deæ Eridanique puellæ
Fleverunt, nemorumque Deæ rurisque puellæ,
Sebinusque alto gemitum lacus edidit amne.

Tels étaient les maux qu'en ces jours néfastes Saturne répandait sur la terre! Et non moins acharné contre nous, Mars nous affligeait en même temps de mille désastres. Il semblait que les Euménides fussent conjurées à notre ruine, et que du fond du Styx ou des abîmes du Tartare les enfers eussent déchaîné sur nous tous les fléaux à la fois, la peste, la guerre, la famine et la mort!

O Saturne, père du Latium, ô Dieux protecteurs de l'Ausonie, quels crimes vos enfants ont-ils donc commis pour mériter de tels châtiments? Est-il quelque affliction, est-il quelque douleur que nous n'ayons épuisée? Fut-il jamais nation plus cruellement éprouvée par la vengeance du ciel? Dis,

Ergo hanc per miseras terras Saturnus agebat
Pestem atrox: nec sæva minus crudelis et ipse
Miscebat Mavors, conjunctaque fata ferebat.
Quippe lue hac nascente putem simul omnia diras
Eumenidas cecinisse fera et crudelia nobis.
Tartareos etiam barathro dira omnia ab imo
Excivisse lacus, Stygiaque ab sede laborem,
Pestemque, horribilemque famem, bellumque, necemque.

Di patrii, quorum Ausonia est sub numine, tuque,
Tu Latii Saturne pater, quid gens tua tantum
Est merita? an quicquam superest dirique gravisque,
Quod sit inexhaustum nobis? ecquod genus usquam

Parthénope[24], dis la première tous les maux que tu as subis, le massacre de tes rois, le ravage de tes États, la captivité de ton peuple ! Parlerai-je encore de ces luttes meurtrières qui virent couler à flots le sang italien mêlé au sang français? Raconterai-je ces journées de carnage où les ondes rougies du Tar [25] versèrent dans l'Éridan tant de dépouilles guerrières, tant de cadavres d'hommes et de chevaux pêle-mêle amoncelés? Toi-même, Nymphe de l'Abdua[26], tu n'as guère tardé à voir ton sein souillé du sang des nôtres, et l'Éridan ne put soulager ta douleur qu'en mêlant ses larmes à tes larmes, qu'en unissant ses flots à tes flots désolés!

Et voilà, malheureuse Ausonie, voilà comment

Aversum usque adeo cœlum tulit? Ipsa labores,
Parthenope, dic prima tuos, dic funera regum,
Et spolia, et prædas, captivaque colla tuorum.
An stragem infandam memorem, sparsumque cruorem
Gallorumque, Italumque pari discrimine, cum jam
Sanguineum, et defuncta virum, defunctaque equorum
Corpora volventem, cristasque atque arma trahentem
Eridanus pater acciperet rapido agmine Tarrum?
Te quoque spumantem, et nostrorum cæde tumentem,
Abdua, non multo post tempore, te pater idem
Eridanus gremio infelix suscepit, et altum
Indoluit tecum, et fluvio solatus amico est.

la Discorde a ruiné ta puissance et t'a ravi le sceptre du monde, héritage de tes ancêtres. Reste-t-il maintenant dans toute l'étendue de ton empire, reste-t-il un seul lambeau de terre qui n'ait subi l'outrage de la conquête, l'insulte du vainqueur et l'horreur du carnage ? Répondez, vous, coteaux que féconde l'Éréthène[27] avant de précipiter dans l'Adriatique ses flots unis à ceux de la rivière des Euganéens[28]; répondez, calmes vignobles, qui n'aviez jamais connu jusqu'alors le cliquetis des armes et le bruit des combats !

O ma patrie, sol sacré, berceau des Dieux, Italie mère de tant de héros, terre opulente que fécondent l'Adige et le Bénacus, toi dont le monde entier en-

Ausonia infelix, en quo discordia priscam
Virtutem et mundi imperium perduxit avitum !
Angulus anne tui est aliquis, qui barbara non sit
Servitia, et prædas et tristia funera passus !
Dicite vos, nullos soliti sentire tumultus,
Vitiferi colles, qua flumine pulcher amæno
Erethenus fluit, et plenis lapsurus in æquor
Cornibus, Euganeis properat se jungere lymphis.

O patria, o longum felix, longumque quieta
Ante alias, patria, o Divum sanctissima tellus,
Dives opum, fecunda viris, lætissima campis

viait autrefois la paisible prospérité, qui pourrait suffire aujourd'hui à raconter tes malheurs, à énumérer tes désastres, tes outrages, tes souffrances? Ah! baisse la tête, courbe ton front humilié, Bénacus; va, tes ondes ne baignent plus la terre des lauriers[29]!

Et comme si ce n'était pas assez de tant d'infortunes et de misères, voici, pour comble d'affliction, que l'espoir du Latium, l'honneur des lettres, le disciple aimé de Pallas, vient de nous être enlevé. Marc-Antoine n'est plus[30]! La Mort jalouse le ravit aux bras des Muses et le frappa dans le printemps de son âge. Il repose maintenant sur ces rives rocheuses où le Bénacus roule ses ondes murmurantes. Les Nymphes de l'Adige le pleurèrent, et

Uberibus, rapidoque Athesi, et Benacide lympha,
Ærumnas memorare tuas, summamque malorum
Quis queat, et dictis nostros æquare dolores,
Et turpes ignominias, et barbara jussa?
Abde caput, Benace, tuo et te conde sub amne,
Victrices nec jam Deus interlabere lauros!

En etiam, ceu nos agerent crudelia nulla,
Nec lacrymæ, planctusve forent, en dura tot inter,
Spes Latii, spes et studiorum et Palladis illa
Occidit! Ereptum Musarum e dulcibus ulnis
Te miserum ante diem crudeli funere, Marce
Antoni, ætatis primo sub flore cadentem

les bocages voisins entendirent pendant une nuit la voix aimée de Catulle soupirer sur sa tombe de mélodieux regrets.

Au même temps encore, les armées du roi de France dévastaient nos provinces et subjuguaient la Ligurie[31]. L'empereur, d'autre part, promenait le fer et le feu sur le territoire des Euganéens, ravageait les bords de la Sile[32] et chargeait de chaînes le Frioul rebelle[33]. L'Italie tout entière était plongée dans le deuil et la désolation !

Vidimus extrema positum Benacide ripa,
Quam media inter saxa sonans sacra abluit unda !
Te ripæ flevere Athesis, te voce vocare
Auditæ per noctem umbræ manesque Catulli,
Et patrios mulcere nova dulcedine lucos.

Tempestate illa Ausoniam rex Gallus opimam
Vertebat bello, et Ligurem ditione premebat.
Parte alia, Cæsar ferro superabat et igni
Euganeos, placidumque Silim, Carnumque rebellem
Et totum luctus Latium, mœrorque tenebat.

NOTES DU LIVRE PREMIER

---

[1] « *Illustre Bembo, gloire de l'Italie...* » — Il s'agit ici du célèbre cardinal Pierre Bembo, né en 1470, mort en 1547. — A l'époque où Fracastor écrivait son poème, Bembo occupait près du pape Léon X la place de secrétaire intime. Ce ne fut que plus tard, en 1539, qu'il parvint au cardinalat, sous le pape Paul III.

Bembo fut une des illustrations littéraires de son siècle. Il composa de très-nombreux ouvrages sur des sujets divers (histoire, poésie, lettres, etc.), et plusieurs de ses livres eurent un grand retentissement.

Son mérite personnel et la haute position qu'il occupait près du pape faisaient de lui un personnage considérable. C'est à ce titre, sans doute, que Fracastor le choisit pour lui dédier son poème.

(Consulter, sur la vie et les ouvrages de Bembo, un article très-étendu de la *Biographie universelle* de Michaud, nouvelle édition, t. III, p. 612 et suivantes.)

---

[2] « *Si ton maître Léon...* » — C'est le fameux Léon X (Jean de Médicis), pape de 1513 à 1521, dont il est ici question.

---

[3] « *Et toi, divine Uranie...* » — Uranie, l'une des neuf Muses, présidait à l'astronomie.

[4] Le *Bénacus*, dont il est maintes fois question dans ce poème, n'est autre que le lac de Garde.

Fracastor composa sa *Syphilis*, comme il nous l'apprend lui-même, dans sa villa de Caphi, au voisinage du Bénacus.

---

[5] La *Sagre*, petite rivière de la Calabre.

---

[6] L'*Éridan*, nom poétique du Pô.

---

[7] L'*Idumée*, petit pays situé au sud et à l'est de la Palestine. — Il est probable que l'Idumée représente ici, par licence poétique, l'Asie occidentale.

---

[8] Dégagée de ses ambages poétiques, l'opinion que défend ici Fracastor peut être formulée comme il suit : La syphilis, à ses débuts du moins, fut un mal *épidémique*. Deux raisons le démontrent : 1° Parmi les premiers malades que frappa le fléau, il en est un grand nombre qui furent atteints *sans s'être exposés à la moindre chance de contagion* ; — 2° La maladie se manifesta *au même instant dans des pays divers et très-éloignés les uns des autres*, ce qui serait inexplicable par toute autre hypothèse qu'une influence épidémique générale.

Ce raisonnement, certes, ne souffre pas d'objection au point de vue de la logique. Mais les bases en sont essentiellement défectueuses, et la conclusion, par suite, en demeure sans valeur.

Est-il vrai, en premier lieu, que nombre de malades, lors de l'apparition du fléau, contractèrent le mal sans

s'être exposés à la moindre chance de contagion (*sponte sua sensere luem*)? Cela est possible, mais cela n'est rien moins que démontré et restera toujours douteux. Comment, en effet, les médecins du quinzième siècle, qui ne connaissaient pas la syphilis, en auraient-ils connu dès sa naissance tous les modes de transmission possibles ? Comment admettre qu'ils auraient su d'emblée et par intuition ce que nous ne savons pas encore complètement aujourd'hui ? N'est-il pas à croire que le mécanisme de certaines contaminations ait dû leur échapper, et, quand ils parlent de syphilis spontanées survenues sans contact suspect, ne sommes-nous pas autorisés à tenir en doute leur témoignage, comme entaché de causes possibles d'erreur ?

Il est à noter, d'ailleurs, contrairement à l'assertion de Fracastor, que dès les premiers temps de l'invasion de la syphilis, la cause de la maladie fut presque universellement rapportée à la contagion. Les plus anciens auteurs qui ont écrit sur le Mal français sont presque tous unanimes à déclarer que les symptômes initiaux de ce mal se manifestaient sur les organes génitaux et dérivaient d'une *contagion* s'exerçant dans le coït. Ils croyaient si peu à la manifestation spontanée de la maladie que l'un d'eux, Torrella, exprimait l'espoir d'une « disparition absolue du fléau, si le Pape, l'Empereur et les Rois s'entendaient pour faire enfermer les filles publiques reconnues affectées du Mal français. »

Est-il mieux établi, en second lieu, que la syphilis se soit, comme le dit Fracastor, développée simultanément dans toutes les parties de l'ancien monde ? Nulle-

ment ; aucun texte ne le démontre, et même plusieurs auteurs du temps ont exprimé une opinion tout à fait contraire, en prétendant que le Mal français s'irradia d'un peuple vers un autre, et n'étendit ses ravages que par une série de contaminations successives. A vrai dire, nous ne savons rien de ce qui se passa à cette époque ; nous manquons et nous manquerons toujours, suivant toute vraisemblance, de documents positifs sur l'invasion et la dissémination de la syphilis au quinzième siècle. Mieux vaut avouer notre ignorance sur ce point que de la dissimuler, à l'instar de notre poète, sous les faux semblants d'une certitude scientifique qui nous fait absolument défaut.

En résumé donc, les deux arguments de Fracastor n'ont aucune valeur à nos yeux, et la conclusion qui en dérive ne repose sur aucune donnée sérieuse. Il est possible que la syphilis, à son début même, ait sévi d'une façon épidémique ; mais cela est *possible* seulement, cela n'est en rien démontré. J'ajouterai même que les probabilités rationnelles et les quelques documents historiques dont nous disposons ne sont guère favorables à cette manière de voir.

Il semble plus vrai, — ou plus vraisemblable, pour mieux dire, — que la syphilis, issue d'un foyer primitif encore inconnu, se soit progressivement irradiée, *par voie de contagion,* sur les différents peuples de l'ancien monde.

---

[9] Singulier raisonnement que fait ici notre poète. « Il est à croire, dit-il, que ce mal (la syphilis) a dû se montrer plusieurs fois sur la terre. Rien ne le démontre,

il est vrai; mais si rien ne le démontre, c'est que les traces, les souvenirs de ses apparitions antérieures ont été effacés par le temps, ce destructeur impitoyable qui nous dérobe jusqu'aux monuments de nos aïeux, etc. »

A cette argumentation, plus poétique que sérieuse, le simple bon sens répond ceci : Puisque rien ne prouve que ce mal ait existé autrefois et que le temps en ait effacé les traces, rien non plus ne s'oppose à croire qu'il ait fait au quinzième siècle sa première apparition sur la terre. Bien au contraire, l'absence de tout témoignage propre à démontrer son existence dans les siècles antérieurs constitue une probabilité rationnelle pour le considérer comme un *mal nouveau*. Supposer, sans la moindre preuve, qu'il ait fait autrefois « plusieurs apparitions dans le monde », c'est édifier de toutes pièces la plus illégitime des hypothèses; le juger nouveau parce qu'on ne l'a jamais vu et parce qu'on ne le trouve signalé nulle part, c'est accepter un fait tel qu'il se produit, tel que le présentent à la fois l'observation et l'histoire.

Au reste, nous verrons plus tard (*Des causes du Mal français*) de quelles tristes raisons se payait notre auteur pour admettre l'existence de la maladie dans les siècles passés. Il sacrifiait en cela à l'esprit d'une époque où la rigueur scientifique n'était guère de mode et cédait trop souvent le pas aux fantaisies de l'hypothèse.

---

10 « *A l'Occident, au contraire, sur les rivages récemment découverts par delà l'Atlantique, ce mal est habituel et général...* »

Encore une hypothèse de notre poète. — Aucun document précis, aucune assertion sérieuse ne dé-

montre que la syphilis existait chez les peuples du Nouveau-Monde à l'époque où les Espagnols abordèrent en Amérique.

Consulter sur ce point la très-intéressante dissertation de Sanchez (*Dissertation sur l'origine de la maladie vénérienne, pour prouver que le mal n'est pas venu d'Amérique, mais qu'il a commencé en Europe par une épidémie.* Paris, 1752).

---

[11] La *Conjonction des astres* était considérée, à l'époque où vivait Fracastor, comme le présage ou la cause de grandes perturbations, d'événements insolites et terribles, de révolutions cosmiques, de cataclysmes, de maladies, etc. Elle jouait surtout un rôle majeur dans la production des épidémies. Bon nombre de médecins — et de médecins sérieux — du quinzième et du seizième siècles ne manquèrent pas d'attribuer à une cause de ce genre la production du Mal français.

« La science médicale de cette époque était subjuguée par les grossières erreurs de l'astrologie... Dans les principales universités existaient des chaires d'*astrologie judiciaire!...* Au lieu d'éclairer l'opinion publique, les médecins ne faisaient qu'obéir aux croyances populaires, et l'autorité de leur nom servait moins à combattre qu'à répandre ces absurdités... Les hommes les plus éminents se montraient sur ce point aussi faibles, aussi superstitieux que le peuple. Louis XI, Charles VIII, Louis Sforce, duc de Milan, le pape Paul III, Corvin, roi de Hongrie, favorisaient la pratique de l'astrologie, attachaient à ses formules, à sa

puissance, une foi sans bornes. C'est même au commencement du seizième siècle que l'astrologie judiciaire, dont les traditions venaient des Arabes, acquit son plus haut développement.» (Potton, *Notes au livre d'Ulrich de Hutten.*)

---

[12] Allusion à la *Peste noire*, qui, venue d'Orient, désola l'Europe en 1348, et produisit une effroyable mortalité.

Fracastor ne fait que traduire poétiquement dans ce passage ce que raconte Gui de Chauliac, témoin de cette formidable épidémie : « En Avignon, dit ce dernier auteur, elle fut de deux sortes : la première dura deux mois avec fièvre continue et *crachement de sang*, et on en mourait dans trois jours. La seconde fust, tout le reste du temps, aussi avec fièvre continue, et apostèmes et carboncles ez parties internes, principalement aux aisselles et aines, et on en mourait dans cinq jours... Elle occupa tout le monde ou peu s'en fallut, car elle commença en Orient, et ainsi jettant ses fleiches contre le monde, passa par nostre région vers l'Occident, et fut si grande qu'à peine elle laissa la quatriesme partie des gens. » (La *Grande chirurgie* de Gui de Chauliac, édit. de Laurent Joubert, Lyon, 1580, p. 178.)

---

[13] Personnage purement allégorique, suivant toute vraisemblance.

---

[14] « *Nul doute que, dans un temps donné, ce mal ne rentre dans les ténèbres de la nuit.* » — Ce n'est pas une espérance banale qu'exprime ici Fracastor, c'est une

conviction sincère, basée sur le raisonnement que voici : La syphilis est une maladie épidémique ; or, les maladies épidémiques ne sont jamais que transitoires ; donc la syphilis est destinée à disparaître. — Nous savons comment s'est réalisée cette prévision et ce qu'il faut penser aussi de la doctrine qui rangeait le Mal français au nombre des épidémies.

---

[15] « *La victime touchée par le fléau ne présente souvent aucune lésion manifeste avant que la lune n'ait accompli quatre fois sa carrière.* »

Ces quatre révolutions de la lune représentent cent dix-huit jours, c'est-à-dire près de *quatre mois*.

Il n'y a pas ici d'exagération poétique, car Fracastor dit de même dans son traité *De Morbis contagiosis :* « ...Neque statim manifestabatur morbus gallicus, verum certo tempore delitescebat, interdum quidem per mensem, interdum per duos sæpe et per quatuor menses. »

Nous discuterons plus loin l'interprétation qu'il convient de donner à ces deux textes.

---

[16] Les lésions que Fracastor décrit de la sorte se rapportent vraisemblablement aux types d'éruptions aujourd'hui décrites sous le nom de syphilide papulo-ulcéreuse, plaques ou papules muqueuses ulcérées, ecthyma, tubercule syphilitique, etc.

---

[17] Ici, moins de doute. L'auteur a très-certainement en vue dans ce passage soit la syphilide tuberculeuse à forme phagédénique (serpigineuse ou térébrante),

soit les gommes ulcérées, soit les caries osseuses se compliquant d'abcès et d'ulcération des parties molles.

---

[18] « ...*Exiles reddentia guttura voces.* »

Avec un peu de complaisance, on pourrait trouver dans ce passage une mention des accidents *laryngés* de la syphilis. Mais le texte de notre auteur n'est pas assez explicite pour autoriser cette interprétation. Peut-être bien ne s'agit-il ici que d'une faiblesse de la voix tenant à l'épuisement des malades, à la *cachexie*. Pour le moins, en tout cas, la question doit rester indécise.

---

[19] On ne saurait méconnaître dans ce tableau les syphilides dites de nos jours *pustulo-crustacées.*

— Il est évident que, dans cette énumération des accidents cutanés de la syphilis, Fracastor sacrifie aux besoins d'une mise en scène pathétique et terrifiante. Il ne cite en effet que les formes graves des syphilides ou les types d'aspect le plus repoussant. Quant aux formes légères, aux formes sèches par exemple (syphilides érythémateuses, papuleuses ou papulo-squameuses, lichen, psoriasis, etc.), il les passe absolument sous silence. Ce n'est pas cependant que ces dernières variétés n'aient été connues de son temps; elles existaient très-certainement à cette époque comme aujourd'hui, ainsi que le prouvent les descriptions que nous en ont laissées certains auteurs, G. Torrella notamment. Si Fracastor n'en parle pas ici, c'est donc, suivant toute vraisemblance, qu'il ne se croit pas astreint à une énumération complète dans un ouvrage de ce

genre, et qu'il fait choix seulement des types les mieux appropriés à jeter l'émoi dans l'esprit du lecteur.

---

[20] Ce passage traduit d'une façon très-poétique et très-vraie la langueur physique et morale qui s'empare de certains sujets syphilitiques. Il n'est pas rare de rencontrer des malades qui, même à une période peu avancée de l'infection, présentent la série complète ou partielle des symptômes suivants : alanguissement général, perte des forces, brisement, courbature, atonie, sensation d'anéantissement, décoloration, anémie, inappétence, troubles nerveux divers et surtout insomnie, inaptitude au travail, indolence, apathie, tristesse sans cause, dégoût, ennui, morosité ; en un mot, dépression de tout l'être et de toutes les fonctions, avec intégrité complète de tous les organes.

Parfois même quelques sujets, plus fortement touchés par la maladie, offrent un véritable état de stupeur, d'hébétude et d'accablement, tant soit peu comparable à ce que l'on observe dans les prodromes de la fièvre typhoïde, de la tuberculisation générale, de la méningite tuberculeuse, etc. J'avais récemment dans mon service, à l'hôpital de Lourcine, une femme qui présentait, avec la plupart des symptômes que je viens de signaler, un état d'affaissement et de stupeur tel que, pendant une quinzaine de jours environ, je redoutai pour elle l'invasion d'une fièvre typhoïde. Mes craintes ne se réalisèrent pas, et ce fut à la syphilis seule que restèrent imputables ces phénomènes aussi singuliers que menaçants.

---

[21] *Cénomanie*, portion de la Lombardie autrefois occupée par une colonie de Gaulois (*Cénomans*), et correspondant à peu près aux territoires de Brescia, Crémone et Mantoue.

---

[22] L'*Ollius*, aujourd'hui l'Oglio, rivière de l'Italie septentrionale qui traverse le lac d'Iseo (autrefois Sebinus), et se jette dans le Pô près de Borgo-Forte.

---

[23] Le *Sébin*. C'est aujourd'hui le lac d'Iseo, dans l'Italie septentrionale. (Voir la note précédente.)

---

[24] *Parthénope*, nom poétique de Naples. — Fracastor fait allusion ici, vraisemblablement, à la conquête du royaume de Naples en 1501 et au partage qui en fut fait entre Louis XII, roi de France, et Ferdinand le Catholique. Frédéric II, souverain dépossédé de ce royaume, se rendit à discrétion, fut conduit en France et y mourut en captivité.

---

[25] Le *Tar*, aujourd'hui Taro, est une petite rivière qui se jette dans le Pô. — Allusion probable à la bataille de Fornoue, livrée sur les bords du Tar (1495).

---

[26] *Abdua* ou *Addua*, rivière d'Italie qui traverse le lac de Côme et se jette dans le Pô au-dessus de Crémone. — Allusion à la bataille d'Agnadel, livrée sur les bords de l'Adda en 1509, bataille dans laquelle les Vénitiens furent mis en déroute par Louis XII.

---

[27] L'*Eréthène*, rivière de la Vénétie.

[28] Euganéens, ancien peuple de l'Italie, qui habitait la côte septentrionale du golfe Adriatique.

---

[29] Tout ce passage respire un grand sentiment poétique. Comme forme et comme fond, c'est une des plus belles pages de l'œuvre de Fracastor.

Les allusions y abondent ; elles sont toutes relatives aux guerres et aux calamités de tous genres qui affligèrent l'Italie à cette malheureuse époque. — Les principaux événements politiques qui se trouvent mentionnés ici sont : les conquêtes successives du royaume de Naples ; — la bataille de Fornoue (1495); — l'abdication et la captivité de Frédéric II, roi de Naples (1501); — la révolte et la soumission de Gênes (1507); — les guerres nombreuses qui succédèrent à la ligue de Cambrai (1508); — la bataille d'Agnadel (1509); — les démêlés de Venise avec l'empereur Maximilien, etc.

---

[30] *Marc-Antoine* (Marcus-Antonius Turrianus), de Vérone, médecin et littérateur. Il était intimement lié avec Fracastor, qui déplora vivement sa mort prématurée et consacra un petit poème à son souvenir. (*In obitu M. Antonii Turrii Veronensis, ad Joannem Baptistam Turrianum fratrem*, Fracastor, Opera omnia, Venetiis, M.D.L.V., p. 269.)

---

[31] *Ligurie*, portion de l'Italie septentrionale comprise entre la mer et l'Apennin.— Allusion à la révolte et à la soumission de Gênes en 1507. La république de Gênes avait secoué le joug des Français pour se placer sous la protection de l'empereur Maximilien. Louis XII,

violemment irrité, passa les Alpes, marcha contre les rebelles et les réduisit à se rendre à discrétion. Il entra dans la ville l'épée nue, condamna au gibet un grand nombre de révoltés, imposa d'énormes taxes, abolit la constitution républicaine, et déclara « que la seigneurie de Gênes étoit réunie au domaine royal pour être gouvernée à la manière de la France ». (V. Th. Lavallée, *Hist. des Français*, t, II.)

---

[32] La *Sile*, petite rivière de la Vénétie.

---

[33] Le *Frioul*, ancienne province de l'Italie septentrionale, qui tomba sous la domination de Venise au quinzième siècle. Il fut repris aux Vénitiens, en 1509, par l'empereur Maximilien, dans les guerres qui suivirent la Ligue de Cambrai.

LA SYPHILIS

LIVRE SECOND

Je vais, poursuivant mon œuvre, indiquer ici le régime et le traitement qu'il convient d'opposer au mal suivant ses phases et ses formes diverses ; je vais révéler les merveilleux agents qui furent découverts pour le combattre.

A l'origine, dans la consternation que produisit

SYPHILIDIS

LIBER SECUNDUS

Nunc age quæ vitæ ratio, quæ cura adhibenda
Perniciem adversus tantam, quid tempore quoque
Conveniat (nostri quæ pars est altera cœpti)
Expediam, et miranda hominum comperta docebo.

un mal jusqu'alors inconnu [1], on essaya de mille remèdes qui restèrent impuissants. Mais stimulé par l'aiguillon de la souffrance, éclairé d'ailleurs par ses premiers revers, l'homme sut trouver des armes nouvelles contre son redoutable ennemi ; il lutta contre le fléau, il le terrassa, il put un jour s'en proclamer vainqueur.

Je crois, à vrai dire, qu'une assistance divine ne fut pas étrangère à cette victoire et nous soutint à notre insu dans ces cruelles épreuves. Car, à l'époque même où des Astres malfaisants nous poursuivaient de leur courroux, le Ciel eut pour nous des regards cléments et nous donna, au milieu de nos malheurs, des jours de paisible prospérité. Notre siècle, sans doute, a subi des infortunes sans nom-

Quippe nova cum re attoniti, multa irrita primum
Tentassent, tamen angustis solertia major
In rebus, crescensque usu experientia longo
Evicere : datumque homini protendere longe
Auxilia, et certis pestem compescere vinclis,
Victorem et sese claras attollere in auras.

Credo equidem et quædam nobis divinitus esse
Inventa, ignaros fatis ducentibus ipsis.
Nam, quanquam fera tempestas, et iniqua fuerunt
Sidera, non tamen omnino præsentia Divum
Abfuit a nobis, placidi et clementia cœli.
Si morbum insolitum, si dura et tristia bella

bre. Il a vu le monde envahi par une peste nouvelle; il a vu des guerres impies bouleverser les empires et abreuver de sang nos pénates dévastés, des incendies terribles consumer des villes entières, des cohortes sacriléges profaner les temples sacrés, d'horribles famines désoler l'univers, des inondations [2] submerger nos campagnes et entraîner sur leur passage hommes, troupeaux, moissons, forêts! Mais ce même siècle, en revanche, a assisté aux plus majestueux spectacles qui se soient jamais produits dans l'éternité des âges. Il a vu nos flottes intrépides conquérir l'immensité des mers. Déjà nous avions découvert les Hespérides [3], voisines de l'Atlas; déjà nous avions doublé le Prasson [4], sous le pôle Antarctique, exploré les abruptes rivages du Raptus [5], recueilli les tri-

Vidimus, et sparsos dominorum cæde penates,
Oppidaque, incensasque urbes, subversaque regna,
Et templa, et raptis temerata altaria sacris :
Flumina dejectas si perrumpentia ripas
Evertere sata, et mediis nemora eruta in undis,
Et pecora, et domini, correptaque rura natarunt :
Obseditque inimica ipsas penuria terras :
Hæc eadem tamen, hæc ætas (quod fata negarunt
Antiquis) totum potuit sulcare carinis
Id Pelagi, immensum quod circuit Amphitrite.
Nec visum satis extremo ex Atlante repostos
Hesperidum penetrare sinus, Prassumque sub Arcto
Inspectare alia, præruptaque littora Rhapti,

buts de la Perse et de l'Arabie. Toutes ces conquêtes, néanmoins, ne suffisaient plus à notre ambition; il nous fallait reculer les limites de l'ancien monde. Pour cela, nos hardis navigateurs pénétrèrent, par delà l'Indus et le Gange, dans les contrées qui assistent au lever de l'aurore et jusque dans la Cyambe [6], dont les forêts nous donnèrent l'ébène et le macer [7]; pour cela, dirigées par les Dieux, nos vaillantes escadres abordèrent un continent nouveau, différent à la fois du nôtre et par ses peuples et par la splendeur de son firmament!

Notre siècle aussi peut s'honorer de ce poète sublime [8] qui célébra dans ses vers les grands cycles des astres, les jardins des Hespérides et les

Atque Arabo advehere, et Carmano ex æquore merces:
Auroræ sed itum in populos Titanidis usque est
Supra Indum, Gangemque supra, qua terminus olim
Catygare noti orbis erat: superata Cyambe,
Et dites ebeno, et felices macere sylvæ.
Denique et a nostro diversum gentibus orbem,
Diversum cœlo, et clarum majoribus astris
Remigio audaci attigimus, ducentibus et Dis.
Vidimus et vatem egregium, cui pulchra canenti
Parthenope, placidusque cavo Sebethus ab antro
Plauserunt, umbræque sacri manesque Maronis,
Qui magnos stellarum orbes cantavit, et hortos
Hesperidum, cœlique omnes variabilis oras.

révolutions du ciel. Parthénope et le Sébèthe [9] applaudirent à ses accents divins, et les mânes sacrés de Virgile tressaillirent à sa voix.

Et si ta modestie, illustre Bembo, me force à t'oublier ici, toi et plusieurs de nos contemporains que la postérité reconnaissante placera sur le même rang que les plus grands génies de l'antiquité, comment pourrais-je taire, parmi les gloires de ce siècle, le nom de l'illustre pontife à qui Rome est fière d'obéir et dont s'enorgueillit le Latium? Sous tes auspices, ô Léon, les influences malignes des astres se sont évanouies, et Jupiter n'a plus versé sur nous que les feux propices de ses plus purs rayons. C'est toi, toi seul, qui, après tant de bouleversements et d'orages, as rappelé parmi nous

Te vero ut taceam, atque alios, quos fama futura
Post mutos cineres, quos et venientia secla
Antiquis conferre volent : at, Bembe, tacendus
Inter dona Deum nobis data non erit unquam
Magnanimus Leo, quo Latium, quo maxima Roma
Attollit caput alta, paterque ex aggere Tibris
Assurgit, Romæque fremens gratatur ovanti.
Cujus ab auspiciis jam nunc mala sidera mundo
Cessere, et læto regnat jam Juppiter orbe,
Puraque pacatum diffundit lumina cœlum.
Unus, qui ærumnas post tot, longosque labores,
Dulcia jam profugas revocavit ad otia Musas,
Et leges Latio antiquas, rectumque, piumque

les Muses exilées; c'est toi qui as rendu à l'Italie et ses anciennes lois, et ses sanctuaires de justice, et ses temples sacrés. C'est toi qui, pour la défense de Rome et de nos autels, prépares aujourd'hui une sainte croisade [10]; et déjà, au seul bruit de tes armes, l'Euphrate et le Nil frémissent de terreur, l'Euxin recule épouvanté, et la Nymphe de l'Égée fuit éperdue sur la rive Dorienne!

Mais je dois laisser à d'autres voix l'honneur de célébrer tant de faits éclatants; peut-être d'ailleurs, noble Bembo, te réserves-tu le soin d'en tracer aux siècles futurs la mémorable histoire. Ma muse n'ose aspirer à de tels sujets; elle ne s'est imposé qu'une

Restituit : qui justa animo jam concipit arma
Pro re Romana, pro relligione Deorum.
Unde etiam Euphrates, etiam late ostia Nili,
Et tantum Euxini nomen tremit unda refusi,
Atque Ægæa suos confugit Doris in Isthmos.

Ergo, alii dum tanta canent, dumque illius acta
Inclyta component, dum forte accingeris et tu
Condere, et æternis victurum intexere chartis,
Nos, quos fata vocant haud tanta ad munera, lusus
Inceptos, quantum tenuis fert Musa, sequamur.

Principio, quoniam affecti non sanguinis una

tâche plus humble, dont elle va poursuivre le cours.

Le sang n'a pas une composition identique chez tous les malades. Est-il pur, cela est d'un bon présage; est-il, au contraire, épais, surabondant et chargé de bile, le mal, dans de telles conditions, sera plus grave, plus rebelle, et ne cédera qu'à l'emploi des remèdes les plus énergiques, les plus violents [11].

Ce qu'il y a de plus essentiel à la guérison, c'est de surprendre le mal à son début, pour l'étouffer en germe avant qu'il n'ait eu le temps d'envahir les viscères. Car lorsqu'il a pénétré dans l'organisme,

Est ratio, tibi sit morbo spes major in illo,
Sanguine qui insedit puro : verum, quibus atra
Bile tument, spissoque resultant sanguine venæ,
Major in is labor est, pestisque tenacius hæret.
Quare operæ pretium est validis atque acribus uti
Omnibus hos contra, miseris nec parcere membris.
Quin etiam meliora sibi promittere cuncta
Ille potest, qui principiis novisse sub ipsis
Serpentem tacite valuit per viscera labem.
Namque, ubi pasta diu, vires per pabula longa
Auxerit, et jam se vitium firmaverit intra,
Heu quanto tibi libertas speranda labore est.
Ergo omnem impendes operam te opponere parvis

lorsqu'il y a pris racine et développé ses ravages, ce n'est plus, hélas ! qu'au prix de rudes épreuves qu'on parvient à l'en expulser. Appliquez-vous donc, avant tout, à le combattre dès son origine, et gravez dans votre esprit les préceptes qui vont suivre.

Malades, la qualité de l'air que vous respirez est loin d'être indifférente. Sachez éviter les vents du midi ; fuyez les marécages et les terrains humides aux pernicieux effluves. Choisissez pour séjour une riante campagne aux horizons découverts ou quelque coteau baigné par le soleil. Là seulement vous trouverez un air pur, incessamment renouvelé par les vents et le souffle ami des zéphyrs.

Principiis : memorique animo hæc præcepta reconde.
  In primis ego non omni te assuescere cœlo
Exhorter. Fuge perpetuo quod flatur ab Austro,
Quod cœno, immundæque grave est sudore paludis.
Protenti potius campi mihi liber et agri
Tractus, et apricis placeant in collibus auræ,
Et molles zephiri, pulsusque Aquilonibus aer.
Hic (jubeo) tibi nulla quies, nulla otia sunto.
Rumpe moras : agita assiduis venatibus apros
Impiger : assiduis agita venatibus ursos.
Nec tibi sit labor aerii cursu ardua montis
Vincenti, rapidum in valles deflectere cervum,
Et longa lustrare altos indagine saltus.

Gardez-vous surtout de la paresse et de l'oisiveté! Allez, allez forcer dans leurs repaires l'ours et le sanglier; poursuivez le cerf de la cime des montagnes au pied des vallons et jusque dans les profondeurs des bois. Souvent, en effet, j'ai vu le mal s'épurer par les sueurs et guérir à la suite de longues courses dans les forêts. Ce n'est pas tout encore. Sans fausse honte, prenez en main la charrue et dirigez le soc dans le sein de la terre; armés de la houe, déchirez la glèbe; frappez de la hache le chêne altier, déracinez l'orme séculaire. Au logis même ou le soir, ne restez pas inactifs. Que la danse, la paume, la palestre soient alors pour vous d'utiles et salutaires exercices. Pas de trève au mal! Et si de tels labeurs vous font souvent regretter avec amertume les charmes d'un doux

Vidi ego sæpe malum qui jam sudoribus omne
Finisset, sylvisque luem liquisset in altis.
Sed nec turpe puta dextram summittere aratro,
Et longum trahere incurvo sub vomere sulcum:
Neve bidente solum et duras proscindere glebas,
Et valida aeriam quercum exturbare bipenni,
Atque imis altam eruere ab radicibus ornum.
Quin etiam, exercere domi quo te quoque possis,
Parvam mane pilam versa mihi, vespere versa.
Et saltu, et dura potes exsudare palæstra.
Vince malum : nec te fallat, quod desidis oti
Assidue desiderium, lectique sequetur.
Tu lecto ne crede, gravi ne crede sopori.

repos et les délices d'une couche moelleuse, résistez, résistez avec courage ! Le sommeil et le repos sont vos ennemis; sous l'apparence d'un soulagement trompeur, ils ne feraient que nourrir et fomenter le mal dans votre sein [12].

Loin de vous les soucis, les préoccupations, les chagrins ; loin de vous le trouble des passions et l'assiduité d'études sérieuses! Ce qui convient à votre état, c'est le doux commerce des Muses, ce sont les couplets joyeux et les danses folâtres. N'allez pas succomber toutefois aux entraînements de l'amour ; rien ne vous serait plus nuisible, et vos baisers souilleraient les tendres filles de Vénus d'une détestable contagion.

His alitur vitium, et placidæ sub imagine pacis
Decipit, e dulcique trahit fomenta quiete.

Necnon interea effugito quæ tristia mentem
Sollicitant. Procul esse jube curasque, metumque
Pallentem, ultricesque iras, omnemque Minervæ
Addictum studiis animum ; sed carmina, sed te
Delectent juvenumque chori, mixtæque puellæ.
Parce tamen Veneri, mollesque ante omnia vita
Concubitus. Nihil est nocuum magis. Odit et ipsa
Pulchra Venus, teneræ contagem odere puellæ.

Quod sequitur, victus ratio tibi maxima habenda est;

Rien de plus important pour vous que la direction du régime et le choix des aliments. Redoublez sur ce point d'attention et de vigilance. En premier lieu, bannissez de votre table tous les poissons, quels qu'ils soient, poissons de rivière ou d'étang, d'eau douce ou d'eau salée. Tout au plus pourrez-vous, au besoin, vous permettre ceux que l'on pêche près des falaises ou des brisants et dont la chair est blanche, molle et délicate ; tels sont, par exemple, la phycide, la dorade, le goujon, la perche amie des rives rocheuses, et le scare [13], solitaire ruminant des ondes, hôte habituel de l'embouchure des fleuves. — Abstenez-vous aussi des oiseaux aquatiques qui, vivant sur le bord des rivières ou dans les marais, ne se nourrissent que de poisson. Évitez

Nec sit cura tibi, neve observantia major.
Principio, quoscumque amnes, quoscumque paludes,
Quosque lacus liquidi pascunt, quosque æquora pisces,
Omne genus procul amoveo. Sunt quos tamen usus
Liberius, cum res cogit, concedere possit.
Omnibus his est alba caro, non dura tenaxque,
Quos petræ et fluviorum adversa marisque fatigant.
Tales nant pelago phycides, rutilæque per undas
Auratæ, gobiique, et amantes saxea percæ.
Talis dulcifluum fluviorum scarus ad ora
Solus saxa inter depastas ruminat herbas.

Sed neque quæ stagnis volucres, quæque amnibus altis

de même le canard aux chairs chargées de graisse, l'oie, qui sauva jadis le Capitole, la caille replète, le lard et les entrailles du porc, le filet des sangliers tombés sous vos coups dans vos chasses meurtrières, le froid concombre, la truffe provocante, l'artichaut, l'oignon à l'âcre et piquante saveur, le vinaigre et le lait.

Ne vous laissez tenter ni par les vins pétillants et mousseux des coteaux de la Corse, de Falerne et de Pucin [14], ni par ceux que produit dans nos campagnes le petit raisin de Rhétie [15]. Bien plus salutaires seront pour vous les vins légers de la Sabine [16] ou ceux dont les Naïades auront émoussé les fumets généreux.

Degere amant, liquidisque cibum perquirere in undis,
Laudarim. Tibi pinguis anas, tibi crudior anser
Vitetur, potiusque vigil Capitolia servet :
Viteturque gravi coturnix tarda sagina.
Tu teneros lactes, tu pandæ abdomina porcæ,
Porcæ heu terga fuge, et lumbis ne vescere aprinis,
Venatu quamvis toties confeceris apros.
Quin neque te crudus cucumis, non tubera captent,
Neve famem cinara, bulbisve salacibus exple.
Non placeat mihi lactis amor, non usus aceti,
Non fumosa mero spumantia pocula Baccho,
Qualia Cyrnei colles, campique Falerni,
Et Pucinus ager mittunt : aut qualia nostris

En revanche, ce dont vous pouvez user largement, ce sont tous ces aliments simples et salubres que la nature prodigue dans ses jardins et qui font les délices des Dieux : la menthe, le cresson, la chicorée, le laiteron dont la fleur brave les frimas, la berle amie des ruisseaux, la douce sarriette, le calament aux senteurs parfumées, la coquette mélisse, la buglosse qui se plaît sur le bord des fontaines, la roquette, l'épinard, l'oseille, la perce-pierre aux bourgeons salés, le houblon qui s'enlace aux broussailles, la bryone dont je vous recommande de cueillir les rejetons avant que la tige adulte n'ait épanoui ses rameaux et étalé ses grappes verdoyantes [17]... Mais je m'arrête, car je ne puis tout citer. D'autres soins d'ailleurs me réclament.

Rhetica dat parvo de collibus uva racemo.
Nempe Sabina magis placeant, dilutaque tellus
Quæ tulit, et multo domuerunt Naiades amne.

At tibi si ex horto victus, mensæque Deorum
Sunt animo, atque olerum simplex et inempta voluptas,
Non mentæ virides, non læta sisymbria desunt,
Intybaque, et toto florentes frigore sonchi,
Et sia fontanis semper gaudentia rivis,
Et thymbræ suaves, et odoriferæ calaminthæ.
Læta meliphylla, et riguo buglossus ab horto
Carpantur, plenisque ferax erucula palmis,
Atque olus, atque rumex, et salsi gramina crithmi.

Muse, il est temps de quitter les ombrages de l'Aonie pour aborder les domaines de la nature. Une carrière nouvelle s'ouvre devant mes pas. Puissé-je y recueillir, à défaut du poétique laurier, l'humble couronne de chêne, comme prix des efforts consacrés au salut de tant de victimes !

Si le mal éclate au printemps ou même à l'automne, si le malade est jeune, robuste, pléthorique, l'indication est d'ouvrir la veine basilique ou la médiane, pour débarrasser le corps d'un sang corrompu [18]. De plus, quelle que soit la saison, hâtez-vous de mettre en œuvre les purgatifs ; car c'est là le plus sûr moyen d'évacuer les humeurs

Ipsa lupum dumeta ferent : hinc collige primos
Asparagos, albæ asparagos hinc collige vitis,
Cum nondum explicuit ramos, umbracula nondum
Texuit, et virides jussit pendere corymbos.
Singula sed longum est, nec percensere necesse.
Jamque aliud vocor ad munus. Juvat in nova Musas
Naturæ nemora Aoniis deducere ab umbris :
Unde mihi si non e lauro intexere fronti
Serta volent, tantaque caput cinxisse corona,
At saltem ob servata hominum tot millia, dignum
Censuerint querna redimiri tempora fronde.

Vere novo, si quem morbus tenet, aut et in ipso

peccantes et les ferments morbides. Il convient toutefois de n'y avoir recours qu'après leur avoir préparé la voie par l'usage préalable des résolutifs, des incisifs et des délayants.

A l'œuvre donc ! Tout d'abord préparez une décoction où vous associerez au thym de Crète le thym de Pamphylie si semblable au thymbre, à sa dureté près, les cônes du houblon à la tige onduleuse, le fenouil, l'ache, la fumeterre, la filicule [19] dont les feuilles simulent les bras du poulpe marin, la capillaire qui reste sèche au sein des eaux [20], le stérile cétérach [21] et la langue de cerf aux stries roussâtres. Faites usage de ce remède jusqu'à ce que toutes les humeurs soient arrivées à une coction parfaite. Puis, saisissez à cet instant

Autumno, si firma ætas, si sanguis abundat,
Regalem, mediamve lacerti incidere venam
Proderit, atque extra fœdatum haurire cruorem.
Præterea, quocumque habeat te tempore pestis,
Corruptum humorem, et contagem educere turpem
Ne pigeat, facilique luem deponere ab alvo.
Ante tamen ducenda para : concreta resolve,
Et crassa attenua, et lentore tenacia frange.

Ergo Coryciumque thymum sit cura, thymumque
Pamphylium, thymbræ similis qui durior exit,
Prima tibi coxisse, lupique volubile gramen,
Fœniculumque, apiumque, et amari germina capni.

l'occasion favorable pour mettre à profit les vertus salutaires de la scille à l'âcre saveur, de l'amère coloquinte, de l'ellébore, du tripolium maritime [22] dont les fleurs changent de couleur trois fois le jour, du gingembre, du concombre sauvage, de l'oliban, de la myrrhe, du bdellium, de la gomme ammoniaque, de l'opoponax et de l'hermodacte [23].

Cela fait, si votre constitution délicate ou affaiblie se refuse à l'emploi de ces violents remèdes qui pourraient en peu de temps assurer votre délivrance, il convient de n'avoir recours qu'à une médication plus douce et plus lentement curative. Voici, dans ce cas, les remèdes à mettre en œuvre pour compléter la guérison et dissiper les derniers

His polyporum hirtos imitata filicula cirros
Additur, et lymphis tangi renuens adiantus :
His sterile asplenum, his pictam phyllitida junge.
Quorum ubi decoctum permultis ante diebus
Ebiberis, crudumque humorem incoxeris omnem,
Tum scilla medicare acri et colocynthide amara,
Helleboroque gravi : necnon quæ in littore surgens,
Qua ludit maris unda, ter evariata colorem,
Ter flores mutata die, rem nomine signat,
Herba potens radice : suum cui zinziber adde :
Adde etiam anguineum cucumin, Nabathæaque thura,
Myrrhamque, bdelamque, hammoniacique liquorem,
Et lacrymam panaceam, et dulci colchica bulbo.

restes d'un mal toujours prêt à d'insidieuses recrudescences. Ce sont d'abord, en raison de leurs vertus desséchantes et antiseptiques, les résineux de tout genre, tels que la myrrhe, l'oliban, la résine de cèdre, l'aspalath [24], le cyprès au feuillage toujours vert, le souchet aromatique, la casse odorante, le cardamome [25], le macer, le bois d'aloès, et la cannelle aux doux parfums. C'est encore le scordium [26], puissant antidote dont les vertus conjurent les effets de tous les poisons et de tous les virus. Cette précieuse plante croît dans les prairies et sur les bords des marais. Vous la reconnaîtrez facilement à ses fleurs purpurines, à son odeur alliacée, à son port qui rappelle la germandrée commune. Allez en recueillir le matin, dès l'aurore, les feuilles et les racines, pour préparer

His actis, si forte tibi frigentia corda
Et molles animi fuerint, nec acerba placebit
In primis tentare, brevique extinguere pestem,
Sed placidis agere, et per tempora lenibus uti,
Tum superest tibi cura animum ad fomenta relicta
Vertere, contagisque ad tenuia semina cæcæ.
Illa quidem consueta modis inserpere miris.
Profuerint igitur quæque exsiccantia, quæque
Marcori resinosa solent obsistere putri.
Tales sunt myrrhæ lacrymæ, sunt talia thura,
Cedrusque, aspalathusque, immortalisque cupressus,
Et bene cum calamo spirans redolente cyperus.
Ergo nec desint casiæ, nec desit amomum,

une salutaire décoction dont vous aurez à faire longtemps usage.

Et toi surtout, noble citronnier [27], orgueil des Hespérides, don précieux de l'Orient, ne crains pas que ma Muse aille t'oublier ici. Célébré déjà par d'illustres poètes, daigne encore accepter l'hommage d'un médecin. Puisse ton front se couronner d'une éternelle verdure ; puissent toujours tes rameaux épais s'émailler de fleurs parfumées et plier sous le poids de leurs fruits d'or ! Arbre divin, que Vénus dota de vertus merveilleuses en souvenir de son cher Adonis, salut à toi qui, dans notre affliction actuelle, nous fournis le plus utile secours à nos maux !

Autre remède imaginé par l'industrie de l'hom-

Macerve, aggalocumve tibi, nec cinnama odora.
Est etiam in pratis illud, juxtaque paludes
Scordion, omnigenis quod tantum obstare venenis
Contagique solet : parvo quærenda labore
Herba tibi : viret ipsa comis imitata chamædryn,
Flore rubens, referensque alli cum voce saporem.
Aurora nascente hujus frondemque comantem
Radicesque coque, atque haustu te prolue largo.

Sed neque carminibus neglecta silebere nostris,
Hesperidum decus, et Medarum gloria citre
Silvarum : si forte sacris cantata poetis
Parte quoque hac medicam non dedignabere Musam,

me. Voyez ce ballon de verre au col effilé, à la panse arrondie. On vient d'y verser de l'eau avec quelques poignées de feuilles de lierre et de dictame ou de racines d'iris, de nerprun et d'aunée. Bientôt, excité par la flamme, le liquide bouillonne ; de légères vapeurs s'en dégagent et remplissent le dôme de l'appareil ; mais à peine ont-elles touché les parois refroidies par l'air extérieur qu'elles se condensent en rosée, ruissellent sur le chapiteau et s'écoulent dans le serpentin. La liqueur obtenue par cette ingénieuse distillation jouit de merveilleux effets pour dissoudre les derniers levains du mal. Elle doit être prise chaude, à la dose d'un verre, le matin et au lit, de façon à provoquer d'abondantes sueurs.

Sic tibi sit semper viridis coma, semper opaca,
Semper flore novo redolens : sis semper onusta
Per viridem pomis silvam pendentibus aureis.
Ergo, ubi nitendum est cæcis te opponere morbi
Seminibus, vi mira arbor Cithereia præstat.
Quippe illam Citherea, suum dum plorat Adonim,
Munere donavit multo, et virtutibus auxit.

Quorumdam inventum est, vitrei intra concava vasis,
Cui collum oblongum est, venter turgescit inorbem,
Aut hederæ folia, aut Ida mittente maniplos
Dictami, Illyricamve irim, rhamnive nigrantem
Radicem, aut inulas coquere : in sublime solutus

Dans le cours de ce traitement, il se produit parfois d'atroces douleurs qui torturent les membres cruellement. Hâtez-vous de les calmer par l'emploi de divers topiques, tels notamment que l'œsype[28], l'huile de mastic[29], la graisse d'oie, le mucilage de lin, le narcisse, l'aunée, le miel, le safran de Crète et le marc d'huile.

D'autres fois, c'est un ulcère malin qui apparaît dans la bouche ou la gorge. Attaquez-le sans retard par le nitre et le verdet [30], pour le tuer en germe, avant qu'il n'ait étendu ses ravages. — Ces derniers caustiques, associés aux graisses et aux desséchants, seront de même d'un utile emploi pour détruire les achores, dissoudre les callosités et cicatriser les ulcères rongeurs.

Effertur vapor, et tenuis vacua omnia complet :
Ast, ubi frigenti occursavit ab aere vitro,
Cogitur, et rorem liquidus densatur in udum,
Decurritque vagis per aperta canalia rivis.
Destillantis aquæ cyathum sub lumina prima
Luciferi potare jubent, stratisque parare
Sudorem : nec certe ab re : vis utilis olli est
Relliquias morbi tenues dispergere in auras.

Interea, si membra dolor convulsa malignus
Torqueat, œsypo propera lenire dolorem,
Mastichinoque oleo : lentum quibus anseris unguen,
Emulsumque potes lini de semine mucum,

Mais c'est en vain, je suppose, que vous avez épuisé toute la série de ces remèdes; ou bien encore, impatients de tant de lenteurs, confiants dans vos forces et dans votre santé, vous avez résolu d'en appeler à des agents plus énergiques, pour en finir au plus tôt avec un ennemi détesté. Soit! Je vais vous révéler ces violentes et expéditives méthodes qui peuvent triompher en peu de temps d'un mal habituellement long, opiniâtre, sujet à recrudescence et rebelle aux médications douces. Mais apprenez aussi de quel prix vous paierez votre hâtive délivrance!

Voici d'abord un traitement qui consiste dans l'emploi de fumigations composées de storax, de

Narcissumque, inulamque, liquentiaque addere mella,
Coryciumque crocum et vilem componere amurcam.

At, fauces atque ora malus si eroserit herpes,
Tange nitro, et viridi medicata ærugine lympha:
Semina inure mala, et serpentem interfice pestem.
Verum ipsos ope non alia consumere achores
Urentum quam vi poteris, quibus addere debes
Pingue aliquid, quod secum intus siccantia portet.
Hæc eadem, et miseros artus si qua ulcera pascunt,
Tollere, concretosque valebunt solvere callos.

Si vero aut hæc nequicquam tentasse videbis,

cinabre, de minium, d'antimoine et d'encens. C'est là, sans aucun doute, une médication active, qui réussit à déterger le corps de ses immondes souillures ; mais elle est violente à l'excès, irritante, et incertaine dans ses résultats. Elle détermine de plus de l'angoisse respiratoire et une véritable suffocation. Aussi ces fumigations, à mon sens, ne doivent-elles jamais être pratiquées sur tout le corps ; il convient d'en limiter l'action aux parties qui sont le siége d'exanthèmes ou d'ulcères[31].

Bien préférable est une autre méthode dont le mercure fait la base. Merveilleuse en effet est l'action du mercure sur le fléau, soit que son affinité naturelle pour la chaleur et le froid le rende propre à absorber le feu dévorant du mal ; soit que sa

Aut vires animique valent ad fortia quæque,
Nec differre cupis, quin te committere acerbis
Festines, diramque brevi consumere pestem,
Hinc alia inventa expediam, quæ tristia quanto
Sunt magis, hoc tanto citius finire labores
Ærumnasque mali poterunt. Quippe effera labes
Inter prima tenax, et multo fomite vivax
Nedum se haud vinci placidis et mitibus, at nec
Tractari sinit, et mansuescere dura repugnat.

Sunt igitur styracem in primisqui, cinnabarimque,
Et minium, et stimmi agglomerant, et thura minuta,
Quorum suffitu pertingunt corpus acerbo,

densité surprenante lui permette de diviser et de dissoudre les humeurs par une raison analogue à celle qui donne au fer incandescent une action caustique supérieure à celle de la flamme légère ; soit que ses molécules mobiles et pénétrantes, susceptibles de s'infiltrer dans la trame des tissus, aient le pouvoir de poursuivre et de consumer jusque dans la profondeur des organes les levains impurs de la maladie ; soit enfin que ses vertus magiques dérivent de quelque force occulte dont le mystère nous échappe..... Mais je m'arrête, car il me faut avant tout dire ici comment ce remède fut révélé à l'homme par une main divine, et célébrer en mes vers ce bienfait des Dieux.

Absumuntque luem miseram, et contagia dira.
At vero et partim durum est medicamen et acre,
Partim etiam fallax : quo faucibus angit in ipsis
Spiritus, eluctansque animam vix continet ægram.
Quocirca totum ad corpus nemo audeat uti
Judice me. Certis fortasse erit utile membris,
Quæ papulæ informes, Chironiaque ulcera pascunt.

Argento melius persolvunt omnia vivo
Pars major. Miranda etenim vis insita in illo est :
Sive quod id natum est subito frigusque caloremque
Excipere, unde in se nostrum cito contrahit ignem,
Quodque est condensum, humores dissolvit, agitque

Dans un vallon de la Syrie ombragé par le luxuriant feuillage des saules et sillonné par les ondes murmurantes de Callirhoé, vivait jadis, dit-on, un laboureur du nom d'Ilcée. Il partageait sa vie tranquille entre les travaux de la terre, les plaisirs de la chasse et la culture d'un jardin consacré aux Dieux champêtres, où croissaient par ses soins le souchet, l'arbre à casse et l'amome parfumé. Soudain, ô douleur, il fut frappé par le terrible fléau. L'infortuné, dans sa détresse, appelait le ciel à son secours : « Dieux que j'adore, s'écriait-il, prenez pitié de mon supplice ! Et toi, bienfaisante Callirhoé, toi qui guéris habituellement tous nos maux, n'oublie pas qu'il y a peu de jours encore je te consacrai sur la cime d'un chêne la dépouille d'un cerf

Fortius, ut candens ferrum flamma acrius urit :
Sive acres, unde id constat compagine mira,
Particulæ nexuque suo vinclisque solutæ
Introrsum, ut potuere seorsum in corpora ferri,
Colliquant concreta, et semina pestis inurunt :
Sive aliam vim fata illi et Natura dedere.

Cujus et inventum medicamen munere Divum
Digressus referam. Quis enim admiranda Deorum
Munera prætereat? Syriæ nam forte sub altis
Vallibus, umbrosi nemora inter glauca salicti,
Callirhoe qua fonte sonans decurrit amæno,
Fama est cultorem Dis sacri agrestibus horti,

tombé sous mes coups. Divinités puissantes, si votre clémence me délivre de l'affreux mal qui me torture nuit et jour, ma main reconnaissante ne cessera de charger vos autels de couronnes et de guirlandes. A vous désormais mes violettes les plus suaves et mes lis les plus blancs ; à vous les roses naissantes et les premières hyacinthes de mon humble domaine ! » — Il dit et retombe épuisé sur le gazon.

Callirhoé se baignait en ce moment dans une grotte voisine. Elle entend cette prière et ces vœux. Elle répond aussitôt à Ilcée par le murmure caressant de ses ondes limpides qui s'écoulent sur la mousse des rochers. Puis elle lui envoie le sommeil pour calmer ses douleurs ; et, tandis qu'il re-

Cultorem nemorum, sectatoremque ferarum,
Ilcea labe gravem tanta, dum molle cyperum,
Et casiam, et silvam late fragrantis amomi
Irrigat, hæc orasse Deos, et talia fatum :

Di, quos ipse diu colui, tuque optima tristes,
Callirhoe, quæ sancta soles depellere morbos,
Cui nuper ramosa ferens ego cornua cervi
Aeria victor fixi capita horrida quercu :
Di, mihi crudelem misero si tollere pestem
Hanc dabitis, quæ me afflictat noctesque diesque,
Ipse ego purpureas, ipse albas veris et horti
Primitias, vobis violas, ego lilia vobis

pose en paix sous les frais ombrages des saules, elle lui apparaît en songe, sortant du sein des eaux, et lui dit :

« Ilcée, les Dieux enfin, à ma prière, ont eu pitié de toi. Mais hélas ! le remède, l'unique remède qui peut guérir tes maux, tu le chercherais en vain dans cette partie du monde que le Soleil éclaire de ses rayons. Tel est en effet l'inexorable châtiment dont t'ont frappé Diane et son frère Apollon, le jour même où tu perças de tes traits le cerf sacré dont tu m'as offert la dépouille. Diane a vu ta victime palpitante gisant à terre et baignée de sang ; elle a vu ton trophée fatal suspendu à l'un des chênes de la forêt voisine ; et dans sa douleur elle t'a maudit ! C'est elle et le fils de Latone, excité contre toi par le courroux de sa sœur, qui t'ont

Alba legam, primasque rosas, primosque hiacynthos,
Vestraque odoratis onerabo altaria sertis.
Gramen erat juxta viridans ; sic fatus, ut æstu
Fessus erat, viridi desedit graminis herba.

Hic Dea, vicino quæ sese fonte lavabat,
Callirhoe liquido ex antro per lubrica musco
Saxa fluens, juveni dulci blandita susurro,
Lethœum immisit somnum, sparsitque sopore
Graminea in ripa, et salicum nemus inter opacum :
Atque illi visa est sacro se flumine tollens
In somnis coram esse, pia et sic voce locuta :

affligé d'un horrible mal ; et tous deux ont juré que partout où s'étend leur empire tu ne trouverais aucun remède à tes souffrances. Il ne te reste, comme unique ressource, qu'à chercher ton salut dans les entrailles de la terre et les ténèbres des séjours infernaux. Écoute ! Sous un rocher voisin s'ouvre une caverne sombre que dérobe aux yeux des mortels une épaisse forêt de chênes; abîme horrible, terrifiant, dont le cèdre au plaintif murmure trouble seul l'éternel silence. Que l'aurore prochaine te voie là, immolant une brebis noire et l'offrant à Cybèle, brûlant le cyprès et le thuya en l'honneur d'Erèbe, des Ombres et des Divinités inconnues du Tartare. Tes prières seront entendues, et une Nymphe viendra s'offrir à toi pour guider tes pas dans les voies ténébreuses qui

Ilceu, in extremo Dis tandem audite labore
Cura mei, tibi nulla salus, quacumque videt Sol,
Speranda est terram magnam super : hoc tibi pœnæ
Dat Trivia, et precibus Triviæ exoratus Apollo,
Ob sacrum jaculo percussum ad flumina cervum,
Et nostris affixa tibi capita horrida truncis.
Nam, postquam illa feram exanimem per gramina vidit,
Abscisso capite, et sacro sparsa arva cruore,
Omnibus ingemuit silvis, dirumque precata est
Authori. Oranti Latous tanta sorori
Affuit, et pestem misero immisere nefandam
Durus uterque tibi : quin, et quacumque videt sol,
Interdixit opem : quare tellure sub ima,

conduisent au centre de la terre. Elle-même aussi t'indiquera le remède que tu implores. Courage donc ! Et ne te crois pas abusé en ce moment par l'illusion d'un songe. Regarde, reconnais-moi. Je suis Callirhoé, la Nymphe amie dont les eaux fécondent les champs que tu cultives. » Elle dit et se plonge aussitôt dans l'onde azurée.

Ilcée se réveille, ivre de joie. « Bienfaisante Déesse, s'écrie-t-il, j'accepte ton présage. Je t'obéirai ; j'irai, vierge divine, où ta voix m'appelle ! »

Le lendemain, dès les premières lueurs de l'aurore, il s'achemine vers la caverne. Il en découvre l'entrée sous des rochers immenses que l'arbre de Jupiter couvre de ses rameaux. Sur le seuil de l'a-

Si qua salus superest, cæca sub nocte petenda est.
Est specus arboribus tectum, atque horrore verendum,
Vicina sub rupe, Jovis qua plurima silva
Accubat, et raucum reddit coma cedria murmur.
Huc, ubi se primis Aurora emittet ab undis,
Ire para, et nigrantem ipsis in faucibus agnam
Mactato supplex, atque : Ops tibi maxima, dic, hanc,
Dic, ferio. Nigram tum Noctem, Umbrasque silentes,
Umbrarumque Deos, ignotaque numina, Nymphas
Et thia venerare, atræ et nidore cupressi.
Hic tibi narranti causam, auxiliumque vocanti
Haud aberit Dea, quæ cæcæ in penetralia terræ
Deducat te sancta, et opem tibi sedula prœstet.

bîme, il immole une brebis noire qu'il offre en sacrifice à la puissante Cybèle. Puis, il brûle le thuya et le cyprès en l'honneur d'Erèbe et des Divinités des sombres bords.... Soudain retentit une voix qui ébranle les échos souterrains; c'est la voix sacrée de la Déesse!

Les Nymphes de la terre, qui président aux métaux, étaient occupées en ce moment à unir le soufre liquide à l'onde argentée du mercure, merveilleux amalgame qui, durci par la trempe, se transforme en or pur. Déjà, pour cette œuvre divine, inconnue des mortels, elles avaient allié cent rayons de flamme et cent molécules d'air brûlé à deux cents germes empruntés soit aux entrailles de la terre soit au sein des eaux. Quand résonne la voix de

Surge, age : nec vani speciem tibi concipe somni.
Illa ego sum, quæ culta vago per pinguia fonte
Dilabor, Dea vicinis tibi cognita ab undis.
Sic ait, et se cæruleo cita condidit amne.
  Ille autem, ut placidus cessit sopor, omina lætus
Accipit, et Nympham precibus veneratur amicam.
O sequor, o quocunque vocas pulcherrima fontis
Vicini Dea, Callirhoe. Tum postera primum
Exsurgens Aurora suos ubi protulit ortus,
Monstratum Jovis in silva sub rupibus altis
Antrum ingens petit, et nigrantem tergora primo
Vestibulo sistit pecudem, magnæque trementem
Mactat Opi : tibique, inquit, ego hanc, Ops maxima, macto.

Cybèle, saisies d'un religieux effroi, elles suspendent toutes leurs travaux, et l'une d'elles, se détachant de ses compagnes, s'achemine aussitôt vers l'entrée de la caverne. C'est la Nymphe Lipare, à qui dans le sombre empire est confiée la mission d'épurer par le feu l'or, l'argent et les bitumes sacrés.

S'adressant à Ilcée : « Je connais, lui dit-elle, ton nom et tes malheurs ; je sais le dessein qui t'amène. Sois sans crainte. Ce n'est pas en vain qu'une Déesse aimée de nous t'a promis notre assistance. Le remède que tu cherches est ici. Viens, suis-moi dans ces ténébreux sentiers qui conduisent à notre domaine ; la Nymphe qui te parle va guider tes pas. »

Tum Noctem, noctisque Deas, ignota precatur
Numina. Jamque simul thian, atramque cupressum
Urebat, cum vox terræ revoluta cavernis
Longe audita sacras Nympharum perculit aures,
Nympharum, quibus æra solo sunt condita curæ.
Extemplo commotæ omnes : ac cœpta reponunt :
Sulphureos forte ut latices, et flumina vivi
Argenti, mox unde nitens concresceret aurum,
Tractabant, gelidoque prementes fonte coquebant.
Centum ignis spissi radios, centum ætheris usti,
Bis centum concretorum terræque marisque
Miscuerant, nostros fugientia semina visus.

Elle franchit à ces mots le seuil de la caverne. Ilcée la suit sans hésiter. Quel spectacle alors se déroule à ses regards ! Ce sont ici des gouffres béants, là des fleuves souterrains, ailleurs encore des abîmes sans fond qu'habite une éternelle nuit. « Nous sommes ici, dit Lipare, dans l'empire de la Terre. Plusieurs Divinités se partagent ces ténébreux séjours. Sous nos pieds s'étend le royaume de Proserpine ; sur ces voûtes sont les sources sacrées d'où jaillissent les fleuves qui roulent ensuite vers la mer leurs ondes mugissantes. Pour nous, voici notre domaine. Mes sœurs et moi, nous fabriquons ici l'airain, l'argent et l'or. C'est moi qui dirige à travers les flancs déchirés de cette montagne les filons de soufre dont la vapeur bienfaisante se mêle aux eaux de ta douce amie, Callirhoé. »

At Lipare, Lipare argenti cui semina et auri
Cura data, et sacrum flammis adolere bitumen,
Continuo obscuræ latebrosa per avia terræ
Ilcea adit, firmansque animum sic incipit ipsa :

Ilceu (namque tuum nec nomen, nec mihi labes
Ignota est, nec quid venias), jam corde timorem
Exue. Nequicquam non te huc carissima mittit
Callirhoe Tibi parta salus tellure sub ima est.
Tolle animos, et me per opaca silentia terræ
Insequere. Ipsa adero, et præsenti numine ducam.

Cependant ils continuent leur marche au milieu des ténèbres, et bientôt ils commencent à entendre le sourd grondement des brasiers souterrains, le pétillement des flammes excitées par le soufre et le frémissement de l'airain qui bouillonne. « Nous approchons, reprend la Nymphe, des lieux où Cybèle enfante ces métaux qui excitent si vivement la convoitise des mortels. Mille Déesses, filles de la Terre et de la Nuit, habitent ces sombres demeures et s'y consacrent à des travaux sans nombre. Les unes y distribuent les eaux ; d'autres y fouillent le sol pour recueillir les germes épars de la flamme et du feu ; d'autres enfin composent les alliages métalliques, qu'elles versent ensuite dans les moules ou qu'elles durcissent par la trempe. L'étroit sentier

Sic ait, et se antro gradiens præmittit opaco.
Ille subit, magnos terræ miratus hiatus,
Squallentesque situ æterno, et sine lumine vastas
Speluncas, terramque meantia flumina subter.
Tum Lipare : Hoc quodcumque patet, quam maxima terra est,
Hunc totum sine luce globum loca subdita nocti
Dii habitant. Imas retinet Proserpina sedes :
Flumina supremas quæ sacris concita ab antris
In mare per latas abeunt resonantia terras.
In medio dites Nymphæ, genera unde metalli,
Ærisque, argentique, aurique nitentis origo.
Quarum ego nunc ad te miserans ipsa una sororum
Advenio, illa ego, quæ venas per montis hiantes,

que tu aperçois à notre gauche conduit aux arsenaux des Cyclopes de l'Etna, qui martèlent incessamment le fer sur l'enclume retentissante et dont les forges vomissent au loin sur la terre des tourbillons de fumée. Enfin cette autre route à droite va nous conduire au fleuve sacré dont les flots métalliques charrient le vif-argent et te fourniront le remède, l'unique remède propice à tes maux. »

Ils s'engagent alors dans une avenue dont les voûtes émaillées de spode [32] sont parcourues par des filons d'or et de soufre aux reflets scintillants. Puis ils arrivent sur les bords d'un fleuve aux flots d'argent. « Ilcée, dit la Nymphe, tu touches enfin au terme de tes maux. Lorsque cette onde sainte aura ruisselé trois fois sur ton corps, tu seras déli-

Callirhoe haud ignota tuæ, fumantia mitto
Sulphura. — Sic ibant terra et caligine tecti.
Jamque exaudiri crepitantes sulphure flammæ,
Conclusique ignes, stridentiaque æra caminis.
Hæc regio est late, variis ubi fœta metallis,
Virgo ait, est tellus : quorum vos tanta cupido
Exercet, superas cœli qui cernitis auras.
Hæc loca mille Deæ cæcis habitamus in antris,
Nocte Deæ et Tellure satæ, queis munera mille
Mille artes. Studium est aliis deducere rivos,
Scintillas aliis rimari, et sparsa per omnem
Semina tellurem flammarum ignisque corusci.
Materiam miscent aliæ, massamque coercent

vré de ta maladie et de son impur venin. » A ces mots, elle plonge dans le fleuve sa main virginale ; trois fois elle y puise le métal liquide et trois fois elle l'épanche sur les membres d'Ilcée... O prodige! C'en est fait! Le mal s'évanouit aussitôt, et sa dépouille hideuse, au contact de cette onde lustrale, se dissout et disparaît en un instant!

« Va maintenant, reprend Lipare, va retrouver le jour, le ciel pur et les régions fortunées que le Soleil éclaire. Mais que ton premier soin soit d'offrir un sacrifice à Diane, aux Dieux de ces sombres demeures et à la Déesse qui sauva tes jours! »

Elle dit et reprend le chemin de la caverne. Ilcée la suit, ivre de reconnaissance et de joie ; bientôt il

Obicibus, multa et gelidarum inspergine aquarum.
Non procul eruptis fumantia tecta caminis
Ætnæi Cyclopes habent, versantque coquntque
Vulcano stridente, atque æra sonantia cudunt.
Læva hæc abstrusum per iter via ducit ad illos.
Dextera sed sacri fluvii te sistet ad undam,
Argento fluitantem undam, vivoque metallo,
Unde salus speranda. — Et jam aurea tecta subibant,
Rorantesque domos spodiis, fuligineque atra
Speluncas varie obductas, et sulphure glauco.
Jamque lacus late undantes, liquidoque fluentes
Argento juxta astabant, ripasque tenebant.

franchit le seuil du ténébreux empire et revoit radieux la clarté du jour.

La Renommée aussitôt s'empara de ce prodige, et bientôt les vertus sublimes du mercure furent connues dans tout l'univers.

Dans l'origine, on employa le mercure associé à l'axonge; plus tard on l'unit à la térébenthine d'Epire et à la résine du majestueux mélèze. Certains médecins le combinent aujourd'hui à la graisse de cheval ou d'ours, au bdellium [33] et au suc du cèdre; d'autres à la myrrhe, à l'encens mâle, au

Hic tibi tantorum requies inventa laborum,
Subsequitur Lipare : postquam ter flumine vivo
Perfusus, sacra vitium omne reliqueris unda.
Sic fatur : simul argenti ter fonte salubri
Perfundit, ter virgineis dat flumina palmis
Membra super, juvenem toto ter corpore lustrat
Mirantem exuvias turpes, et labe maligna
Exutos artus, pestemque sub amne relictam.
Ergo age, cum primum cœli te purior aer
Accipiet, nitidamque diem, solemque videbis,
Sacra para, et castam supplex venerare Dianam.
Indigenasque Deos, et Numina fontis amici.

minium et au soufre vif. Je préfère, pour ma part, l'allier dans une mixture à la poudre d'ellébore noir, à l'iris, au galbanum, à l'assa fœtida, à l'huile de lentisque [34] et à l'huile de soufre natif.

Malades, trêve au dégoût que peut vous inspirer ce remède ! Car s'il est odieux, le mal l'est bien plus encore. Votre guérison d'ailleurs est à ce prix. Donc, sans hésitation, étalez cette mixture sur votre corps, et couvrez-en toute l'étendue de la peau, à l'exception de la tête et de la région précordiale. Puis, enveloppez-vous soigneusement de laine et d'étoupe ; entrez alors au lit, chargez-vous de couvertures, et attendez ainsi qu'une sueur salutaire baigne vos membres d'une impure rosée. — Dix jours de suite renouvelez ce traitement, dix jours

Sic virgo, et juvenem tanto pro munere grates
Solventem e nocte æthereas educit in oras,
Dimittitque alacrem, atque optata in lumina reddit.

Accepit nova fama fidem, populosque per omnes
Prodiit haud fallax medicamen : cœptaque primum
Misceri argento fluitanti axungia porcæ.
Mox etiam Oriciæ simul adjuncta est terebinthi,
Et laricis resina aeriæ. Sunt qui unguen equinum
Ursinumve adhibent, bdelæ, cedrique liquorem.
Nonnulli et myrrhæ guttas, et mascula thura
Adjiciunt, miniumque rubens, et sulphura viva.
Haud vero mihi displiceat, componere si quem

entiers supportez cette épreuve cruelle dont le bénéfice ne se fera guère attendre. Bientôt en effet un infaillible présage vous annoncera l'heure de votre délivrance. Bientôt vous sentirez les ferments du mal se résoudre dans votre bouche en une bave immonde, et vous verrez le virus, le virus même, s'évacuer à vos pieds en des flots de salive [35].

Si, pendant la durée de ce traitement, de petits ulcères viennent à se développer dans votre bouche, ayez soin de les combattre par des gargarismes de lait ou par une décoction de grenade et de troène.

Cette cure accomplie, vous pourrez alors sans danger rappeler Bacchus à votre table et savourer

Trita melampodia, atque arentem juverit irim,
Galbanaque, et lasser graveolens, oleumque salubre
Lentisci, atque oleum haud experti sulphuris ignem.

His igitur totum oblinere, atque obducere corpus
Ne obscœnum, ne turpe puta : per talia morbus
Tollitur, et nihil esse potest obscœnius ipso.
Parce tamen capiti, et præcordia mollia vita.
Tum super et vittas astringe, et stuppea necte
Vellera : dein stratis tegmento imponere multo,
Dum sudes, fœdæque fluant per corpora guttæ.
Hæc tibi bis quinis satis est iterasse diebus.
Durum erit : at, quicquid poscat res ipsa, ferendum est.

en toute liberté les nectars généreux de la Rhétie, de Falerne et de Chio.

Le mal ainsi dompté, une dernière et très-simple indication vous reste à satisfaire pour compléter votre œuvre victorieuse. C'est de purifier votre corps de ses dernières souillures à l'aide d'ablutions, pour lesquelles le stœchas[36], la marjolaine, le romarin, la verveine et l'orvale[37] vous offriront leurs senteurs embaumées.

Aude animis. Tibi certa salus stans limine in ipso
Signa dabit. Liquefacta mali excrementa videbis
Assidue sputo immundo fluitare per ora,
Et largum ante pedes tabi mirabere flumen.
Ora tamen fœda erodent ulcuscula : sed tu
Lacte fove, et cocto cytini, viridisque ligustri.
Tempore non alio generosi pocula Bacchi
Annuerim sumenda tibi, purumque Falernum,
Et Chia, et pateris spumantia Rhetica largis.

Sed jam age vicinæ victor gratare saluti.
Ultima adest tibi cura, eadem et placidissima, corpus
Abluere, et lustrare artus, ac membra piare
Stœchade, amaricinisque comis, et rore marino,
Verbenaque sacra, et bene olentibus heracleis.

NOTES DU LIVRE SECOND

[1] « *A l'origine, dans la consternation que produisit ce mal jusqu'alors inconnu, etc...* » — Ce fut, en effet, une véritable panique qui suivit l'apparition du Mal français. Les symptômes apparents de la maladie, certaines de ses manifestations véritablement effrayantes, les douleurs affreuses qu'elle provoquait, sa contagiosité trop réelle mais encore exagérée par la crédulité publique, son invasion subite et sa dissémination rapide, tout, en un mot, jusqu'au mystère même de son origine, contribuait à la représenter comme une peste terrible et épouvantable. Tous les écrits, toutes les chroniques du temps témoignent en ce sens.

« On fuyait les malades ; les magistrats défendaient aux chirurgiens de les traiter, aux cabaretiers, aux aubergistes de les recevoir ; les léproseries même leur furent fermées. On vit expirer un grand nombre de ces malheureux en plein air, sur des grabats, dans les rues, dans les campagnes, etc... » (Berler, 1510.) — On sait qu'un arrêté du Parlement de Paris (1497) enjoignit « aux étrangers malades de grosse vérole » d'avoir à quitter la capitale dans les vingt-quatre heures « *sous peine de la hart* », et aux malades résidant en la ville « de se confiner dans leurs demeures, de jour et de nuit, sous peine du même supplice. » — Cet arrêté n'ayant

pas suffi, paraît-il, à calmer la terreur publique, le prévôt de Paris intervint de nouveau l'année suivante, ordonnant « à tous malades de la grosse vérole d'avoir à vuider incontinent la ville, sous peine d'être jectez en la rivière. »

Quant aux médecins de l'époque, ils furent, de leur propre aveu, singulièrement déconcertés par l'apparition d'un mal dont ils n'avaient jamais ouï parler et dont ils ne trouvaient nulle mention dans les anciens, leurs guides habituels. « Ce mal affreux, dit Gaspard Torrella, était absolument inconnu des médecins du jour; aucun ne l'avait jamais observé. Aussi l'expérience des vieux praticiens se trouva-t-elle en défaut. Nul remède efficace ne put être opposé à la maladie. Le public alors se prit à décrier la médecine et à l'accuser d'impuissance. La belle science, disait-on, qui ne sait pas guérir les malades! Ces reproches, il faut l'avouer, n'étaient pas sans fondement, car les médecins instruits évitaient de traiter le mal, avouant d'eux-mêmes qu'ils n'y connaissaient rien, etc. » — « Les médecins, dit de même Ulrich de Hutten, fuyaient la présence des malades; ils avaient surtout bien garde de les toucher..... Leur consternation fut telle qu'ils se désistèrent de leurs priviléges et permirent aux chirurgiens de prescrire des remèdes contre le nouveau mal. »

L'impuissance des médecins étant devenue manifeste, la cure du Mal français passa de leurs mains entre celles des plus grossiers empiriques. Une nuée de charlatans, paraît-il, trouvant l'occasion propice, surgit de toutes parts. Ces guérisseurs improvisés, « gens de la pire espèce, herboristes, vagabonds, saltimbanques, maraudeurs, imposteurs de tout genre », se mirent à

débiter force drogues de leur invention, et finirent par s'emparer de la crédulité publique. Ce fut à qui trouverait une recette nouvelle, imaginerait quelque formule extraordinaire. Tous les agents de la matière médicale furent mis à contribution, depuis les plus inertes jusqu'aux plus violents, et cela sans règle ni raison. Il est curieux de lire dans les auteurs du temps tout ce que cet empirisme aveugle enfanta d'insanités thérapeutiques.

Livrée à de tels remèdes et à de tels médecins, la maladie dut sans aucun doute subir une exaspération artificielle, tout comme de nos jours nous la voyons parfois revêtir un haut degré d'intensité sous l'influence de médications offensives. Elle fut, en effet, de l'aveu général, très-violente à son début. Plus tard, elle « s'adoucit, se mitigea », grâce, vraisemblablement, à une thérapeutique plus sage et mieux éclairée. Je ne serais pas éloigné, quant à moi, d'attribuer, pour une certaine part du moins, la malignité initiale de la syphilis à la nature des traitements qui lui furent opposés. Et je crois volontiers que le Mal français reprendrait de nos jours son intensité première, s'il venait à être soumis de nouveau aux pratiques folles des médicastres du quinzième siècle.

---

[2] Allusion aux inondations terribles qui se produisirent en Italie peu de temps avant l'invasion du Mal français et auxquelles plusieurs médecins du temps attribuèrent le développement de cette « épidémie ».

« L'année où parut le Mal français, dit Léonicène, se fit remarquer par de prodigieuses inondations. A Rome, par exemple le Tibre déborda, et tous les quartiers de

la ville devinrent navigables.... « Chaque maison devint une île, dit le poète Pomponius, et dans le milieu des rues on voyait flotter des barques au niveau des fenêtres... A peine au temps de Deucalion la terre fut-elle affligée d'un semblable déluge! » Des inondations semblables se produisirent sur tous les points de l'Europe.... Des pluies torrentielles submergèrent le sol. ... Aussi n'est-il pas étonnant qu'à la suite de tels phénomènes l'atmosphère d'été n'ait acquis ces propriétés chaudes et humides que les médecins et les philosophes regardent comme l'origine de tous les germes putrides. Les inondations, en effet, développent rapidement une putréfaction générale de l'air et du sol, etc.. Elles peuvent par conséquent déterminer des affections épidémiques semblables à celles qui nous affligent aujourd'hui. »

---

[3] Les *Hespérides*, aujourd'hui les îles du cap Vert, découvertes, dans le milieu du quinzième siècle, par Cadamosto et Antoine de Noli.

---

[4] Le *Prasson*, aujourd'hui le cap des Courants, sur la côte et à l'entrée du canal de Mozambique.

---

[5] Le *Raptus*, fleuve de l'ancienne Ethiopie, affluent de la mer des Indes.

---

[6] La *Cyambe*, aujourd'hui Tsiampa, province du royaume d'Anam, au sud de la Cochinchine.

Tout ce passage est une allusion aux voyages et aux conquêtes de Vasco de Gama.

---

[7] Ecorce d'un arbre inconnu, originaire des Indes.

---

[8] Il s'agit ici du célèbre poète Jacques Sannazar (né à Naples en 1458, mort en 1530), qui eut au seizième siècle une réputation considérable et fut surnommé le *Virgile chrétien*.

Ses œuvres principales, italiennes ou latines, sont les suivantes : *Arcadia*, roman mêlé de prose et de vers ; — *Sonetti* ; — *Canzoni* ; — *Eclogæ* ; — *De partu Virginis*, poème en trois chants (traduit en français par Colletet, Paris, 1646) ; *Salices et Lamentatio de morte Christi*, etc...

---

[9] Le *Sébèthe*, rivière qui traverse les faubourgs de Naples.

---

[10] Allusion à une croisade que le pape Léon X fit prêcher contre les Turcs, mais qui ne reçut pas d'exécution.

---

[11] Il est vrai, comme le dit Fracastor, « qu'un sang pur » constitue pour le malade une condition favorable, et qu'un « sang vicié » prédispose à des accidents plus graves. La syphilis n'est pas égale pour tous ; elle n'est pas identique à elle-même chez tous les sujets. Mais sa gravité ne saurait se mesurer absolument à l'état de santé antérieure, au tempérament et à la constitution des malades. Il est très-certain qu'on observe parfois des syphilis faibles chez des sujets pauvrement constitués, débiles, lymphatiques, maladifs, etc. ; et qu'inversement aussi on rencontre des syphilis graves chez des individus de santé moyenne

ou satisfaisante, vigoureux, complétement exempts, en apparence au moins, de tout vice constitutionnel. A quoi tiennent ces différences? De quels éléments relève le pronostic de la diathèse? C'est ce qu'il serait encore difficile, impossible même, de préciser sûrement dans l'état actuel de nos connaissances.

---

12 Ce passage comporte des exagérations évidentes. Il ne suffit pas, pour guérir de la syphilis, « de poursuivre le cerf de la cime des montagnes au pied des vallons de manier la charrue, de déraciner l'orme séculaire, etc... » Néanmoins, les conseils que formule ici Fracastor sont encore ceux que nous donnons à nos malades aujourd'hui. Une vie active et occupée, un exercice même violent, poussé jusqu'en deçà de la fatigue, la marche, la gymnastique, etc., sont d'excellents auxiliaires du traitement. Ce qu'il y a de pis pour les syphilitiques, comme le démontre l'expérience journalière, c'est l'oisiveté, la vie de cabinet, de cercle ou de boudoir. J'ai vu plus d'une fois la syphilis prendre une forme grave chez des sujets qui vivaient enfermés, spécialement chez les femmes qu'il est si difficile de convertir à une vie active. Dans de telles conditions, il n'est pas rare que la diathèse détermine des troubles nerveux multiples et variés, un état d'alanguissement général, une atonie véritable de toutes les fonctions. Ces désordres résistent souvent au traitement spécifique et ne cèdent qu'à une hygiène mieux entendue.

M. Diday a écrit sur ce point quelques excellentes pages que je conseille au lecteur de consulter. (*Histoire naturelle de la syphilis*, Paris, 1863, p. 195 et suivantes.)

---

[13] « *Le Scare, solitaire ruminant des ondes...* » Poisson de la Méditerranée, qui vit d'herbes et d'algues, et qu'on considérait autrefois comme un *ruminant.* Sa chair est tendre et délicate. — On attribuait à son foie des vertus « désobstruantes », d'un utile emploi contre la jaunisse.

---

[14] *Pucin*, ville de l'Istrie, célèbre par la qualité de ses vins.

---

[15] *Rhétie,* aujourd'hui pays des Grisons et partie de la Valteline, du Tyrol et de la Bavière. — Elle produisait un vin renommé, comparé par les anciens aux crûs les plus célèbres de l'Italie.

---

[16] *Sabine*, ancien pays des Sabins, dans l'Italie centrale; province des Etats de l'Eglise.

---

[17] Ces prescriptions singulières sur la direction du régime et le choix des moindres aliments ne laissent pas de nous surprendre aujourd'hui et de provoquer le sourire. Elles étaient très-naturelles à l'époque de Fracastor, et nous en trouvons de semblables, de beaucoup plus détaillées même, dans la plupart des auteurs du temps qui ont écrit sur le Mal français. C'est qu'en effet, cette maladie (comme tant d'autres du reste) était réputée consister dans une altération des humeurs, qu'il importait de corriger par une direction minutieuse du régime. Or, toutes les substances alimentaires, à cette époque, étaient supposées jouir de vertus spéciales pour modifier la crasse des humeurs. Les unes étaient fluidifiantes, les autres incrassantes; celles ci étaient

chaudes ou froides ou tempérées; celles-là humectantes ou desséchantes; certaines agissaient sur la pituite, et d'autres sur la bile, l'atrabile, etc. Aucune n'était indifférente. « C'était le bon temps de la thérapeutique! Alors les simples avaient des vertus, alors les simples guérissaient!... Les menthes fortifiaient le cerveau, le cœur et l'estomac; le thymbre était carminatif, apéritif, hystérique; la buglosse, humectante et cordiale, purifiait le sang et excitait la joie; le calament neutralisait les venins; la berle arrêtait la dysenterie et le scorbut, et brisait la pierre dans la vessie, etc!... » (Yvaren, notes à Fracastor.)

Aussi chaque médecin se croyait-il dans l'obligation, une maladie étant donnée, de rechercher quelle en était l'*humeur prédominante*, et de formuler sur cette base un genre d'alimentation appropriée. Il excluait de cette alimentation ou il y faisait entrer toutes les substances hypothétiquement considérées comme nuisibles ou favorables à telle ou telle humeur. Il dressait ainsi pour son malade une sorte de *menu*, et descendait le plus consciencieusement du monde aux plus minutieux détails de cuisine. — Fracastor, comme on l'a vu, partageait sur ce point les errements de ses contemporains.

---

[18] La *saignée* était d'un emploi assez commun contre le Mal français au temps de Fracastor. On la considérait, dans les idées humorales du temps, comme un moyen d'évacuer la matière morbide. — Certains auteurs, toutefois, n'avaient pu s'empêcher de remarquer déjà que les émissions sanguines étaient loin de fournir en pratique les résultats heureux qu'en promettait la

théorie. Alménar, par exemple, écrivait en 1512 : « La saignée convient au début du mal... ; mais à une époque plus avancée, c'est un résultat d'expérience qu'elle est plus nuisible qu'utile (*expertum est multis nocuisse potius quam juvasse*). »

---

19 La *filicule,* espèce de fougère.

---

20 « *La capillaire qui reste sèche au sein des eaux...* » Allusion à ce fait que la tige dure et lisse de cette plante semble ne pas se laisser pénétrer par l'eau.

---

21 « *Le stérile cérétach...* » Plante de la famille des fougères (*asplenium ceterach*). On ne connaissait pas son mode de reproduction à l'époque de Fracastor; de là l'épithète de *stérile* que lui donne notre poète.

---

22 On croyait autrefois que la fleur de tripolium (*aster maritimus*) changeait de couleur trois fois par jour; que, blanche le matin, elle devenait purpurine à midi et rouge vers le soir.

---

23 L'*hermodacte* est probablement la racine bulbeuse d'une espèce de colchique originaire d'Orient. Elle est d'un goût douceâtre (*dulci colchica bulbo*) et passe pour être laxative.

---

24 *Aspalath*, bois résineux, d'une odeur agréable.

---

25 Fruit d'un arbre qui est probablement l'*amomum racemosum* (famille des amomacées). — Ce fruit pré sente à peu près la couleur, la figure et la grosseur d'un raisin muscat. Il contient des grains pur-

purins d'un goût très-âcre et d'une odeur aromatique extrêmement pénétrante. — Il entrait autrefois dans la composition de plusieurs préparations pharmaceutiques, notamment de la thériaque. — (V. *Dictionn. univ. de médecine*, etc., traduit de l'anglais de M. James par Diderot, Eidous et Toussaint, T. I, p. 1065.)

---

[26] Plante de la famille des labiées, plus connue sous les noms de germandrée aquatique, herbe à l'ail, *teucrium scordium*. — Elle était très-estimée autrefois, spécialement comme sudorifique et alexipharmaque. On lui accordait les propriétés merveilleuses « de résister à la corruption, de combattre les germes putrides, de tuer les vers et de guérir les morsures des bêtes venimeuses. » — Elle entrait dans la composition d'une foule de remèdes, notamment de la thériaque, du mithridate et du diascordium auquel elle a donné son nom.

---

[27] Discrédité de nos jours (ainsi que tant d'autres remèdes de la vieille thérapeutique), le citronnier était autrefois doté de vertus merveilleuses, qui expliquent l'enthousiasme de notre poète. C'était à la fois « un alexipharmaque, un desséchant, un cordial, un antiputride, un résolutif, un carminatif, un stomachique, un fébrifuge, etc., etc. »

---

[28] *Œsype*, substance grasse, d'odeur fétide, qu'on préparait autrefois en faisant bouillir dans de l'eau « la laine sordide des brebis ». — On la considérait comme émolliente, détersive, cicatrisante, etc. — Elle entrait dans la composition de quelques emplâtres.

29 Résine fournie par le *pistacia lentiscus* (de la famille des térébinthacées).

---

30 Le verdet ou vert-de-gris était d'un usage très-commun autrefois pour « cautériser les ulcères de mauvaise nature ou réprimer les chairs fongueuses. »

---

31 On ne dirait ni mieux ni autrement de nos jours, et cette appréciation de Fracastor sur les fumigations mercurielles pourrait être donnée comme le dernier mot de la science contemporaine.

---

32 Le *spode* (ou tutie, cadmie des fourneaux) est une sorte de suie métallique, formée par de l'oxyde de zinc impur, qui s'attache aux cheminées des fourneaux où l'on grille des minerais contenant du zinc.

---

33 Gomme-résine fournie par le *balsamodendron Africanum.*—Elle était d'un emploi très-commun autrefois. C'était un des ingrédients du mithridate, de l'onguent des apôtres, etc., etc...

---

34 *Lentisque* (pistachier lentisque, pistacia lentiscus), arbrisseau de la famille des térébinthacées, qui fournit le mastic.

---

35 Traduction poétique d'une bien déplorable erreur! On croyait que la salivation mercurielle était une *dépuration* se produisant par la bouche. La salive que crachaient les malades était considérée comme la « *matière syphilitique* » expulsée par le mercure. Aussi cherchait-on à provoquer cette crise ; et, quand on l'a-

vait produite, on s'en applaudissait comme d'un événement heureux, « prélude certain d'une guérison prochaine ». Conséquence des idées humorales de l'époque, cette fatale doctrine ne trouvait pas d'adversaires. Pendant longtemps elle imposa aux malades ce qu'on peut appeler le *supplice* de la salivation, origine probable de cette horreur du mercure qu'on rencontre encore de nos jours dans toutes les classes de la société.

---

[36] Le *stœchas* (lavandula stœchas) est une plante de la famille des labiées. Ses fleurs sont très-aromatiques et contiennent une grande quantité d'huile essentielle. — On l'employait autrefois comme remède cordial, céphalique, détersif, alexipharmaque, etc.

---

[37] *Orvale* (sclarea, toute-bonne), plante de la famille des labiées, considérée autrefois comme détersive, dessiccative et stomachique.

LA SYPHILIS

LIVRE TROISIÈME

Muse, par delà les colonnes d'Hercule un monde nouveau te réclame. Ecoute ces flots murmurants qui t'appellent sur des rives lointaines. Va, prends ton essor et célèbre en tes vers l'arbre étranger qui soulagea nos douleurs et mit un terme à notre affliction. Et toi, céleste Uranie, revêts la pourpre mé-

---

SYPHILIDIS

LIBER TERTIUS

Sed jam me nemora alterius felicia mundi,
Externique vocant saltus. Longe assonat æquor
Herculeas ultra metas, et littora longe
Applaudunt semota. Mihi nunc magna Deorum

dicale, montre aux peuples de l'Italie ton front couronné des rameaux augustes du Gaïac [1], et raconte les prodiges inouïs auxquels assista notre siècle.

Ah ! siècle héroïque, puisse un jour quelque illustre poète te consacrer les accents de sa lyre ! Qu'il raconte alors, ce chantre inspiré des héros et de la gloire, comment nos flottes intrépides allèrent conquérir un autre univers par delà des Océans inconnus ! Qu'il chante ces mondes nouveaux récemment découverts, leurs villes, leurs fleuves, leurs peuples divers, leurs mœurs étranges, leurs cieux constellés de pléiades étincelantes ! Qu'il relate ces combats, ces luttes mémorables qui soumirent à nos lois un continent jusqu'alors ignoré ! Qu'il signale surtout à l'admiration des siècles à venir ce

Munera, et ignoto devecta ex orbe canenda
Sancta arbos, quæ sola modum requiemque dolori,
Et finem dedit ærumnis. Age diva, beatum,
Uranie, venerare nemus : crinesque revinctam
Fronde nova, juvet in medica procedere palla
Per Latium, et sanctos populis ostendere ramos :
Et juvet haud unquam nostrorum ætate parentum
Visa prius, nullive unquam memorata referre.

Unde aliquis forsan novitatis imagine mira
Captus, et heroas et grandia dicere facta
Assuetus, canat auspiciis majoribus ausas

frêle vaisseau[2] qui, seul, sillonna de sa carène audacieuse l'immensité des mers ! Heureux le favori d'Apollon qui pourra retracer dignement de telles merveilles ! Ma Muse ne saurait aspirer à cette œuvre éclatante; plus modeste, elle ne fera que célébrer ici un arbre sacré; elle en dira les vertus, elle racontera comment il fut découvert et comment il fut importé parmi nous d'un lointain rivage.

Sous les feux ardents du Cancer, au sein d'une mer immense où se plonge le char de Phébus au déclin du jour, s'étend une île, étroite et longue, que les navigateurs espagnols abordèrent les premiers et qu'en souvenir de leur patrie ils appelèrent Hispaniola [3]. Cette terre est semée d'or; mais ce qui plus que l'or en fait la richesse, c'est l'arbre

Oceani intacti tentare pericula puppes.
Necnon et terras varias, et flumina, et urbes,
Et varias memoret gentes, et monstra reperta;
Dimensasque plagas, alioque orientia cœlo
Sidera, et insignem stellis majoribus Arcton.
Nec taceat nova bella, omnemque illata per orbem
Signa novum, et positas leges, et nomina nostra.
Et canat (auditum quod vix venientia credant
Secula) quodcunque oceani complectitur æquor
Ingens, omne, una obitum mensumque carina.
Felix cui tantum dederit Deus! At mihi vires
Arboris unius satis est, usumque referre :
Et quo inventa modo fuerit, nostrasque sub auras

précieux auquel les naturels du pays ont donné le nom de Gaïac.

Le gaïac a la tige élancée et cylindrique. Ses rameaux largement étalés sont chargés d'un feuillage épais et toujours vert; ses fruits sont petits, nombreux, âpres au goût. Son bois a la dureté du fer; il exsude par la chaleur une résine gluante; à la coupe il est très-agréablement nuancé : vert et luisant comme le laurier au niveau de l'écorce, il prend plus intérieurement la couleur gris-pâle du buis, et se fonce jusqu'au noir vers ses parties centrales, de façon à rappeler à la fois les teintes de l'ébène et du noyer. Supposez qu'à ces tons divers le rouge se fût uni, l'écharpe d'Iris ne serait pas plus richement diaprée [4].

Advena per tantum pelagi pervenerit æquor.

Oceano in magno, ardenti sub sidere Cancri,
Sol ubi se nobis media jam nocte recondit,
Hac ignota tenus, tractu jacet insula longo :
Hispanam gens inventrix cognomine dixit :
Auri terra ferax, sed longe ditior una
Arbore : voce vocant patrii sermonis Hyacum.
Ipsa teres, ingensque ingentem vertice ab alto
Diffundit semper viridem, semperque comantem
Arbuteis sylvam foliis. Nux parva, sed acris
Dependet ramis, et plurima frondibus hæret.
Materia indomita est, duro et pene æmula ferro

Les indigènes apportent un soin extrême à la culture de cet arbre. Ils s'efforcent de le multiplier ; ils en couvrent leurs plaines et leurs coteaux. Ils le chérissent, ils le vénèrent à l'égal d'un Dieu sauveur. Et ce n'est pas sans raison, car lui seul leur fournit un remède contre l'implacable fléau que le courroux céleste entretient en permanence parmi eux.

Ce remède, voici comment ils le préparent :

Une branche volumineuse est détachée de l'arbre, dépouillée de son écorce, broyée et râpée ; les menus fragments obtenus de la sorte sont d'abord laissés en digestion dans de l'eau l'espace d'un jour et d'une nuit, puis soumis à l'action du feu. On a soin de diriger la cuisson du mélange avec ménagement, de façon à éviter une ébullition tumultueuse et à ne

Robora, quæ resinam sudant incensa tenacem.
Dissectæ color haud simplex : in cortice lauri
Exteriore viret levor, pars altera pallet
Buxea : at interior nigro subfusca colore est,
Inglandemque, ebenumque inter ; quod si inde ruberet,
Jam poterat variis æquare coloribus Irim.

Hanc gens illa colit, studioque educere multo
Nititur : hac late colles campique patentes,
Hac omnis vestitur ager : nec sanctius illis
Est quicquam, aut potiore usu : quippe omnis in illa
Spes jacet hanc contra pestem, quæ cœlitus illic

rien perdre de l'écume, topique d'un utile emploi contre les ulcères et les abcès. La liqueur est évaporée dans ces conditions jusqu'à réduction de moitié et précieusement recueillie. Le résidu solide est ensuite repris avec de l'eau, brassé avec du miel et recuit avec des précautions toutes semblables.

De ces deux décoctions successives, la première s'administre comme remède à la dose de deux verres par jour, dont il faut prendre l'un au lever de l'Aurore, et l'autre à l'heure où le crépuscule commence à répandre ses ombres sur l'Olympe. La seconde compose la seule boisson dont le rite national et la loi religieuse du pays permettent aux malades de faire usage à leurs repas. — L'emploi de l'une et de l'autre doit égaler en durée le temps

Perpetua est. Validos abjecto cortice ramos
Multa vi tundunt, aut in segmenta minuta
Elimant, puroque scobes in fonte reponunt,
Dum bibulas noctemque diemque emaceret humor.
Inde coquunt; necnon illos ea cura fatigat,
Vulcano ne forte furens erumpat aquæ vis,
Et superundantem spumam projectet in ignes.
Spuma quippe linunt, si quicquam e corpore toto
Abscedit, si quicquam ægros depascitur artus.
Dimidia absumpta, superest quodcunque, reponunt
Divini laticis. Quin et segmenta relicta
Rursus, ut ante, coquunt, addentes suave liquens mel.
Scilicet hunc unum mensis accedere potum

que met l'astre des nuits à parcourir sa carrière pour rejoindre le char du Soleil[5].

Pendant tout le cours de ce traitement, les malades se tiennent étroitement confinés dans un réduit bien clos, à l'abri du froid, de l'air et du souffle ennemi des vents. Ils s'astreignent au régime le plus austère, au jeune le plus rigide, ne prenant de nourriture que la quantité strictement indispensable à l'entretien des fonctions et à la conservation de la vie[6]. Du reste, ils supportent facilement cette diète, grâce au breuvage sacré qui les soutient à l'égal d'une céleste ambroisie et fournit à leur corps affamé des principes occultes de résistance et de nutrition[7]. — A chaque dose du remède, ils ont soin de se mettre au lit pendant deux heures, afin de mieux permettre au nectar divin de pénétrer

Et lex ipsa jubet gentis, mandatque sacerdos.
Servatum et laticem, et decocti pocula primi
Bina die quaque assumunt, cum surgit ab ortu
Lucifer, et sero egreditur cum Vesper Olympo.
Nec prius absistunt potu, quam menstrua cursum
Luna suum, et totum peragrans perfecerit orbem,
Fraternasque iterum convenerit æmula bigas.

Interea cæcis sese penetralibus abdunt,
Quo neque vis venti, non halitus aeris ullus
Insinuet sese, et gelidis afflatibus obsit.
Quid mirandum æque memorem super omnia victum

leurs organes et de les purifier par de salutaires sueurs.

Et Diane, ô prodige, n'a pas achevé sa carrière que dejà se révèle l'action du remède. C'est fait du mal! Les pustules se dessèchent, les plaies se ferment, les douleurs s'évanouissent, et la fleur de la jeunesse renaît avec le retour de la santé!

Je vais dire comment une main divine indiqua ce remède aux indigènes du Nouveau-Monde, et comment les Destins secourables l'importèrent parmi nous.

Partie des rives de l'Espagne à la recherche d'un autre univers, une intrépide flottille naviguait sur les océans lointains qui assistent au coucher du Soleil. Incertaine de sa voie, elle voguait à l'aventure

Quam tenuem, quam magna sibi jejunia poscant?
Quippe solet satis esse, ipsum dum corpus alatur,
Dum superet vita, et tantum ne membra fatiscant.
Ne tamen, ah ne tanta time : sacer ilicet haustus
Ille, modo ambrosiæ, vires reficitque fovetque,
Inque occulta gerit jejunis pabula membris.
Nectare ab epoto binas, non amplius, horas
Imponunt sese stratis, medicamen ut intro
Large eat, et calido sudorem e corpore ducat.
Interea vacuas pestis vanescit in auras :
Et (dictu mirum) apparet jam pustula nulla :
Jamque nomæ cessere omnes, jam fortia liquit
Membra dolor, primoque redit cum flore juventa:

sur des flots inconnus. Autour d'elle se pressaient d'innombrables Néréides. Nymphes de ces mers inexplorées, elles avaient toutes quitté leurs humides demeures pour venir contempler ces bâtiments ailés, qui, les voiles au vent, leur paraissaient voler sur l'onde.

C'était la nuit. De la voûte sereine du firmament la Lune répandait ses purs rayons sur la surface ondulée des mers. Elevant vers cet astre ses regards suppliants, le héros qui commande la flotte, celui que les Destins ont choisi pour la grande œuvre qui se prépare [8], implore en ces termes la fille de Latone : « O Phœbé, reine des nuits, souveraine de ces flots, deux fois déjà tu as tourné vers nous ton croissant argenté, deux fois tu as accompli ta carrière, et rien encore ne s'offre à nos regards que l'im-

Et jam Luna suum remeans nova circuit orbem.
Quis Deus hos illis populis monstraverit usus :
Qui demum et nobis casus, aut fata tulere
Hos ipsos : unde et sacræ data copia silvæ,
Nunc referam. Missæ quæsitum abscondita Nerei
Æquora, in occasum Solisque cubilia, pinus,
Littoribus longe patriis Calpeque relictis,
Ibant oceano in magno : pontumque secabant
Ignaræque viæ, et longis erroribus actæ.
Quas circum innumeræ properantes gurgite ab omni
Ignoti nova monstræ maris Nereides udæ
Adnabant, celsas miratæ currere puppes,
Salsa super pictis volitantes æquora velis.

mensité des ondes. La terre fuit devant nous. De grâce, fais apparaître à l'horizon quelque rivage, et dirige-nous, ô Déesse, vers ces mondes que nous cherchons depuis si longtemps ! »

Diane entend cette prière; elle descend aussitôt du ciel, emprunte les traits des Néréides Cymothoé et Clotho, puis, se mêlant au groupe des Nymphes qui entourent la flotte, elle répond en ces termes au héros: « Courage, fils aimé, courage ! Le jour qui va luire ne s'achèvera pas sans que la terre n'apparaisse à tes yeux, sans qu'un port n'abrite tes vaisseaux. Mais ne t'arrête pas au premier rivage que tu vas rencontrer. C'est plus loin que les Destins t'appellent. Par delà ces mers est une grande île du nom d'Ophyre [9]; là seu-

Nox erat, et puro fulgebat ab æthere Luna,
Lumina diffundens tremuli per marmora ponti,
Magnanimus cum tanta heros ad munera fatis
Delectus, dux errantis per cærula classis :
Luna, ait, o pelagi cui regna hæc humida parent,
Quæ bis ab aurata curvasti cornua fronte,
Curva bis explesti, nobis errantibus ex quo
Non ulla apparet tellus, da littora tandem
Aspicere, et dudum speratos tangere portus,
Noctis honos, cœlique decus, Latonia virgo.

Audiit orantem Phœbe : delapsaque ab alto
Æthere, se in faciem mutat, Nereia quali

lement tu dois borner ta course et fonder la capitale de ton empire ! »

Elle dit, et de sa main touche les vaisseaux, qui, poussés par des vents favorables, glissent légèrement sur l'azur des flots.

Le char de Phœbus sortait à peine des eaux qu'à l'horizon apparaît un point brumeux : c'est une terre ! Bientôt, en effet, l'escadre arrive en vue du rivage, du rivage tant désiré. Elle aborde, elle salue ce sol hospitalier, et rend au ciel un juste tribut d'actions de grâces. — Puis l'équipage demande au repos de nouvelles forces pour les fatigues à venir.

Quatre jours s'écoulent ainsi. Un doux zéphyr

Cymothoe, Clothoque natant : juxtaque carinam
Astitit, et summo pariter nans æquore fatur :
Ne nostræ dubitate rates : lux crastina terras
Ostendet, fidoque dabit succedere portu.
Sed vos littoribus primis ne insistite dudum.
Ultra fata vocant. Medio magna insula ponto
Est Ophyre : huc iter est vobis, hic debita sedes
Imperiique caput. Simul hæc effata, carinam
Impulit : illa levi cita dissecat æquora cursu.
Aspirant faciles auræ : et jam clarus ab undis
Surgebat Titan, humiles cum surgere colles
Umbrosi procul, et propior jam terra videri
Incipit. Acclamant nautæ, terramque salutant,

s'élève et gonfle les voiles. L'escadre aussitôt reprend la mer avec enthousiasme. Elle laisse derrière elle l'île d'Anthylie, qui flotte au gré des flots, l'Hagie, l'Ammérie, la terre maudite des Cannibales, et la Gyane aux rives verdoyantes [10]; puis elle distingue un archipel que dessinent au-dessus des eaux des cimes escarpées. Des îles innombrables qui le composent, il en est une que couronnent de luxuriantes forêts et qui verse à la mer un large fleuve au lit émaillé d'or. De purs ruisseaux la sillonnent, de frais ombrages en charment le séjour. Séduite par tant d'attraits, l'escadre fait halte. Les matelots abordent avec transport cette rive enchanteresse. Leur premier soin est d'offrir un sacrifice aux Divinités de ces lieux et au Génie du fleuve qui enrichit l'Océan des trésors de

Terram exoptatam. Tum portu et littore amico
Excepti, Dis vota piis in littore solvunt,
Quassatasque rates, defessaque corpora curant.

Inde, ubi quarta dies pelago, crepitansque vocavit
Vela notus, remis insurgitur : altaque rursum
Corripiunt maria, et læti freta cærula sulcant.
Linquitur incerto fluitans Anthylia ponto,
Atque Hagia, atque alta Ammerie, execrataque tellus
Cannibalum, et ripa Gyane nemorosa virenti.
Protinus innumeræ panduntur turribus altis

ses ondes ; puis ils dressent leur table sur un tapis de verdure, et, la coupe en main, célèbrent cet heureux jour. Les uns ensuite s'aventurent à la découverte, impatients de savoir si cette terre a des habitants ; les autres vont contempler le fleuve aux ondes scintillantes et recueillir les paillettes d'or dont son lit est semé.

Hôtes natifs de ces contrées, des oiseaux au bec rouge, à la plume azurée, voltigeaient en ce moment sous les ombrages touffus qui bordent le rivage. Les matelots aperçoivent cette troupe ailée ; ils saisissent aussitôt leurs arquebuses, armes rivales du tonnerre, armes terribles dont Vulcain révéla le secret aux Teutons, le jour où il lui plut de doter les mortels des foudres de Jupiter. Chacun

Insulæ oceano in vasto : quas inter opacis
Undantem silvis unam, cursuque sonantem
Fluminis aspiciunt, magno qui spumeus alveo
In mare fulgentes auro subvectat arenas.
Hujus in ora placet pronas appellere puppes.
Invitant nemora, et dulces e flumine lymphæ.
Jamque solo viridante alacres ripaque potiti,
In primis terram ignotam, Nymphasque salutant
Indigenas, Geniumque loci, teque, aurifer amnis,
Quisquis in ora maris nitida perlaberis unda.
Tum duram cererem, et patrii carchesia Bacchi
Aggere in herboso expediunt : dein quærere si qui
Mortales habitent : pars fulvam fluminis undam

4.

choisit et ajuste sa victime. C'en est fait, les mèches embrasées enflamment la poudre, meurtrier mélange de soufre, de nitre et de charbon de saule ; l'éclair jaillit, le coup part, les balles sifflent dans les airs, et le sol se jonche de cadavres ! Le ciel au même instant s'éclaire de mille feux, la foudre sillonne les nues et ébranle de ses éclats furieux le rivage, la forêt et jusqu'aux plus proprofonds abîmes de la mer. Terrifiés, ceux des oiseaux qui ont échappé au carnage s'enfuient sur la cime des rochers, ou demandent un refuge aux fourrés les plus sombres. Mais l'un d'eux, ô prodige, s'arrête sur un pic escarpé et profère ces sinistres oracles : « Étrangers maudits, votre main sacrilége vient de frapper les oiseaux du Soleil. Malheur à vous ! Apprenez de moi le châtiment

Mirari, mixtamque auro disquirere arenam.

Forte per umbrosos silvarum plurima ramos
Assidue volitabat avis, quæ picta nitentes
Cæruleo pennas, rostro variata rubenti,
Ibat nativo secura per avia luco.
Has juvenum manus ut silvas videre per altas,
Continuo cava terrificis horrentia bombis
Æra, et flammiferum tormenta imitantia fulmen
Corripiunt, Vulcane, tuum, dum Theutonas armas,
Inventum, dum tela Jovis mortalibus affers.
Nec mora, signantes certam sibi quisque volucrem,
Inclusam, salicum cineres, sulphurque, nitrumque,

dont Apollon punira votre crime. Si des vents favorables vous ont conduits aux rives d'Ophyre que vous cherchiez depuis si longtemps, ce n'est qu'au prix de mille désastres et de mille maux qu'il vous sera donné d'atteindre cet autre monde auquel vous espérez ravir son antique liberté. Tous les fléaux de la terre et des ondes vont se déchaîner sur vos têtes. La guerre vous décimera; ces flots engloutiront vos escadres; ce rivage se couvrira de vos dépouilles, et bien peu d'entre vous reverront le ciel de leur patrie! L'Europe vous refusera tout secours, et tandis que la Discorde tournera contre vous vos propres armes, cette terre enfantera des géants pour vous écraser. Enfin, une peste inconnue répandra sur vous ses immondes souillures, jusqu'au jour où, suppliants,

Materiam accendunt servata in reste favilla.
Fomite correpto diffusa repente furit vis
Ignea circumsepta, simulque cita obice rupto
Intrusam impellit glandem : volat illa per auras
Stridula : et exanimes passim per prata jacebant
Dejectæ volucres. Magno micat ignibus aer
Cum tonitru : quo silva omnis, ripæque recurvæ,
Et percussa imo sonuerunt æquora fundo.
Pars avium nemus in densum conterrita, et altos
Se recipit scopulos : quorum de vertice summo
Horrendum una canit (dictu mirabile) et aures
Terrificis implet dictis, ac talibus infit :
Qui Solis violatis aves, sacrasque volantes,

vous viendrez implorer ici le pardon de votre sacrilége et demander à cette forêt un remède à vos souffrances ! » — Il dit, et, lançant un sifflement terrible, disparaît dans la profondeur des bois.

A ce fatal oracle, les Espagnols restent pâles d'effroi et glacés d'épouvante... Pour conjurer le courroux céleste, ils s'empressent d'offrir des sacrifices expiatoires au Soleil, aux Oiseaux sacrés, aux Nymphes de la forêt. Ils implorent leur pardon; ils s'efforcent de fléchir par leurs prières les Dieux d'Ophyre et le Génie du fleuve sacré.

Cependant des hommes d'une race inconnue sortent tout à coup du bois voisin... Leur corps

Hesperii, nunc vos, quæ magnus cantat Apollo,
Accipite, et nostro vobis quæ nuntiat ore.
Vos quanquam ignari, longum quæsita, secundis
Tandem parta Ophyræ tetigistis littora ventis.
Sed non ante novas dabitur summittere terras
Et longa populos in libertate quietos,
Molirique urbes, ritusque ac sacra novare,
Quam vos infandos pelagi terræque labores
Perpessi, diversa hominum post prælia, multi
Mortua in externa tumuletis corpora terra.
Navibus amissis pauci patria arva petetis.
Frustra alii socios quæretis magna remensi
Æquora : nec nostro deerunt Cyclopes in orbe.

est noir à l'égal de leur chevelure; leur poitrine est nue; leur front, en signe de paix, est ceint de feuillage. Ils s'avancent vers la mer; ils considèrent avec stupéfaction les flancs gigantesques des navires, les vêtements et les armes des soldats; ils semblent ne pouvoir rassasier leurs yeux du spectacle de tant de merveilles. Ils se prosternent humblement devant les Espagnols, qu'ils prennent pour des Dieux ou des messagers du ciel, et présentent à leur chef, en guise d'offrande, de l'or, du blé, du miel et des fruits; ils reçoivent en retour des vêtements, du vin et des présents divers. Le vin surtout paraît les surprendre et les ravir en extase, comme ferait l'ambroisie céleste sur un mortel admis à la table des Dieux.

Des gages de paix sont échangés, et une con-

Ipsa inter sese vestras discordia puppes
In rabiem ferrumque trahet : nec sera manet vos
Illa dies, fœdi ignoto cum corpora morbo
Auxilium silva miseri poscetis ab ista,
Donec pœniteat scelerum. Nec plura locuta,
Horrendum stridens densis sese abdidit umbris.

Ollis ossa rigor subitus percurrit, et omnis
Palluit, ac gelida fugit formidine sanguis.
Tum vero sacras volucres, Divosque precati,
In primis Solem, et sanctum servantia lucum
Numina supplicibus venerantur agrestia votis :
Pacem orant, rursumque Ophyren, fluviumque salutant.

fiance réciproque ne tarde pas à s'établir. Les chefs des deux nations s'avancent alors à la rencontre l'un de l'autre sur le rivage. Le roi des indigènes porte à la ceinture un léger voile bordé d'émeraudes aux verdoyants reflets ; sa main droite est armée d'un javelot aigu et sa gauche de la dépouille menaçante d'un dragon. L'amiral est revêtu d'une tunique tissée d'or, sur laquelle resplendissent des armes étincelantes ; sa tête est couverte d'un casque d'airain que surmonte un panache éclatant ; sur ses épaules brille un collier d'or ; une lame de Tolède pend à son côté. L'un et l'autre, en signe de paix, échangent une fraternelle étreinte [11]. L'union dès lors est complète entre les deux peuples ; elle est bientôt cimentée

Interea e silvis nigrum genus ora comasque,
Ad naves nova turba virum concurrit inermis ;
Pectora nudi omnes, evincti frondibus omnes
Paciferis : tanta qui celsas mole carinas
Mirati, vestesque virum, fulgentiaque arma,
Vix satis expleri possunt : et ab æthere missi
Sive homines, sive heroes sint, sive Deorum
Numina, adorantum ritu, precibusque salutant :
Ante alios ipsum Regem, cui munera læta,
E ripis collectum aurum, et cerealia dona,
Et patrios fructus, et mella liquentia portant.
Vestibus ipsi etiam nostris, et munere multo
Donati, exceptique mero nova gaudia miscent.

par une hospitalité réciproque, et, soit à bord des vaisseaux espagnols, soit à terre dans les chaumières des indigènes, des fêtes et de joyeux banquets consacrent cette heureuse alliance.

C'était alors l'époque où les habitants de ces lointains rivages avaient coutume d'offrir au Soleil vengeur leurs sacrifices annuels. Toute la population d'Ophyre, à laquelle les Espagnols viennent se joindre, se réunit pour cette solennité dans un vallon obscur qu'ombrage une épaisse couronne de bois et que sillonnent de verdoyants ruisseaux. Là, au centre de la foule, se tient un groupe nombreux, diversement composé d'hommes de tout âge et de tout rang, de femmes, d'enfants et de vieillards.

Non aliter, quam si mensis dapibusque Deorum
Mortalis quisquam adscitus, felixque futurus,
Hauriat æternum, cœlestia pocula, nectar.

Ergo, ubi amicitiæ securos fœdere utrinque
Firmavere animos, habita et commercia gentis,
Ipsi inter sese reges in littore læti
Complexu jungunt dextras, et fœdera firmant.
Alter gossypio tenui pectusque femurque
Præcinctus, viridi limbum pingente smaragdo,
Ora niger : jaculo armatur cui dextera acuto,
Squamosi spolium sustentat læva draconis.
Alter at intexto lænam circumdatus auro,

Spectacle horrible !... Tous les malheureux qui forment ce groupe portent sur leurs visages l'empreinte de la souffrance; une lèpre horrible souille leurs corps; leurs chairs sont dévorées par de hideux ulcères!

Cependant, vers ces tristes victimes s'avance un prêtre tout revêtu de blanc. Il agite sur leurs têtes un rameau de gaïac d'où ruisselle une onde lustrale ; puis il sacrifie de sa main un jeune taureau à la robe de neige; il en recueille le sang dans la patère sainte, et l'épanche sur un berger agenouillé au pied de l'autel. Il adresse ensuite au Soleil un hymne solennel, et toute la foule répond à ses accents sacrés. Des sangliers et des brebis sont ensuite immolés, et leurs entrailles, aussitôt rôties, sont distribuées à l'assistance.

Quam subter rutila arma micant ; capiti ærea cassis
Insidet, et pictæ volitant in vertice cristæ ;
Fulgenti ex auro torques cui candida colla
Cingunt, atque ensis lateri dependet Iberus.
Et jam commixti populi, hospitioque recepti,
Hi tectis domibusque, altis in navibus illi,
Lætitia ludisque dies per pocula ducunt.

Forte loco lux festa aderat : Solique parabant
Ultori facere umbroso sacra annua luco.
Hesperiæque, Ophyræque manus convenerat omnis.
Hic convalle cava, ripæ viridantis in herba,
Selectorum ingens numerus, matresque virique

Les Espagnols considèrent avec surprise ces étranges cérémonies ; ils frémissent d'épouvante au spectacle des hideux ravages d'un mal qui leur est inconnu. Longtemps leur chef reste silencieux et rêveur, puis il s'écrie : « Ah ! c'est là sans doute, c'est là le fléau dont nous a menacés l'oiseau d'Apollon ! O Dieux éternels, pitié, pitié pour nous ! » — S'adressant alors au roi des indigènes (car déjà les deux peuples avaient appris à se comprendre) : « Quelles sont, lui dit-il, ces solennités religieuses ? Quels sont ces infortunés réunis en ce lieu ? Quel est ce berger sur lequel votre sacrificateur vient de répandre le sang de la victime ?

— « Vaillant étranger, répond le roi, tu viens d'assister à nos sacrifices annuels en l'honneur du Soleil. Fort ancienne en est l'origine. Et puisque tu

Confusi, plebs atque patres, puerique senesque
Astabant, animis tristes, et corpora fœdi,
Squallentes crustis omnes, taboque fluentes :
Quos circumfusos albenti in veste sacerdos
Pura lustrat aqua, et ramo frondentis hyaci.
Tum niveum ante aras cædit de more juvencum,
Et juxta positum pastorem sanguine cæsi
Respergit, pateraque rigat : Solique potenti
Ad numeros pæana canit : nec cætera turba
Non sequitur, mactant que sues, mactant que bidentes,
Visceribusque veru tostis epulantur in herba.
Obstupuit gens Europæ ritusque sacrorum,
Contagemque alio non usquam tempore visam.

demandes à la connaître, je vais satisfaire à ton désir ; je vais te dire quelle série de malheurs nous a frappés, et comment est né parmi nous le fléau qui nous désole :

« Issue d'Atlas, d'Atlas notre père, dont le nom sans doute ne t'est pas inconnu, notre nation vécut longtemps heureuse et chérie du ciel, tant qu'elle honora les Dieux et resta fidèle à leur culte. Mais il vint un temps, hélas ! où la corruption et l'impiété se glissèrent parmi nous, où les saints autels de nos pères furent voués au mépris. Le châtiment d'un tel crime ne se fit pas attendre, car de cette époque date pour nous une série d'infortunes que je ne suffirais pas à te raconter. Ce fut d'abord cette île fameuse à laquelle Atlas avait donné son

At dux multa animo tacitus secum ipse volutans :
Hic erat ille, inquit, morbus, (Dii avertite casum)
Ignotum interpres Phœbi quem dira canebat !
Tum regem indigenam (ut sermo fandique facultas
Jam communis erat), cui sint solemnia Divum,
Scitatur : quid tanta astet convalle sub alta
Languentum miseranda manus : quid pastor ad aras
Sacra inter, cæsi respersus sanguine tauri.

Quem contra : Hesperiæ o heros fortissime pubis,
Rex ait, hi gentis ritus : hæc sacra quotannis
Ultori de more Deo celebramus. Origo
Antiqua est : veteresque patrum fecere parentes.

nom, cette reine des mers, l'Atlantide[12] qu'un effroyable cataclysme ébranla jusque dans ses fondements, et qui s'abîma dans le sein des flots jadis soumis à son empire. Puis la colère du ciel se tourna contre nos troupeaux, et nous vîmes s'éteindre jusqu'au dernier rejeton de ce bétail géant dont le souvenir seul a survécu parmi nous. Aussi n'avons-nous plus à offrir à nos Dieux aujourd'hui que le sang de victimes étrangères, nées sous un ciel qui n'est pas le nôtre. Plus tard encore, le courroux des Dieux et la vengeance d'Apollon déchaînèrent sur nous le terrible fléau dont tu as vu les ravages. Ce mal s'est répandu dans toutes nos cités, et bien peu d'entre nous échappent à ses cruelles atteintes. C'est pour le con-

Quod si externorum mores, hominumque labores
Audivisse juvat, primæva ab origine causam
Sacrorum, et pestis miseræ primordia pandam.
 Forsitan Atlantis vestras pervenit ad aures
Nomen, et ex illo generis longo ordine ducti.
Hac et nos, longa serie, de stirpe profecti
Dicimur : heu ! quondam felix et cara Deum gens,
Dum cœlum colere, et superis accepta referre
Majores suevere boni : sed, numina postquam
Contemni cœptum est luxu fastuque nepotum,
Ex illo quæ sint miseros, quantæque secutæ
Ærumnæ, vix fando unquam comprendere possem.
Insula tum prisci regis de nomine dicta

jurer que nos pères ont institué ces sacrifices expiatoires, dont il me reste à te raconter l'origine.

« Suivant une antique tradition, ici même, sur les bords de ce fleuve, un berger du nom de Syphile gardait les innombrables troupeaux du roi Alcithoüs. C'était l'époque du Solstice, et Sirius dardait sur ces campagnes les feux de ses rayons. Une chaleur torride embrasait la terre ; les forêts n'avaient plus d'ombrage, le zéphyr n'avait plus de fraîcheur. Syphile voit son bétail expirant ; saisi d'indignation, exaspéré par ses propres souffrances, il lance à Sirius un regard menaçant et interpelle ainsi le Dieu : « Quoi ! nous t'honorons comme le père et le créateur de toutes choses, nous te dressons des autels, nous t'offrons notre encens, nous t'immolons des victimes sans nombre, et voilà

Ingenti terræ concussa Atlantia motu
Corruit, absorpta oceano, quem mille carinis
Sulcavit toties, terræ regina marisque.
Ex illo et pecudes, et grandia quadrupedantum
Corpora, non ullis unquam reparata diebus,
Æternum periere : externaque victima sacris
Cæditur, externus nostras cruor imbuit aras.
Tum quoque et hæc infanda lues, quam nostra videtis
Corpora depasci, quam nulli aut denique pauci
Vitamus, Divum offensis et Apollinis ira
De cœlo demissa, omnes grassatur in urbes.
Unde hæc sacra novo primum solemnia ritu
Instituere patres, quorum hæc perhibetur origo.

notre récompense, voilà le soin que tu prends des troupeaux de mon roi ! Ah ! c'est la jalousie sans doute qui te dévore ! Toi qui n'as au ciel, dit-on, qu'un seul taureau, qu'un seul bélier, avec un chien étique pour garder ce beau troupeau [13], tu n'as pu voir sans envie nos milliers de génisses, nos milliers de brebis à la blanche toison. Insensé que je suis ! Ce n'est pas à toi, c'est à Alcithoüs que je devrais rendre les honneurs divins. Si ce grand roi commande à tant de peuples, si tant de mers obéissent à ses lois, c'est qu'assurément sa puissance est supérieure à la tienne et à celle de tous les autres Dieux. Lui, du moins, saura veiller sur nos troupeaux, leur donner de frais abris, leur fournir de verdoyants ombrages. »

« Il dit, et sans retard va dresser un autel sur la

Syphilus (ut fama est) ipsa hæc ad flumina pastor
Mille boves, niveas mille hæc per pabula regi
Alcithoo pascebat oves : et forte sub ipsum
Solstitium urebat sitientes Sirius agros :
Urebat nemora : et nullas pastoribus umbras
Præbebant silvæ : nullum dabat aura levamen.
Ille gregem miseratus, et acri concitus æstu,
Sublimem in Solem vultus et lumina tollens :
Nam quid, Sol, te, inquit, rerum patremque Deumque
Dicimus, et sacras vulgus rude ponimus aras,
Mactatoque bove et pingui veneramur acerra,
Si nostri nec cura tibi est, nec regia tangunt

montagne voisine ; puis il rend à Alcithoüs les honneurs divins.

« Bergers et laboureurs suivent tous bientôt cet exemple impie ; et l'encens ne fume plus, le sang des victimes n'est plus versé qu'en l'honneur du nouveau Dieu.

« Alcithoüs reçoit ces hommages avec ivresse. Du haut de son trône, au milieu de ses peuples assemblés, il se proclame le maître souverain de la terre ; il décrète qu'à lui seul désormais seront rendus les honneurs divins. « Que les Dieux, dit-il, gardent le ciel en partage; ils n'ont rien à voir aux choses d'ici-bas ! »

« Mais Sirius à qui rien n'échappe, Sirius qui d'un regard embrasse l'univers, n'a pu voir sans indignation de tels sacriléges. Dans sa colère, il

Armenta? An potius superos vos arbitrer uri
Invidia? Mihi mille nivis candore juvencæ,
Mille mihi pascuntur oves : vix est tibi taurus
Unus, vix aries cœlo (si vera feruntur)
Unus, et armenti custos canis arida tanti.
Demens quin potius Regi divina facesso,
Cui tot agri, tot sunt populi, cui lata ministrant
Æquora, et est Superis ac Sole potentia major?
Ille dabit facilesque auras, frigusque virentum
Dulce feret nemorum armentis, æstumque levabit.
Sic fatus, mora nulla, sacras in montibus aras
Instituit regi Alcithoo, et divina facessit.
Hoc manus agrestum, hoc pastorum cætera turba

charge ses rayons de venins pestilentiels et de miasmes virulents, qui vont infecter à la fois l'air, le sol et les eaux. Aussitôt sur cette terre criminelle surgit une peste inconnue. Syphile en est atteint le premier, pour avoir le premier profané les saints autels. Une lèpre hideuse couvre son corps ; d'affreuses douleurs torturent ses membres et bannissent le sommeil de sa couche. Puis, ce mal terrible — connu depuis parmi nous sous le nom de *Syphilis* en souvenir de l'infortuné Syphile — ne tarde pas à se répandre dans toute notre nation, sans épargner notre roi lui-même !

« Nos pères alors, dans leur effroi, courent interroger la Nymphe Americe, qui rend les saints oracles dans le bois de Carthèse. Ils lui demandent la

Exsequitur : dant thura focis incensa, litantque
Sanguine taurorum, et fumantia viscera torrent.

Quæ postquam Rex, in solio dum forte sederet
Subjectos inter populos turbamque frequentem,
Agnovit, Divum exhibito gavisus honore,
Non ullum tellure coli, se vindice, numen
Imperat, esse nihil terra se majus in ipsa :
Cœlo habitare Deos, nec eorum hoc esse, quod infra est.

Viderat hæc, qui cuncta videt, qui singula lustrat,
Sol pater, atque animo secum indignatus, iniquos
Intorsit radios, et lumine fulsit acerbo :

cause du mal qui les afflige; ils implorent d'elle un remède à leurs souffrances.

« Mortels impies, répond la Nymphe, vous avez eu l'audace de vous égaler aux Dieux, et vous subissez aujourd'hui le châtiment de votre crime. Allez, allez sans retard implorer votre pardon du Dieu que vous avez offensé ; relevez ses autels et offrez-lui les sacrifices qui lui sont dus. Peut-être ainsi pourrez-vous apaiser son courroux. Mais n'espérez pas voir la fin du fléau qui vous désole. Éternel sera ce mal, et quiconque naîtra sur cette terre en subira les atteintes ; Apollon l'a juré par le Styx et l'immuable Destin ! Voici toutefois comment vous pourrez obtenir un soulagement à vos souffrances. Choisissez dans vos troupeaux une génisse blanche et une génisse noire ; sacrifiez la

Aspectu quo terra parens, correptaque ponti
Æquora, quo tactus viro subcanduit aer.
Protinus illuvies terris ignota profanis
Exoritur. Primus, regi qui sanguine fuso
Instituit divina, sacrasque in montibus aras,
Syphilus, ostendit turpes per corpus achores :
Insomnes primus noctes, convulsaque membra
Sensit, et a primo traxit cognomina morbus,
Syphilidemque ab eo labem dixere coloni.
Et mala jam vulgo cunctas diffusa per urbes
Pestis erat, Regi nec sæva pepercerat ipsi.

Itur ad Ammericen silva in Cartheside Nympham,

première à Junon et la seconde à Cybèle. Junon répandra dans les airs des germes propices qui, reçus et fécondés dans le sein de Cybèle, produiront un arbre aux verdoyants rameaux. Cet arbre sera votre sauveur ! »

« Ainsi parle la Nymphe, dont la voix ébranle la caverne et la forêt voisine. Un frisson d'épouvante accueille ce sinistre oracle.

« Cependant on obéit aux ordres de la Nymphe ; on relève les autels du Soleil ; on immole deux génisses, l'une blanche et l'autre noire, en l'honneur de Junon et de Cybèle.

« Soudain alors, ô prodige inouï et prodige authentique (j'en atteste les Dieux et les mânes de nos pères !), un arbre inconnu sort du sein de la Terre, épanouit ses rameaux et développe sa luxu-

Cultricem nemorum Ammericen, quæ maxima luco
Interpres Divum responsa canebat ab alto.
Scitantur quæ causa mali, quæ cura supersit.
Illa refert : Spreti vos o, vos numina Solis
Exercent. Nulli fas est se æquare Deorum
Mortalem. Date thura Deo, et sua ducite sacra,
Et numen placate : iras non proferet ultra.
Quam tulit, æterna est, nec jam revocabilis unquam
Pestis erit : quicumque solo nascetur in isto,
Sentiet. Ille lacus Stygios Fatumque severum
Juravit. Sed enim, si jam medicamina certa
Expetitis, niveam magnæ mactate juvencam
Junoni, magnæ nigrantem occidite vaccam

riante couronne de feuillage !.... C'est de la souche féconde de cet arbre qu'est née la forêt voisine.

« Notre grand-prêtre aussitôt prescrit de nouveaux sacrifices en l'honneur d'Apollon. Il exige une victime expiatoire, et le sort désigne Syphile pour payer de sa vie le crime de la nation.

« Le sacrifice s'apprête. Déjà les bandelettes et les gâteaux sacrés sont déposés sur l'autel ; déjà le fer menace le sein de la victime, lorsque tout à coup Junon et Sirius, dont le courroux s'est apaisé, substituent au berger Syphile un jeune taureau qui reçoit le coup fatal et paie seul du prix de son sang l'outrage fait aux Dieux.

« C'est pour conserver le souvenir de ces mémorables événements que nos pères ont institué les solennités religieuses auxquelles vous venez d'assister

Telluri. Illa dabit felicia semina ab alto :
Hæc viridem educet felici e semine silvam :
Unde salus. Simul obticuit : specus intus, et omne
Excussum nemus, et circumstetit horror ubique.
Illi obeunt mandata : sua ipsi altaria Soli
Instituunt : niveam Juno tibi magna juvencam,
Nigrantem Tellus mactant tibi maxima vaccam.
Mira edam (at Divos juro et monumenta parentum).
Hæc sacra, quam nemore hoc toto vos cernitis, arbor,
Ante solo nunquam fuerat quæ cognita in isto,
Protinus e terra virides emittere frondes
Incipit, et magna campis pubescere silva.
Annua confestim Soli facienda sacerdos

et qui se renouvellent chaque année parmi nous. Victime fictive, ce berger que vous voyez au pied de l'autel nous rappelle le sacrilége Syphile. Ces infortunés sont ceux de nos concitoyens que la colère des Dieux a frappés et qui expient cruellement les fautes de nos pères. Notre grand-prêtre essaie d'appeler sur eux la clémence du Ciel et d'apaiser par ses prières le courroux d'Apollon. Purifiés par ces pieux sacrifices, ils regagneront bientôt leurs demeures, chargés des rameaux sacrés qui doivent les délivrer de ce mal immonde. »

Cependant de mutuels rapports achevaient ainsi

Ultori nova sacra canit. Deducitur ipse
Sorte data, qui pro cunctis cadat unus ad aram,
Syphilus. Et jam farre sacro, vittisque paratis,
Purpureo stabat tincturus sanguine cultros.
Tutatrix vetuit Juno, et jam mitis Apollo,
Qui meliorem animam miseri pro morte, juvencum
Supposuere, feroque solum lavere cruore.
Ergo ejus facti æternum ut monumenta manerent,
Hunc morem antiqui primum statuere quotannis
Sacrorum. Ille tuum testatur, Syphile, crimen,
Victima vana, sacras deductus pastor ad aras.
Illa omnis, quam cernis, inops miserandaque turba
Tacta Deo est, veterumque luit commissa parentum.

de cimenter l'union de ces deux peuples, naguère étrangers l'un à l'autre, lorsque tout à coup se répand une rumeur sinistre, apportée par des vaisseaux de l'escadre qui reviennent de l'ancien monde après avoir franchi deux fois l'immensité des mers. O douleur, ô cruel et impénétrable destin ! Le fléau qui désole Ophyre vient, dit-on, d'éclater en Europe [14] ! Il y sévit avec fureur, semant partout l'épouvante, et nul remède n'en peut conjurer les ravages.

Ce n'est pas tout encore ! Voici bientôt que le même mal se développe à bord de la flotte ! Nombre de matelots en sont atteints et voient leur corps se couvrir de hideuses souillures !

Dans leur affliction, les Espagnols se rappellent alors le sinistre oracle de l'oiseau d'Apollon, leur

Cui votis precibusque piis numerisque sacerdos
Conciliat vates Divos, et Apollinis iras.
Lustrati ingentes ramos, et robora sanctæ
Arboris advectant tectis : libamine cujus
Vi mira infandæ labis contagia pellunt.

Talibus, atque aliis tempus per multa trahebant
Diversis populi commixti e partibus orbis.
Interea, Europæ fuerant quæ ad cara remissæ
Littora, jam rursus puppes freta lata remensæ
Mira ferunt : late (proh fata occulta Deorum !)
Contagem Europæ cœlo crebrescere eamdem,
Attonitasque urbes nullis agitare medelis.

prédisant qu'ils viendraient un jour implorer leur pardon et leur salut de la forêt ensanglantée par leurs armes. Sans plus tarder, ils offrent un sacrifice au Soleil et aux Nymphes de ces contrées. Puis, ils vont cueillir dans la forêt les rameaux de l'arbre sacré, et préparent suivant le rite indigène le salutaire breuvage qui doit les purifier. Songeant à la détresse de leurs compatriotes, ils chargent leurs navires de semblables rameaux, dans l'espoir que ce précieux remède conservera ses vertus sous un ciel étranger. Ils partent enfin. Des vents propices gonflent leurs voiles ; Apollon lui-même daigne diriger leur course.

Quin etiam gravior naves it rumor in omnes,
Illo eodem classem morbo, juvenumque teneri
Haud numerum exiguum, et totis tabescere membris.
Ergo haud immemores, diras cecinisse volucres
Affore, cum silva auxilium poscatur ab illa :
Continuo faciles Nymphas, Solemque precati,
Intacti nemoris ramos, et robora ab alto
Convectare parent luco, medicataque sumunt
Pocula, pro ritu gentis : quo munere tandem
Contagem pepulere feram. Quin dona Deorum,
Haud patriæ obliti, et felicem ad littora silvam
Nostra jubent ferri, cœlo si forsitan isto
Assimilem pellant labem. Nec fata secundos

Divin gaïac, ce fut l'Espagne qui eut le bonheur de t'accueillir la première sur notre continent et de connaître la première tes vertus merveilleuses[15]. Plus tard les Gaules et l'Allemagne, la Scythie et le Latium implorèrent ton secours. Aujourd'hui l'Europe entière proclame tes bienfaits. Salut à toi, arbre sauveur à la cime luxuriante, à la sève généreuse! Salut à toi, orgueil du Nouveau-Monde! Ah! quelle eût été ta gloire, si les Destins propices t'eussent fait naître sur cette terre, patrie des poètes et des Dieux! Etranger parmi nous, puisses-tu du moins devoir à ces vers quelque part des honneurs qui te sont dus! Sans doute ma Muse n'ose aspirer à propager le bruit de tes merveilles des confins de la Bactriane aux glaces du pôle ou aux sables brû-

Ipsa negant zephyros, facilisque aspirat Apollo.

Munera vos Divum primi accepistis, Iberi,
Præsens mirati auxilium : nunc cognita Gallis,
Germanisque, Scythisque, orbe et gavisa Latino,
Jam nunc Europam vecta est Huyacus in omnem.

Salve, magna Deum manibus sata semine sacro,
Pulchra comis, spectata novis virtutibus arbos :
Spes hominum, externi decus et nova gloria mundi!
Fortunata nimis, natam si numina tantum
Orbe sub hoc, homines inter gentemque Deorum
Perpetua sacram voluissent crescere silva!

lants de l'Ethiopie ; mais elle publiera du moins tes vertus sublimes chez les peuples du Latium, dans les campagnes de l'Adige et sur les rives fleuries du Bénacus ; peut-être même portera-t-elle ton nom jusqu'aux oreilles de Bembo, sur les bords du Tibre, et ce sera là pour elle la plus douce récompense de ses labeurs.

Ipsa tamen, si qua nostro te carmine Musæ
Ferre per ora virum poterunt, hac tu quoque parte
Nosceris, cœloque etiam cantabere nostro.
Si non te Bactra, et tellus extrema sub Arcto,
Non Meroe, Libycisque Ammon combustus arenis,
At Latium, at viridis Benaci ad flumina ripa
Audiet, et molles Athesi labente recessus.
Et sat erit, si te Tiberini ad fluminis undam
Interdum leget, et referet tua nomina Bembus.

NOTES DU LIVRE TROISIÈME

[1] « *Les augustes rameaux de l'arbre sacré...* » — Allusion au gaïac dont Fracastor se prépare à chanter les louanges dans ce troisième livre.

---

[2] Allusion à l'expédition de C. Colomb et à la découverte du Nouveau-Monde.

---

[3] *Hispaniola* (Petite Espagne), premier nom de l'île d'Haïti, découverte en 1492 par Christophe Colomb.

---

[4] La description que donne ici Fracastor est d'une exactitude minutieuse.

Le gaïac (*guaiacum officinale*, *hyacus*, *huyacus*), est un arbre de la famille des Rutacées, qui croît aux Antilles et dans toute la portion équatoriale de l'Amérique. Sa taille est très-élevée. Ses fruits sont de petites capsules globuleuses ou coniformes. Son bois (*lignum sanctum*, *bois saint*) est très-dur et très-compact. Ce bois, qui nous arrive en grosses bûches droites, est recouvert d'une écorce grise; jaunâtre dans ses couches externes, il prend dans ses parties centrales une teinte d'un brun verdâtre. Il est très-résineux. Sa saveur est excessivement âcre et aromatique. — On le râpe habituellement avant de l'employer en médecine.

La sciure ainsi obtenue, d'abord jaune, devient verte sous l'action de la lumière.

Le gaïac doit son action sur l'économie à la substance résineuse dont il est imprégné. « C'est un stimulant âcre, analogue aux médicaments balsamiques, et particulièrement à la térébenthine... Introduite dans l'estomac, sa résine cause une sensation de chaleur, poussée jusqu'à la brûlure si la dose est forte, et suivie de nausées, de vomissements, de selles diarrhéiques, de céphalalgie et de fièvre. En quantité moindre, elle produit simplement la sécheresse de la bouche, la perte d'appétit, le relâchement du ventre ou la constipation, l'excitation circulatoire et surtout celle des organes sécréteurs. Mais selon les conditions diverses où se place le sujet, l'irritation sécrétoire atteint un appareil différent. Avec une température basse, la diurèse se trouve activée; avec l'aide de la chaleur ambiante et des boissons chaudes, on obtient une sueur profuse. » (Gubler, *Commentaires thérapeutiques du Codex*, p. 130.)

---

[5] Ici encore la description de notre auteur est d'une merveilleuse précision technique.

A l'époque de Fracastor, la préparation du *Saint bois* était entourée des soins les plus minutieux. On n'y procédait qu'avec une attention religieuse et suivant certaines règles que nous retrouvons scrupuleusement indiquées dans la plupart des auteurs du temps. C'est Ulrich de Hutten qui nous a transmis sur ce point les détails les plus complets. Je ne crois pas sans quelque intérêt de lui emprunter le passage suivant :

« Le gaïac, dit-il, se prépare ainsi qu'il suit : on com-

mence par le réduire en fragments aussi petits que possible ; on le divise en le travaillant au tour pour le faire macérer ensuite ; ou bien on le broie avec le pilon, on le met en poudre fine afin qu'il puisse mieux céder ses principes pendant la décoction... D'autres préfèrent fendre le bois, le râper avec une lime et faire tremper la poussière dans le liquide. Quel qu'ait été le mode de préparation, on prend une livre de cette poudre qu'on jette dans huit livres d'eau de fontaine, de puits ou de rivière ; on laisse macérer cette substance durant vingt-quatre heures avant de la faire bouillir à un feu doux, dans un vase neuf ou bien nettoyé. L'évaporation doit s'opérer durant six heures, petit à petit, jusqu'à réduction de moitié. Si, en bouillant avec trop de force, le liquide venait à s'échapper, à se répandre au dehors, cette déperdition enlèverait de la valeur au remède qui deviendrait moins efficace. Il faut éviter un feu à flamme éclatante. Le vase, rempli jusqu'aux trois quarts, ne doit reposer que sur les charbons ardents. On recueille avec soin l'écume qui surgit, et l'on s'en sert avec avantage pour le pansement des ulcères ; elle déterge et raffermit les chairs. — En la retirant du feu, on filtre la tisane pour la déposer dans des bouteilles de verre. Sur le résidu on verse derechef huit livres d'eau ; puis on recommence la macération et l'ébullition. Ce produit sert de boisson en mangeant, tandis que le premier constitue le remède proprement dit. Telles sont les *conditions essentielles* de cette méthode curative de la Maladie française, si terrible dans ses symptômes..... etc. » (Trad. de Potton.)

L'identité de ces prescriptions avec celles que formule Fracastor témoigne bien que c'était là une mé-

thode fixe et consacrée, que les médecins du temps observaient avec une ponctualité scrupuleuse.

---

[6] Ce qu'on appelait au seizième siècle la *Cure de gaïac* était en réalité un traitement fort complexe, comportant non pas seulement l'usage d'un remède, mais une foule d'autres pratiques qui, d'une façon ou d'une autre, devaient exercer leur influence sur la maladie : repos absolu dans une chambre close, sudations profuses, diète des plus sévères, frictions, purgations, etc. Il est très-curieux de lire dans les auteurs du temps les détails de cette médication bizarre, qui eut une si grande vogue et excita si vivement l'enthousiasme à cette époque. C'est encore Ulrich de Hutten qui nous a transmis à ce sujet les documents les plus circonstanciés. J'extrais de son ouvrage les quelques citations suivantes :

« Voici de quelle manière doit être suivi le traitement. Il faut placer le malade à *l'abri de l'air*, dans une chambre fermée, chauffée avec soin, ou, comme on le pratique en Allemagne, dans une étuve bien conditionnée. Il ne suffit pas pour lui que la température soit très-haute, il importe de le préserver contre toutes les influences extérieures. Le froid est à craindre. En hiver et en automne, on aura soin d'allumer du feu à l'aube du jour... S'il existe aux fenêtres des ouvertures, des fentes, même légères, on les bouchera avec de la chaux ou du plâtre ; devant la porte on drapera un tapis ou un rideau pour prévenir les courants d'air.

« ... Ces mesures prises, il est nécessaire de diminuer la quantité de nourriture donnée ordinairement aux

malades; on la réduit d'un quart, d'un tiers ensuite, enfin de la moitié. Le vin doit être coupé avec beaucoup d'eau. *Il faut apprendre à supporter la faim.*

«... Lorsque le ventre est préparé, on administre un purgatif pour diminuer les principes qui entretiennent le mal. On aborde alors la médication spéciale. On commence par la tisane la plus concentrée; elle est bue tiède, le matin à cinq heures et le soir à huit; chaque dose est d'une demi-livre au moins..... A la suite de chaque dose, qu'il faut avaler d'un trait, le malade est laissé au lit durant quatre heures. Pendant les deux premières heures, on a soin de le couvrir fortement... On ne commence à prendre d'aliments qu'à midi et en petite quantité, car le remède agit mieux à jeun..... Vers le milieu du traitement, il est de nouveau opportun de purger, de relâcher le ventre... Plus tard, on augmente l'alimentation; cependant, au vingtième jour, elle ne saurait encore être pleine et entière; on doit rester au-dessous de la quantité habituelle... Si le malade a le courage de résister à l'aiguillon de la faim, il est sûr d'arriver plus vite à la guérison... Lorsque l'on touche à la fin du traitement, avant de permettre au malade de sortir, on revient à un troisième purgatif, et, par mesure de précaution, la décoction est continuée de quatre à six jours encore. Il est des praticiens qui n'autorisent pas à quitter la chambre avant que la guérison ne soit radicale; il en est d'autres qui, considérant cette *réclusion de trente jours* comme suffisante, laissent le malade circuler dans les pièces environnantes et peu après dans les maisons du voisinage, afin de l'habituer à l'impression

de l'air. On aura garde toutefois de changer trop brusquement ses habitudes.

« On est loin de s'entendre sur le mode d'alimentation qui doit être conseillé pendant cette cure. Les uns ne veulent accorder que le pain; d'autres permettent les raisins secs et quatre onces de pain sans sel, mais sans condiments, sans viandes, excepté une petite quantité de poulet et un petit morceau de pain trempé dans le jus. Le soir, ils tolèrent une once de pain avec des raisins secs... Le régime reste toujours le même. Pour quelques-uns sa durée n'est que de quinze jours; passé ce terme, la diète exigée devient moins rigoureuse. Au vingtième jour on autorise deux repas. Mais un fait certain, c'est que la *médication réussit d'autant mieux que le malade supporte et suit une diète plus sévère.*

« Il faut encore, pendant ce traitement, s'abstenir de sel et de vin, éviter les bains, ne se laver le visage qu'à de rares intervalles et ne jamais tremper les mains dans l'eau froide; laisser de côté les travaux sérieux, les études pénibles, les soucis, les chagrins, etc.; lorsque la faim se prononce, ranimer les esprits vitaux par l'effet de parfums suaves et fortifiants; observer une continence sévère; etc., etc.

« Avec le gaïac et la diète, un sujet affecté du Mal français guérit d'une manière infaillible. » (Ulrich de Hutten, *passim*, trad. de Potton.)

---

[7] Ai-je besoin de dire que le héros mis en scène dans ce passage n'est autre que Christophe Colomb?

---

[8] Synonyme poétique d'Hispaniola, dérivé probablement du vieux nom d'Ophir, la mystérieuse contrée où les flottes du roi Salomon allaient chercher de l'or.

[9] Dénominations de pure fantaisie par lesquelles notre poète a voulu désigner vraisemblablement quelques-unes des Antilles.

---

[10] Imitation évidente d'un passage de Virgile au XII[e] livre de l'Énéide.

---

[1] L'*Atlantide* était, suivant une antique tradition, une grande île située par delà l'Océan, en face des colonnes d'Hercule.

Tout ce passage est une imitation du *Critias* et du *Timée* de Platon.

«... Par delà l'Océan, dit Platon, se trouvait une île située en face des colonnes d'Hercule... C'était l'Atlantide... Son premier roi fut Atlas, dont l'île et cette mer, appelée Atlantique, ont pris leur surnom..... Pendant plusieurs générations, les habitants de l'Atlantide obéirent aux lois qu'ils avaient reçues et restèrent fidèles au culte divin... Mais plus tard, ils dégénérèrent et furent saisis de la folle passion d'accroître leurs richesses et leur puissance. Alors le Dieu des Dieux, Jupiter, qui gouverne selon les lois de la justice, voulant châtier ce peuple naguère si généreux, assembla les autres Dieux et leur dit... »

Et ailleurs, dans le Timée : «... Dans les temps qui suivirent, il se produisit des tremblements de terre et des inondations. En un seul jour, tout ce qu'il y avait de guerriers chez eux fut englouti à la fois dans la terre entr'ouverte, et l'île d'Atlantide disparut sous la mer... »

---

[12] Allusion, d'un goût assez médiocre, ce me semble,

aux deux signes du Zodiaque, le Bélier et le Taureau.

---

[13] « *Le fléau qui désole Ophyre vient, dit-on, d'éclater en Europe.* »

Ce n'est là, pour notre poète, qu'une simple coïncidence; car, dans sa fiction même qu'il eût pu plier au gré de ses opinions médicales, il ne fait éclater le mal à bord de la flotte qu'après le retour des vaisseaux qui sont allés annoncer à l'Europe la découverte du Nouveau-Monde. Nous verrons plus loin que, discutant l'hypothèse de l'importation américaine, il s'y montre très-opposé. « Quelques personnes, dit-il, ont pensé que ce mal avait été importé du Nouveau-Monde où il sévit avec violence... Cette opinion n'est pas admissible, etc. (*Des causes du Mal français.*)

---

[14] « Exporté d'Hispaniola, dit Ulrich de Hutten, c'est en Espagne que le gaïac fut primitivement essayé; son emploi réussit. Les Siciliens se hâtèrent d'accepter le remède. De chez eux il passa en Italie pour venir en Allemagne où nous avons apprécié ses effets; nous savons que depuis il a opéré des cures nombreuses parmi les Français. »

On croit généralement que le gaïac fut rapporté d'Hispaniola « par un noble officier espagnol, qui, gravement affecté du mal, fut guéri par ce remède. A son retour, il divulgua les effets merveilleux de cette médication et en répandit l'usage dans sa patrie » (Ulrich de Hutten).

Telle fut la faveur dont jouit le gaïac, lors des premiers temps de son importation en Europe, qu'il se vendit jusqu'à « sept écus d'or la livre », somme con-

sidérable pour l'époque. — Ce fut surtout l'ouvrage du célèbre Ulrich de Hutten qui contribua à en vulgariser l'emploi.

---

15 C'était une opinion reçue que le gaïac suffisait, en raison de ses propriétés toniques, à soutenir les forces et à compenser les effets d'une diète sévère. « Les effets de l'abstinence, dans le traitement par le gaïac, ne sont pas à craindre, car il ne faut pas oublier que ce remède a le privilége de tonifier, de réconforter les sujets les plus languissants... Il a la vertu de ne jamais laisser un homme s'affaiblir entièrement..... Il a la puissance de soutenir et de conserver la vie dans un corps exténué, lors même que le malade est astreint à la diète... C'est de l'expérience et non pas des doctrines établies dans les livres que je tire mon opinion. J'étais d'une constitution sèche et nerveuse ; la diète cependant (dans la cure que j'ai subie par le gaïac) ne m'a pas exténué et ne m'a pas rendu phthisique, comme on semblait le craindre. » (Ulrich de Hutten, *passim*.)

LE MAL FRANÇAIS

LE MAL FRANÇAIS

OU

SYPHILIS

(Extrait du Livre *De contagionibus et contagiosis morbis*, 1546.)

On a vu se produire de nos jours une maladie *nouvelle* et *inconnue*[1] qui s'est répandue dans presque toute l'Europe et dans une grande partie de l'Afrique et de l'Asie. Cette maladie a pris naissance en Italie, à peu près à l'époque où les Français, sous la conduite du roi Charles, envahirent le royaume de Naples, c'est-à-dire une dizaine d'années avant notre siècle[2]. Elle a reçu parmi

[1] Né en 1483, Fracastor était encore enfant lorsque le Mal français fit son apparition en Europe. Son témoignage sur la *nouveauté* de ce mal n'est donc pas celui d'un témoin oculaire, d'un contemporain de ce qu'on a appelé la grande épidémie du quinzième siècle; mais c'est celui d'un médecin éclairé qui s'inspire des documents laissés par ceux de ses devanciers qui assistèrent à cette épidémie; c'est aussi celui d'un médecin qui, profondément versé dans les écrits des anciens, n'y trouvait rien d'identique ou même d'analogue à la maladie « *nouvelle* et *inconnue* » qu'il observait de son temps.

[2] Cette indication vague et même fausse (l'expédition de Charles VIII ayant eu lieu en 1494 et non en 1490) montre bien que dans l'esprit de Fracastor il n'y avait aucun rapport à établir entre l'invasion des Français en Italie et l'apparition de la syphilis dans cette contrée. Pour lui, cette maladie relevait d'une tout autre origine, comme on le verra par ce qui va suivre.

nous, pour cette raison, le nom de *Mal français*. Les Français, de leur côté, rejetant sur nous l'imputation honteuse d'une telle paternité, l'appellent *Mal italien*. Les Espagnols la nomment *Patursa*, les Allemands *Mal mevius* ou Mal français. Quelques auteurs l'ont qualifiée du nom nouveau de *Pudendagre*, parce qu'elle débute par les parties génitales (pudenda), de même qu'autrefois, au dire de Pline, on appela mentagre une maladie inconnue qui débutait par le menton. C'est moi qui, dans mes essais poétiques, lui ai donné le nom de *Syphilis*[1].

D'après les relations des navigateurs espagnols, cette maladie, dont nous n'avions jamais ouï parler, est très-répandue dans certains pays du Nouveau-Monde, au point d'y être aussi commune que l'est la psore parmi nous.

Voici ce qu'on observa lorsqu'elle fit son apparition dans notre pays : tantôt elle éclatait d'une façon toute spontanée, sans que les malades se fus-

[1] Beaucoup d'autres dénominations furent encore données à la syphilis au quinzième et au seizième siècles : *Mal de Naples*, *grosse vérole* ou *vairole*, *vérole française*, *vérole espagnole*, *mal espagnol*, *mal des Allemands*, *mentulagra*, *mentagra*, *mal de Saint Mévius* (et non mal mévius, comme le dit Fracastor), *mal de Saint Sement*, *de Saint Evagre*, *de Saint Mein*, etc., etc. Ce fut, je crois, Jacques de Béthencourt qui le premier lui appliqua le nom de mal vénérien (*morbus venereus*).

sent exposés à aucune influence contagieuse[1]; tantôt — et c'était là le cas le plus habituel — elle se manifestait par le fait d'une contagion. Mais tous les contacts n'étaient pas également susceptibles de la transmettre; il fallait, pour que cette transmission se fît, le contact prolongé de deux corps échangeant leur chaleur. Cette dernière condition se trouvant réalisée surtout par le coït, ce fut par le coït que la plupart des malades reçurent l'infection[2]. On vit cependant des nourrissons contracter le mal de leur mère ou d'une nourrice infectée.

Cette maladie ne créait pas de foyer épidémique, si ce n'est en de très-rares et remarquables occasions. Elle ne se propageait pas à distance.

Elle ne se manifestait pas d'emblée par des symptômes évidents; tout au contraire, elle restait le plus souvent latente pendant un certain temps, qui variait d'un à deux et même quatre mois[3].

[1] Voir note 8, page 42.

[2] C'est ce que disent tous les auteurs du temps. Pour n'en citer qu'un seul, Jacques de Béthencourt écrivait en 1527 : « Talis morbus ob contagium pullulascit.... Hac tempestate *citra contagium corrumpitur nemo*... Talis morbus *omnium maxime venereus* merito dici debet, etc..... »

[3] Erreur évidente d'observation. — A l'époque dont parle Fracastor, c'est-à-dire dans les premiers temps de l'apparition du Mal français, le chancre, accident minime, fut peu remarqué. Toute la maladie n'était guère réputée consister que dans trois ordres de manifestations principales, les douleurs, les exanthèmes et

Dans cette période toutefois elle accusait sa présence par quelques signes, tels que langueur morose, courbature générale et pâleur du visage. Puis, dans la grande généralité des cas, il survenait autour des parties génitales de petits ulcères

les ulcères. L'accident initial de l'infection (ce que nous appelons le chancre aujourd'hui) devait passer fort souvent inaperçu, et de la sorte les manifestations secondaires semblaient ouvrir la scène de la maladie. Or celles-ci ne se produisant jamais que plusieurs mois après la contagion, on était naturellement amené à croire que le mal restait latent dans l'organisme pendant un temps fort long, avant de déceler sa présence par des symptômes bien évidents. De là ces prétendues incubations de trois et quatre mois, qui sont en opposition formelle avec ce que nous observons de nos jours.

Deux considérations, qui ressortent du texte même de notre auteur, viennent à l'appui de l'interprétation que nous venons de formuler.

D'une part, les lésions que décrit ici Fracastor comme servant d'exorde à la maladie ne sont bien évidemment que des manifestations secondaires. Le chancre, en effet, n'est pas de ces accidents qui « pullulent à l'infini et qui, guéris d'un côté, se reproduisent d'un autre ». On ne voit « pulluler » de la sorte et récidiver sur place que les lésions secondaires de la diathèse (papules muqueuses, syphilides papulo-érosives, plaques muqueuses de la vulve ou de la verge, etc.).

D'autre part, Fracastor mentionne dans cette prétendue période d'incubation divers accidents qui servent d'exorde ou de cortége assez habituel à l'explosion des phénomènes secondaires (langueur générale, courbature, abattement, pâleur, morosité, etc.), et qui, loin de préluder au chancre, ne font jamais que lui succéder à un certain intervalle.

Notons d'ailleurs que Fracastor ne parle que par ouï-dire de ces incubations extraordinaires. Il ne dit pas les avoir observées; il ne fait que les signaler sur

assez semblables de forme aux *caroli*[1], mais très-différents comme nature. Ces ulcères pullulaient à l'infini; guéris d'un côté, ils se reproduisaient d'un autre. On voyait ensuite se développer sur la peau une éruption de boutons croûteux (*pustulæ crustosæ*), qui débutaient le plus souvent par le cuir chevelu et parfois sur d'autres points du corps. Petits tout d'abord, ces boutons grossissaient insensiblement jusqu'à prendre le volume et la forme d'une cupule de gland. Comme aspect, ils rappelaient assez bien ces gourmes infantiles dites achores. Il en existait d'ailleurs plusieurs variétés. Les uns étaient petits et secs, d'autres volumineux et épais; ceux-ci avaient une coloration livide; ceux-là offraient une teinte pâle et blanchâtre; tels autres étaient rouges et

le témoignage d'autrui, et sur le témoignage d'auteurs qui, assistant au développement d'un mal nouveau, n'étaient guère en mesure d'en apprécier exactement l'évolution.

[1] Les anciens désignaient vaguement sous ce terme (*caroli* ou *taroli*, *caries pudendorum*) les ulcères qui se produisaient sur la verge, spécialement entre le gland et le prépuce, soit à la suite d'excès de rapports (*eschaufeures*), soit « au contact d'une femme orde, ayant les parties secrètes ulcérées de quelque vilain ulcère, ou sortant de ses menstrues, etc. »

Il serait impossible de donner une signification précise à ce terme de *Caroli*, sous lequel vraisemblablement étaient confondues des affections de nature différente, herpès, ulcérations inflammatoires ou autres, balano-posthite, et peut-être même (d'après M. Bassereau) chancre simple.

consistants. Un fait commun à tous est qu'ils s'ouvraient après quelques jours de durée, pour laisser suinter, d'une façon continue et avec une abondance excessive, une humeur mucilagineuse, immonde et fétide. Ils s'ulcéraient ensuite, à la façon de ces ulcères qu'on appelle phagédéniques, dévoraient les chairs et parfois même s'attaquaient aux os [1].

Lorsque le mal se portait vers la tête, des ulcères malins rongeaient tantôt le palais, tantôt la luette, tantôt les amygdales ou le pharynx. Certains malades perdirent ainsi les lèvres, le nez ou les

[1] D'après ce passage, où nous ne trouvons mentionnées que les formes les plus sérieuses des syphilides, on pourrait croire qu'à l'époque dont parle Fracastor toutes les manifestations cutanées de la syphilis affectaient un haut degré de gravité. Ce serait une erreur. Les formes bénignes des syphilides existaient au moyen-âge comme de nos jours ; seulement, et cela devait être, elles étaient moins remarquées. Plusieurs auteurs toutefois les ont très-bien décrites. Pour n'en citer qu'un seul, nous trouvons mention dans G. Torrella des syphilides sèches, squameuses, papuleuses, granuleuses, du psoriasis palmaire et plantaire, etc. Presque tous les types des éruptions cutanées syphilitiques avaient été observés dès les premières années où se développa la maladie. Lorsqu'on prend soin de descendre aux détails et de dépouiller minutieusement les textes des premiers auteurs qui ont écrit sur la syphilis, on acquiert facilement la conviction que la gravité de ce terrible Mal français du moyen-âge a été singulièrement surfaite par des exagérations fantaisistes, et qu'en somme ce mal ne différait pas sensiblement au fond de celui que nous observons aujourd'hui.

yeux. — Sur d'autres, les parties génitales furent complétement dévorées.

Il se développait encore, sur les bras et les jambes principalement, des tumeurs dures et coriaces appelées *gommes*. Par leur volume, comparable à celui d'un œuf, ces tumeurs altéraient étrangement la forme des parties. Elles étaient très-persistantes. Parfois elles s'ulcéraient pour donner issue à une matière blanche et muqueuse; d'autres fois elles subsistaient sans modifications jusqu'à la mort.

Pour comble d'infortune, il se produisait, soit avant soit après les éruptions cutanées, quelquefois aussi en même temps qu'elles, une explosion de douleurs horribles, atroces, spécialement nocturnes, qui torturaient pendant un temps fort long les malheureux malades. Ces douleurs siégeaient surtout aux environs des muscles et des nerfs, plutôt encore que dans les articulations [1].

En certains cas, les éruptions se développaient sans être accompagnées de la moindre douleur; d'autres fois, les douleurs se manifestaient sans éruptions. Mais sur le plus grand nombre des ma-

[1] Remarque très-juste et très-vraie cliniquement. Les douleurs dites articulaires de la syphilis ne résident pas toujours, tant s'en faut, dans les jointures mêmes. Très-souvent elles ont leur siége réel dans les synoviales tendineuses, les tissus fibreux ou le périoste des extrémités articulaires. C'est là un point sur lequel j'ai récemment appelé l'attention (Gazette hebdomadaire, octobre 1868) et que je compte bientôt développer plus complétement.

lades on observait à la fois ces deux ordres d'accidents.

A cela s'ajoutaient encore divers symptômes : langueur générale, apathie, besoin impérieux de repos, inappétence, amaigrissement, insomnie, tristesse, humeur sombre, bouffissure du visage et gonflement des jambes; parfois, mais rarement, léger mouvement de fièvre; d'autres fois, céphalalgie continue et re belle à tous les remèdes; sang extrait de la veine muqueux et vicié; urines épaisses, chargées, nuageuses et rougeâtres (de telles urines rendues par des malades non fébricitants m'ont suffi plus d'une fois à reconnaître le Mal français[1]); excrétion difficile de selles sèches ou glaireuses.

Tels étaient les symptômes qui caractérisaient autrefois le Mal français. Je dis *autrefois,* car, bien que ce mal persiste encore parmi nous, il paraît s'être modifié de nos jours[2]. A son début, les érup-

[1] Prétention exorbitante, mais qui n'avait rien d'extraordinaire à une époque où l'uroscopie jouissait d'un crédit illimité, où les médecins les plus sérieux demandaient à l'inspection des urines non seulement le diagnostic, mais les indications thérapeutiques des maladies.

[2] Est-il bien réel que le Mal français ait subi ces variations dont parle Fracastor ? Je ne suis guère disposé à le croire, et sans entrer dans les détails de cette question qui demanderait de longs développements, je soumettrai au lecteur les quelques réflexions suivantes à ce sujet.

Très-certainement, la syphilis pouvait bien ne pas

tions étaient communes et les gommes assez rares; vingt ans plus tard, la relation de fréquence de ces deux ordres d'accidents se trouva complétement

être, au temps de Fracastor, ce qu'elle avait été à sa naissance. Mais des raisons très-simples suffisent, ce me semble, à rendre compte de cette apparente métamorphose. J'en citerai deux seulement, comme exemple.

D'une part, au temps où observait Fracastor, la syphilis avait déjà vieilli; d'autre part, elle était mieux connue qu'au quinzième siècle, comme symptômes et comme traitement.

Elle avait déjà vieilli; cela tout d'abord a bien son importance. Au temps de Fracastor, en effet, on ne rencontrait plus seulement, comme au quinzième siècle, des malades qui venaient de contracter la contagion; on observait aussi nombre de sujets qui traînaient leur mal depuis de longues années et qui devaient nécessairement présenter des symptômes d'une vérole *âgée*, très-différents de ceux d'une diathèse récente, très-différents en conséquence de ceux qui caractérisèrent le Mal français à son origine. C'est là — qu'on le remarque bien — ce qui ressort expressément du texte même de notre auteur. « Au début du Mal, dit-il, on rencontrait beaucoup d'éruptions, mais les gommes étaient rares; vingt ans plus tard, ce fut le contraire; les éruptions étaient rares, et les gommes étaient devenues communes. » Dirions-nous autrement de nos jours si nous comparions les symptômes présentés par deux groupes de malades, les uns récemment infectés, les autres arrivés à la période tertiaire de la diathèse?

En second lieu, à mesure que la maladie vieillissait, elle fut nécessairement plus étudiée et mieux connue. Des symptômes, qui tout d'abord avaient passé inaperçus, purent et durent été découverts. Sous l'influence de médications mieux dirigées, les manifestations morbides perdirent de leur intensité primitive. On put donc croire que le mal s'était modifié dans son essence, alors seulement que les progrès de la science le présentaient sous un aspect nouveau ou en modéraient artificiellement la gravité.

renversée. En outre, les exanthèmes devinrent plus secs et les douleurs plus intenses. Avec le cours des âges, il s'est produit, depuis ces six dernières années, un changement nouveau dans la maladie. Nous rencontrons aujourd'hui nombre de gommes, mais en revanche nous n'observons plus que très-peu d'éruptions et presque plus de douleurs, ou du moins rien autre que des douleurs légères. Et, chose très-singulière, nous avons vu se développer une manifestation jusqu'alors inconnue, consistant dans la chute des cheveux, de la barbe et des sourcils. Cette dépilation générale, qui donne aux malades l'aspect le plus ridicule, fut d'abord considérée comme un effet des remèdes, du mercure en particulier; mais on reconnut plus tard qu'il fallait l'imputer seulement à la maladie.

Un accident plus regrettable encore s'est produit sous nos yeux, c'est l'ébranlement des dents chez un grand nombre de malades, leur chute même chez quelques-uns.

DES CAUSES DU MAL FRANÇAIS

Lorsque ce mal nouveau fit invasion parmi nous, une controverse très-vive s'éleva parmi les médecins. Les uns prétendaient que c'était là une maladie dont les anciens n'avaient pas eu connaissance; les autres soutenaient que cette maladie avait été connue des anciens et l'assimilaient soit à l'éléphantiasis, soit au lichen, soit à l'affection dite saphati par les Arabes. Le débat fut tranché par le savant Léonicène[1] qui démontra jusqu'à l'évidence que le Mal français n'était en rien assimi-

[1] Médecin italien du quinzième et du seizième siècles (1428-1524), auteur de divers ouvrages estimés et d'un opuscule assez intéressant sur le Mal français (*Liber de epidemia quam Itali morbum gallicum vocant*, Venise, 1497.)

Léonicène eut le mérite, comme le dit Fracastor, de reconnaître l'individualité du Mal français et de le différencier d'autres maladies avec lesquelles plusieurs de ses contemporains s'efforçaient de le confondre.

Assimilant ce mal à une épidémie décrite par Hippocrate, il ne le considérait pas moins comme une affection nouvelle. « Nostro hoc ævo, dit-il, *insolitæ naturæ morbus* Italiam et multas alias regiones invasit. »

lable à aucun de ces derniers états morbides, et qu'il n'en était fait aucune mention dans les écrits de l'antiquité. Quelques auteurs toutefois ne se rendirent pas à l'opinion de ce grand maître et persistèrent, avec plus d'opiniâtreté que de raison, à confondre la maladie nouvelle avec l'éléphantiasis.

... Au point de vue de l'origine de ce mal, quelques personnes ont pensé qu'il avait été importé du Nouveau-Monde où il sévit avec violence. On allègue, à l'appui de cette opinion, qu'il n'apparut parmi nous qu'après la découverte de ce Nouveau-Monde et les premiers rapports qui s'établirent avec ses habitants; ce qui explique, dit-on, comment il se manifesta tout d'abord parmi le peuple Espagnol. Il ne serait, de la sorte, que le résultat d'une contagion transmise de proche en proche. Cela n'est pas admissible. D'une part, en effet, il est bien avéré que si le Mal français s'est le plus souvent développé par voie de contagion, il s'est produit aussi sur nombre de sujets d'une façon toute spontanée, indépendamment de tout rapport contagieux. D'autre part, il n'est pas moins certain qu'il s'est manifesté vers la même époque, ou peu s'en faut, en Espagne, en France, en Italie, en Allemagne, et dans presque toute la Scythie.

Or, serait-il possible qu'un germe contagieux, importé par les marins d'une flotte, se fût disséminé en si peu de temps parmi tant de peuples

divers, alors surtout que ce germe est de sa nature difficilement et lentement diffusible? Non, évidemment. Ajoutez encore que l'invasion du fléau avait été prévue et annoncée par les astronomes, ce qui démontre bien qu'un principe très-différent d'une simple contagion dut présider à son développement[1].

L'apparition d'ailleurs d'une maladie nouvelle et inconnue, se développant par ses propres forces sans dériver d'un contagium importé, n'a rien qui doive nous surprendre. En l'année 1482, une pleurésie d'une espèce insolite se manifesta dans presque toute l'Italie. De nos jours, il s'est produit

[1] Ainsi, trois arguments, d'après Fracastor, doivent faire rejeter la doctrine de l'importation américaine du Mal français : 1° le développement spontané de la maladie chez un certain nombre de sujets; — 2° la simultanéité de son apparition chez un grand nombre de peuples éloignés les uns des autres; — 3° la prédiction qu'en avaient faite les astronomes d'après certaines inductions sidérales. — Passons sur ce dernier argument qui serait peu goûté de nos jours. Excluons aussi le premier, que nous avons discuté ailleurs. (V. page 42). Reste le second qui, seul, aurait une valeur réelle et démontrerait le caractère épidémique du Mal français à sa naissance, s'il reposait sur une base sérieuse. Mais quelles preuves Fracastor invoque-t-il à l'appui de l'apparition simultanée de la maladie chez un certain nombre de nations Européennes? Aucune. Il se borne à une affirmation simple qui certes ne saurait constituer une démonstration. — L'argumentation de notre auteur est donc ici des plus insuffisantes et n'apporte aucun élément sérieux à la question tant agitée des origines de la syphilis.

parmi nous des fièvres jusqu'alors inconnues, dites fièvres pétéchiales. Je pourrais citer encore, comme exemples de même ordre, et cette ophthalmie contagieuse qui sévit, il y a quelques années, dans plusieurs villes d'Italie, et cette peste singulière qui se déclara sur les bœufs en épargnant le reste du bétail. Il n'est donc pas étonnant que le Mal français, mal inconnu jusqu'alors parmi nous, ait fait à son tour invasion dans nos climats. Au temps voulu, bien d'autres maladies nouvelles se manifesteront encore, comme autrefois la mentagre, dont on n'a jamais ouï parler depuis l'antiquité. Puis ce Mal français disparaîtra quelque jour, pour renaître sans doute parmi nos arrière-neveux.

Il est même vraisemblable, d'après certains documents, que ce mal avait déjà paru sur la terre dans les siècles passés. Un chirurgien de mes amis possédait un vieux livre contenant un répertoire de formules. De ces formules, il en était une portant le titre suivant : *Recette contre une espèce de psore à gros boutons qui se complique de douleurs articulaires*. Lors de l'invasion du Mal français, ce chirurgien, pensant que la nouvelle maladie n'était autre que cette « psore à gros boutons », eut l'idée de la traiter par le remède indiqué dans son livre. Il s'en abstint toutefois sur l'avis de plusieurs médecins, qui le dissuadèrent d'employer ce remède sous prétexte que c'était un composé dangereux de sou-

fre et de mercure. Mais plus tard, s'étant décidé à le prescrire, il en reconnut la merveilleuse efficacité. Ah ! combien alors il regretta d'avoir écouté les conseils de ses confrères et de s'être laissé ravir le bénéfice qu'il eût pu tirer d'un secret si précieux ! — Il paraît bien certain d'après cela que le Mal français avait été connu et traité à une autre époque que la nôtre [1].

En résumé, le Mal français doit être considéré comme une maladie nouvelle et comme une de ces maladies qui ne font apparition sur la terre qu'à de rares intervalles.

S'il en est ainsi, il faut évidemment que les causes dont il dérive soient également rares. Il faut aussi qu'elles soient de nature à pouvoir influencer un grand nombre d'individus et même plusieurs peuples à la fois. Or, de telles causes ne peuvent résider que dans la constitution de l'atmosphère. C'est dans l'air en conséquence qu'il faut rechercher les principes et l'origine du Mal français.

...Il est manifeste que pour produire un tel mal, l'air a dû s'imprégner de principes pestilentiels, corrosifs et malins, analogues de nature à ceux dont sont infectés les malades. Mais ces principes, d'où les a-t-il reçus et comment s'en est-il chargé, c'est là ce qu'il est très-difficile de déterminer avec

[1] Argument dérisoire qu'il serait superflu de discuter.

certitude. Une seule conjecture rationnelle peut être faite à ce sujet. La voici : la constitution de l'air n'a pu être subitement modifiée, sur une grande étendue de territoire, que par une *influence sidérale,* et par une influence sidérale de l'ordre de celles qui se manifestent rarement et qui entraînent toujours à leur suite de grandes perturbations dans les éléments. Telle serait, par exemple, une conjonction de plusieurs astres en un même point du ciel. Or, précisément, avant l'époque où le fléau fit invasion parmi nous, il se produisit une conjonction de trois astres majeurs, Saturne, Mars et Jupiter, conjonction rare et toujours suivie de phénomènes prodigieux. Les astronomes qui l'observèrent ne s'y trompèrent pas et la considérèrent comme un présage de nouvelles et graves maladies. Cette prévision ne tarda pas à se vérifier.

En effet, sous l'influence de cette conjonction sidérale, des vapeurs pestilentielles envahirent l'atmosphère, et, disséminées par les vents, répandirent partout leurs miasmes vénéneux. De là naquit le Mal français qui, propagé soit par l'infection atmosphérique, soit par une série de contagions successives, désola bientôt une foule de nations [1].

[1] Ce fut une croyance généralement répandue au quinzième et au seizième siècles que le Mal français s'était développé sous une influence sidérale et plus spécialement encore à la suite d'une conjonction de Mars et de Saturne, « les deux planètes ennemies de la

Quant à la *matière* de ce mal, il n'est pas douteux qu'elle consiste en un phlegme impur et épais. Ce qui le prouve, c'est la qualité de l'humeur muqueuse qui s'écoule des boutons pustuleux; c'est de même la composition des gommes, constituées par une sorte de mucus concret; ce sont encore ces douleurs cruelles dont souffrent les malades, douleurs produites, comme le démontrent les dissections, par des épanchements de substances visqueuses qui engluent en quelque sorte les muscles et les nerfs.

La matière qui constitue les gommes est de nature très-visqueuse; celle qui forme les pustules est bien plus fluide; celle qui produit les douleurs tient le milieu, comme densité, entre les deux premières. Du moins, il doit en être ainsi, car la masse totale du sang étant imprégnée par le poison, les parties les plus fluides du phlegme vicié trouvent facilement à s'éliminer par la peau où elles se convertissent en pustules; celles au contraire qui sont plus visqueuses ou moins aptes à s'évacuer par les téguments séjournent autour des muscles

nature humaine, qui ne traînent après elles que la peste et la guerre ». — Fracastor lui-même, le savant Fracastor, n'échappa pas sur ce point aux préjugés de son siècle.

et des nerfs, en y déterminant de très-vives douleurs; les plus épaisses enfin se coagulent sur place en formant des gommes concréfiées.

... La contagion ne s'exerçait qu'assez difficilement, car la matière morbifique, en raison de sa viscosité, ne passait d'un sujet à un autre qu'avec le concours d'une certaine chaleur développée dans le rapport contagieux.....

De plus, la maladie restait longtemps latente dans l'organisme avant de se manifester par des signes évidents. Cela tenait pareillement à la viscosité de la même matière qui, froide et épaisse, ne cheminait dans le corps qu'avec lenteur. Toutefois après un certain temps, surexcitée par la chaleur et la putrescence, cette matière entrait en action et corrodait les tissus. Ses premières manifestations consistaient alors en la production de *petits ulcères* qui se développaient autour des parties génitales. Ces parties étaient affectées les premières, parce que c'était par elles que le plus habituellement le venin contagieux était introduit dans le corps à la suite des relations sexuelles [1].

[1] L'observation prend enfin ici la place de l'hypothèse et de l'induction. Voici deux faits cliniques importants à recueillir pour nous : 1° Au temps de Fracastor comme de nos jours, la syphilis résultait le plus habituellement d'une *contagion* transmise par les rapports sexuels; — 2° à cette époque, comme aujourd'hui, ses premières manifestations consistaient « en de petits

Ces ulcères étaient assez rebelles; guéris sur un point, ils se reproduisaient sur un autre, ce qui s'expliquait par les dispositions propres de la région affectée, d'une part naturellement disposée à la putrescence et gorgée d'autre part de germes morbifiques.

Les éruptions, au contraire, débutaient le plus souvent par le cuir chevelu, soit que l'humeur qui nourrit cette région eût quelque analogie de nature avec la matière de la maladie, soit qu'en raison de leur volatilité les principes putrides du mal eussent une tendance naturelle à gagner les parties supérieures du corps.

Les malades qui présentaient des éruptions confluentes n'avaient en revanche que peu de douleurs, parce que chez eux la matière morbifique était de nature fluide et s'évacuait par les téguments.

Inversement, ceux chez lesquels cette matière était plus épaisse souffraient de cruelles douleurs et n'offraient que des éruptions discrètes... La matière qui produisait ces douleurs ne résidait pas dans les jointures, car elle était trop épaisse pour y pénétrer; c'était autour des nerfs et des muscles spécialement qu'elle se fixait. Les douleurs qu'elle

ulcères développés sur les parties génitales ». — C'est en ce sens, du reste, que témoignent tous les médecins sérieux du quinzième et du seizième siècles.

provoquait se manifestaient surtout vers le soir et pendant la nuit, parce qu'à ce moment la chaleur naturelle concentrée vers les viscères laissait les membres sans défense contre les vapeurs malfaisantes des germes morbides...

Avec le temps, il s'est produit un changement notable dans la maladie. La constitution atmosphérique qui lui avait donné naissance s'est éteinte complétement, et le mal ne se propage plus, ne s'entretient plus aujourd'hui que par voie de contagion...

A son début, le Mal français consistait surtout en des éruptions confluentes, à boutons épais et gorgés d'humeurs; mais il ne produisait que des douleurs relativement légères. Plus tard, la matière morbide commençant à s'épaissir, les éruptions devinrent plus discrètes, et les douleurs plus violentes. Puis, dans ces dernières années, le mal ayant vieilli et sa matière s'étant épaissie de plus en plus, une modification nouvelle s'est opérée dans les symptômes. Nous n'observons plus aujourd'hui que très-peu d'éruptions et de douleurs. Encore ces éruptions sont-elles plus sèches et ces douleurs bien plus faibles qu'autrefois, insignifiantes même en certains cas. En revanche les gommes sont très-fréquentes de nos jours [1], ce

[1] Voir la note de la page 161.

qui tient à la nature facilement concrescible de la matière morbide... Epaisse et visqueuse, en effet, cette matière n'est plus susceptible comme autrefois de s'éliminer par la peau, ou le peu qui s'en échappe par cette voie est un phlegme fluide qui se porte vers les poils, en dévore la racine et finit par en provoquer la chute, comme dans le porrigo, l'alopécie et les achores secs... Il est donc à penser d'après cela que la maladie est entrée dans sa période de déclin et qu'elle ne tardera pas à perdre ses propriétés contagieuses. Déjà nous remarquons qu'elle ne se transmet plus aussi facilement qu'autrefois, que sa matière devient plus froide, que ses germes sont plus rares et plus débiles. Un jour viendra où elle s'éteindra faute d'aliment, pour reparaître dans d'autres âges avec le retour des mêmes causes qui lui ont donné naissance.

Il est toutefois certaines contrées où cette maladie subsiste à l'état d'endémie, en raison d'une constitution atmosphérique constante, laquelle ne s'est produite chez nous que d'une façon accidentelle. Telle est l'île d'Hispaniola, telles sont les îles du même archipel, où le fléau règne en permanence, comme l'éléphantiasis dans l'Egypte et les Indes.

TRAITEMENT DU MAL FRANÇAIS

Il s'est produit parmi les médecins des dissentiments nombreux sur le traitement applicable à cette maladie, spécialement à l'époque où elle fit invasion parmi nous. Les uns, lui attribuant pour cause un principe inflammatoire, la traitèrent par la méthode antiphlogistique, au grand détriment des malades; d'autres, l'assimilant à l'éléphantiasis, tentèrent de la guérir par la chair et le vin de vipères [1]; ceux-ci prescrivaient le repos, ceux-là n'avaient confiance qu'aux bains; tels autres ne s'attachaient qu'à soulager les douleurs en négligeant toute autre manifestation, etc. Vinrent enfin les empiriques, qui, se fondant sur une certaine analogie de symptômes entre le Mal français et la psore commune, osèrent les premiers attaquer ce mal par les caustiques...

[1] Remède très-estimé et très-usité à cette époque dans le traitement de l'éléphantiasis, des dartres, des ulcères, etc.

Pour instituer un traitement méthodique d'un cas donné de syphilis, il faut tout d'abord prendre en considération l'âge de la maladie, son degré, son siége, sa forme qui peut être bénigne ou grave, l'espèce prédominante des accidents qu'elle détermine (ulcères, douleurs, éruptions, gommes), la qualité de la matière qui la constitue, etc. Il faut tenir compte aussi de l'âge du malade, de son sexe, de son tempérament, de la saison même où la médication sera suivie. Toutes ces notions préalables sont d'importance majeure, car le même traitement ne convient pas à tous les malades.

Médecins, sachez bien que certains cas, dans cette maladie, sont au-dessus des ressources de l'art, comme ceux par exemple où des os inaccessibles à l'action des caustiques se trouvent affectés. Reconnaissez votre impuissance en de telles conditions, ou, si vous vous chargez du traitement, prenez soin d'annoncer à l'avance que le mal aura des retours inévitables. Sachez aussi qu'il peut se présenter à vous des cas excessivement rebelles, qui réclament un traitement d'une énergie spéciale, comme ceux où le mal est invétéré, se traduit par des gommes multiples et affecte un sujet de complexion mélancolique.

Cela posé, abordons les détails de la médication.

Le malade doit être placé dans un air pur, à l'abri des vents du midi et plus spécialement encore de ceux du nord.

Qu'il se garde du repos et de l'oisiveté comme de ses pires ennemis. Sa guérison est au prix d'un exercice assidu et violent, propre à déterminer de fortes sudations. La marche, la danse, la chasse, le jeu de paume, la lutte, l'escrime, voilà ce qui lui convient pour liquéfier l'épaisse matière du mal et pour expulser de son corps les germes de contagion. — A la suite de tels exercices, il aura soin de se préserver du froid, de s'envelopper de couvertures et de se tenir dans une chambre bien chaude...

Toutes les évacuations naturelles devront être entretenues et même stimulées dans une juste mesure... Les rapports sexuels toutefois seront interdits.

Veilles ou sommeil prolongé, sommeil pendant le jour et après le repas, préoccupations, tension d'esprit, fatigues intellectuelles, tout cela constitue pour le malade de mauvaises conditions qu'il faut s'attacher à combattre.

Le régime doit être surveillé avec une attention minutieuse. La diète et la bonne chère seraient également nuisibles. D'une façon générale, il faut que le malade s'abstienne de tous les aliments indigestes, lourds, visqueux, âcres, faisandés. — Il ne fera usage ni de lait, ni d'œufs, ni de fruits, ni

de légumes, ni de chair de porc ou de bœuf. — Tous les poissons lui sont nuisibles. Les moins mauvais, quand on est forcé d'y avoir recours, sont les goujons, les carrelets, les rougets, les scares, les perches, les tourds, les merluches, les dorades, les gos, les brochets et les phagres... — Comme viandes, on permettra le veau, le lièvre, le chevreau, le muleton, le poulet, le faisan, la perdrix, la grive, le merle, la gélinotte, l'alouette, le becfigue, etc.; mais on proscrira sévèrement les pattes, la tête, le foie et tous les viscères de ces divers animaux.

Comme boisson, on recommandera le vin coupé d'eau, et surtout le vin blanc. — L'eau, prise même abondamment, n'est que favorable.

Au point de vue thérapeutique, trois indications se présentent à remplir : 1° prévenir ou arrêter le développement des germes contagieux; — 2° évacuer la matière corrompue; — 3° purifier celle qui est en train de se corrompre.

Si l'on surprend le mal à son début, on peut en étouffer le germe immédiatement. Or, la contagion doit être soupçonnée s'il y a eu rapprochement avec un sujet contaminé; elle est certaine, manifeste, si déjà de petits ulcères se montrent sur les parties génitales. Dans ce cas, prescrivez aussitôt des lotions sur ces parties avec de l'eau de roses, des fo-

mentations avec un décocté de verdet et d'alun, ou bien des onctions sur le pubis et les aines avec l'onguent dont je donnerai plus loin la formule. Administrez aussi par la bouche quelque alexipharmaque, tel que la thériaque ou le mithridate. Vous avez chance, par l'emploi de tels moyens, de tuer le germe du mal et de prévenir tout accident ultérieur [1].

Mais si vous n'êtes appelé que plus tardivement à l'époque où déjà le mal a jeté ses racines dans l'organisme et se manifeste par des douleurs, des exanthèmes ou d'autres symptômes, les indications à remplir deviennent différentes... Il faut songer alors à évacuer la matière corrompue et à purifier celle qui est en train de se corrompre. Or, visqueuse, adhérente et épaisse, cette matière ne peut être évacuée ou dépurée qu'après avoir subi une préparation préalable qui la liquéfie, l'atténue, la dissolve, la rende propre en un mot à être desséchée sur place ou volatilisée par les sueurs... Cette *digestion* de la matière est donc le préambule obligé

[1] L'espérance illusoire de tuer en germe la syphilis par la destruction de son premier accident (le chancre) date de loin, comme on le voit par ce passage, et remonte même à une époque antérieure à Fracastor, ainsi que je pourrais l'établir par de nombreuses citations. Nous savons aujourd'hui ce qu'il faut penser de cette prétendue méthode abortive, qui ne fait qu'éteindre une manifestation du mal sans supprimer la diathèse ni même en troubler l'évolution naturelle.

du traitement. On s'efforcera de la réaliser en mettant en œuvre les remèdes chauds, atténuants et incisifs. Les meilleurs, dans l'espèce, sont l'oxymel, le miel rosat, les sirops de marrube, d'hysope, de bétoine, de calament, de cuscute, de houblon, et autres semblables, additionnés d'eaux distillées d'iris, d'aunée, de cuscute, d'aigremoine, de fenouil, d'ache, de pouliot, d'origan, de boucage, de chardon bénit, de germandrée, etc... On peut encore, pour effectuer cette digestion, prescrire des onctions sur le corps avec une mixture telle que la suivante :

Pr. Suc de rue / Suc d'aunée	aa	une once.
Thériaque		deux onces.
Oliban		deux drachmes.
Poivre		un drachme.
Axonge / Graisse de veau / Beurre frais	aa	une once.
Huile de camomille / Huile d'iris	aa	q. s.
M.		

Des onctions faites avec cette mixture déterminent la coction de la matière et soulagent les douleurs.

La digestion bien accomplie, on procédera à l'*évacuation*. Dans ce but, on prescrira soit la coloquinte, les hermodactes, l'ellébore, l'agaric, l'aloès, auxquels il sera bon d'adjoindre quelques remèdes résolutifs, tels que le sagapénum, le galbanum, le bdellium, l'opoponax, la gomme ammoniaque, la

myrrhe, le laser, etc.; soit encore les évacuants composés, comme les pilules aggrégatives, les pilules arthritiques, les pilules indiennes, les pilules d'hermodactes ou de pierre d'azur, l'électuaire indique, la bénédicte, la confection Hamech [1], etc.

[1] Voici, pour l'intelligence du texte, quelques indications sommaires sur la composition de ces vieux remèdes, aujourd'hui tombés dans l'oubli :

Pilules aggrégatives ou *polychrestes* de Mésué : aloès, turbith, diagrède, myrobolans, sucs d'aigremoine et d'absinthe, agaric, polypode, coloquinte, mastic, roses rouges, sel gemme, épithyme, anis, gingembre, électuaire rosat cholagogue, etc. — Ces pilules étaient dites aggrégatives parce qu'elles avaient la vertu « de *rassembler* les humeurs de façon à en purger de plusieurs sortes ».

Pilules arthritiques : aloès, scammonée, hermodactes, turbith, agaric, etc., etc. — Ces pilules étaient considérées comme « *purgeant les jointures* ».

Pilules indiennes : poudres d'hière simple, stœchas, épithyme, myrobolans, ellébore noir, polypode, agaric blanc, coloquinte, pierre d'azur, etc., etc.

Pilules d'hermodactes : aloès, hermodactes, myrobolans, turbith, coloquinte, bdellium, sagapénum, castoréum, opoponax, safran, etc.

Pilules de pierre d'azur : poudre d'hiéra picra, agaric, pierre d'azur préparée, scammonée, ellébore noir, etc.

Électuaire indique ou Grand électuaire indique de Mésué : turbith, diagrède, cannelle, girofle, spica nard, casse odorante, macis, santal, bois d'aloès, noix muscade, galanga, cabaret, mastic, etc., etc. — Ce Grand électuaire avait la réputation de « purger la pituite spécialement et même *toutes* les autres humeurs de *toutes* les parties du corps ».

Benedicte : turbith, racine de petite ésule, hermo-

Cela fait, il ne sera pas sans utilité de répéter le traitement, c'est-à-dire de provoquer une seconde digestion, puis une seconde évacuation de la matière. J'ai vu des malades se guérir ainsi complétement... On peut encore toutefois, à l'exemple de certains médecins, faire succéder à cette cure l'usage de quelques sirops résolutifs, additionnés de séné, d'agaric, d'hermodactes et d'ellébore. Cette précaution ne peut être que très-favorable.

Si ce traitement paraît fournir un résultat satisfaisant, il y a lieu de ne pas insister davantage sur l'administration des remèdes. Mais si, comme c'est le cas de beaucoup le plus habituel [1], la maladie résiste avec opiniâtreté, quelques médecins, en pareille occurrence, conseillent de recourir d'emblée, comme on le faisait autrefois, à l'emploi des fric-

dactes, diagrède, etc., etc. — Elle était réputée « purger la pituite et les sérosités de toutes les parties du corps».

Confection Hamech : coloquinte, myrobolans, séné, rhubarbe, agaric, scammonée, etc., etc.

[1] Cette remarque juge la médication précédente. — Qu'il me soit permis d'émettre aussi le soupçon qu'un tel mode de traitement, par les superpurgations continuelles qu'il provoquait, devait singulièrement troubler les fonctions digestives et fatiguer, anémier, prostrer les malades. Je crois sans peine notre auteur confessant « que le plus habituellement la maladie résistait avec opiniâtreté à cette médication ».

tions mercurielles. Je crois plus sage, pour ma part, avant d'en arriver à cette dernière ressource, d'essayer encore certains remèdes d'une action plus douce et moins périlleuse, lesquels d'ailleurs ont souvent donné d'assez heureux résultats. Tels sont surtout, en raison de leurs vertus dessiccatives, atténuantes, dépuratives et toniques, les agents aromatiques, comme l'acore odorant, le macer [1], le bois d'aloès, la casse, la zédoaire, le gingembre, le jonc odorant, l'iris, etc., dont la décoction est très-salutaire. Tels sont de même les bois de genévrier, de cyprès et de citronnier, qui ont rendu complétement la santé à beaucoup de malades, sans le secours d'aucune autre médication. Tel enfin est le gaïac dont il me reste à parler.

Le gaïac nous vient d'une île du Nouveau-Monde appelée Hispaniola et d'autres îles des mêmes parages... Cet arbre nous fournit un remède des plus précieux, qui répond à toutes les indications de la maladie par ses propriétés multiples. C'est à la fois, en effet, un agent sudorifique et desséchant, liquéfiant et détersif, dépuratif, alexipharmaque et antiseptique, purgatif et tonique... [2].

[1] Écorce d'une racine, dite *macer veterum*, *macer Græcorum*, autrefois assez usitée, qu'on a dit être le simarouba.

[2] Je fais grâce au lecteur, dans cette traduction, de

Voici de quelle façon il convient de préparer ce remède : On réduit le bois en râpures à l'aide de la lime, et l'on verse une livre de ces râpures dans une bassine contenant douze livres d'eau ; on tient ce mélange en digestion pendant vingt-quatre heures, puis on le chauffe à petit feu, en ayant soin de recueillir l'écume, jusqu'à ce qu'il soit réduit de moitié ; on passe à l'étamine, et l'on obtient ainsi une première décoction. On verse alors sur le résidu douze livres d'eau, et l'on répète la même opération, mais en réduisant le liquide au quart seulement... Des deux décoctions préparées de la sorte la première seule est employée comme remède; la seconde sert de boisson aux repas en guise de vin... On additionne parfois la première de séné d'hermodactes ou d'autres médicaments analogues.

L'administration du remède est réglée comme il suit : le matin, à jeun et au lit, le malade doit absorber sept ou huit onces de la première décoction. Dans les trois heures qui suivent, il reste couché, chaudement, de façon à provoquer des sueurs. Cinq heures après, il déjeune ; six heures plus tard, il prend encore, s'il peut les tolérer, cinq

longs passages sur les propriétés imaginaires du gaïac, sur les vertus comparées de la première espèce de ce bois qui parut en Europe et de celles qui y furent importées plus tard, etc., etc. Tout cela n'offre plus aucun intérêt aujourd'hui.

onces de la décoction, et quatre heures plus tard il dîne.

Dans les premiers temps où ce remède fut importé en Europe, on tenait les malades à la chambre pendant tout le mois que durait le traitement. De plus, on ne leur permettait de nourriture que la quantité strictement nécessaire à l'entretien de la vie, à savoir : trois ou quatre onces de pain au plus, deux onces de poulet et une once de raisins secs. On leur défendait le vin, et on ne leur donnait comme boisson que la seconde décoction de gaïac, soit pure, soit additionnée de miel. On s'est relâché depuis d'aussi sévères exigences. Ainsi de nos jours, on laisse sortir les malades et on les nourrit d'une façon plus substantielle. Il faut convenir toutefois que ceux qui se soumettent rigoureusement aux prescriptions anciennes guérissent mieux et plus radicalement.

... Un mois de ce traitement suffisait autrefois à la guérison ; deux mois et plus sont nécessaires aujourd'hui, soit que la matière morbide soit devenue plus épaisse et plus tenace, soit que les espèces de bois dont nous nous servons aujourd'hui n'aient plus les mêmes qualités que jadis, soit enfin que nos malades n'observent plus un régime aussi sévère.

... La décoction de gaïac peut encore se préparer

avec le vin ou bien avec des eaux distillées d'endive, de chicorée, de houblon, de bourrache, ou d'autres plantes de même genre... Quant à l'écume, elle sert en fomentations sur les ulcères, les gommes et les parties qui sont le siége de douleurs.

...A défaut de gaïac, on pourrait employer comme succédanés, le genévrier, le citronnier, le cyprès, le sapin, le mélèze, le cèdre, l'ébénier ou l'acore odorant uni à la racine de gentiane.

Le traitement par les sudorifiques fournit encore une ressource précieuse. Il est applicable suivant diverses méthodes. Quelques médecins veulent qu'on provoque les sueurs à l'aide de ces substances spiritueuses et ignées dites élixirs. Je crois ce procédé dangereux, et je lui préfère de beaucoup pour ma part l'emploi combiné des sudorifiques simples et des aromates, méthode mixte qui offre le double avantage de s'opposer au développement des germes putrides et d'éliminer par les sueurs la matière morbide liquéfiée. Au premier rang de ces agents sudorifiques se place la racine de squine, d'un usage commun en Orient contre diverses maladies et principalement contre le Mal français. On prépare avec cette racine une décoction que le malade doit prendre le matin au lit, et dans la journée comme boisson de table... Il faut en faire usage vingt-cinq jours de suite... Si l'on n'a pas à

sa disposition ce précieux remède, on pourra lui substituer le roseau de nos pays, le roseau aromatique, la racine de bardane, l'iris, le jonc odorant, etc.; ou bien encore on prescrira une décoction dans laquelle, pour répondre à toutes les indications de la maladie, l'on aura soin de faire entrer à la fois la gentiane, la bistorte, l'iris, le costus, l'aristoloche, la casse en bois, le scordium et le dictame de Crète.

Telles sont les médications douces et inoffensives [1], qu'il sera souvent utile de faire succéder à l'emploi des purgatifs.

Il me reste maintenant à signaler d'autres trai-

[1] Je suis loin de partager ici l'opinion de notre auteur sur le caractère « doux et inoffensif » des médications qui précèdent. Des sudations profuses, des purgations et des superpurgations répétées, le changement complet de vie et de régime, une diète des plus sévères prolongée plusieurs semaines, la privation de vin, l'exercice poussé jusqu'à la fatigue, ou bien, inversement, une claustration rigoureuse dans une chambre chaude dont on avait soin de ne pas renouveler l'air, l'absorption de pilules, de sirops, de décoctions et de drogues de tout genre, etc., tout cela constituait sûrement une médication des plus énergiques qui devait réagir puissamment sur le malade et sur la maladie. — Je ne crois guère qu'un tel traitement ait été souvent couronné de succès. Mais ce dont je suis bien certain, c'est qu'il devait influencer fortement l'économie de bon nombre de malades; ce que je soupçonne aussi, c'est que plus d'une fois il dut imprimer à la maladie une gravité, une malignité tout exceptionnelle.

tements d'un tout autre caractère ; je veux parler des frictions et des fumigations mercurielles.

... Les préparations mercurielles, comme je l'ai dit, furent introduites dans la thérapeutique du Mal français par de misérables empiriques, qui crurent constater une certaine ressemblance entre quelques symptômes de cette maladie et la psore commune [1]. Il faut convenir toutefois qu'elles trouvent ici une application aussi efficace que rationnelle. Le mercure, en effet, n'est pas seulement un alexipharmaque ; il jouit aussi de propriétés desséchantes, détersives, sudorifiques, liquéfiantes, et se rapproche encore à d'autres égards des médicaments pyrétiques...

Les onguents destinés aux frictions ont le mercure pour base ; mais ils doivent contenir aussi diverses substances destinées soit à émousser la violence du remède, soit à déterger et à fluidifier la matière morbide, soit encore à combattre les germes contagieux. Celui que j'ai l'habitude de prescrire est composé de la façon suivante :

[1] Telle fut en effet, paraît-il, l'origine de l'application du mercure à la syphilis. Ce remède étant d'un fréquent emploi dans le traitement des maladies de la peau, de la psore en particulier, on fut conduit *par analogie* à l'essayer contre un mal dont les manifestations les plus apparentes se portaient à la peau. — On sait comment le succès justifia cette aventureuse expérience.

Pr.	Axonge de porc		5 livres.
	Beurre frais		3 onces.
	Térébenthine Styrax liquide	aa	2 onces.
	Oliban Myrrhe Mastic	aa	1 once.
	Iris Aristoloche Gentiane	aa	3 drachmes.
	Ellébore		2 drachmes.
	Soufre		1 once.
	Nitre		1 drachme.
	Suc d'aunée Suc d'opium	aa	1 once.
	Huile de baies de laurier. Huile rosat	aa	q. s.
	Vinaigre		1 once.
	Mercure		huitième partie du poids total.

Mêlez, et préparez un onguent dans un mortier de fer.

On peut varier cette formule soit pour adoucir le remède, soit pour l'approprier à telle ou telle indication particulière. Il convient, par exemple, d'augmenter la proportion des graisses si l'on traite des gommes, d'élever au contraire celle des poudres si l'on combat des éruptions ou des ulcères, de diminuer celle du mercure si l'on a affaire à des sujets un peu délicats, etc.

Le malade, avant de commencer les frictions, sera soigneusement purgé ; il sera même saigné, s'il y a lieu. Il sera frictionné dans une chambre chaude et sur toute l'étendue du corps, à l'exception de la tête, de la poitrine et des aisselles [1] ;

[1] Fracastor ne précise pas la dose du remède à em-

puis on aura soin de l'envelopper aussitôt d'étoupe bien chauffée. Certains médecins recommandent en outre de placer des sachets d'orge chaude entre les cuisses, sur les pieds et sous les aisselles, afin de favoriser l'absorption du remède et d'exciter les sueurs. D'autres prescrivent deux frictions dans la même journée, ce qui me paraît excessif, une seule étant amplement suffisante. D'autres encore veulent que la friction soit faite aussitôt après le déjeuner. Mieux vaut, je crois, la pratiquer cinq heures avant le repas, pour ne pas troubler la digestion. Rien n'empêche d'ailleurs d'administrer à ce moment un peu de vin blanc pur, si l'on a besoin de soutenir les forces du malade.

Ce traitement sera continué dix jours.

S'il détermine de l'irritation buccale et de la salivation, loin de réprimer de tels accidents il faut les respecter [1], jusqu'à ce que la bouche soit violem-

ployer pour chaque friction. Il n'est pas moins certain que des frictions faites de la sorte sur presque toute l'étendue du corps, et répétées même deux fois le jour en certains cas, devaient dépenser une quantité d'onguent considérable.

Nul doute qu'un tel traitement n'ait dû produire ces résultats merveilleux dont parlent avec tant d'enthousiasme les auteurs du temps. Il n'est guère permis d'en douter, alors surtout que nous voyons les frictions mercurielles *partielles*, si timidement faites de nos jours sur une étendue restreinte de l'enveloppe cutanée, constituer néanmoins la médication antisyphilitique la plus sûre et la plus active dans ses effets.

[1] Ainsi la doctrine est précise : l'irritation buccale

ment enflammée. On se contentera de soulager les souffrances du malade par quelques gargarismes de lait, d'eau d'orge, de miel de mûres ou de miel rosat. Plus tard, quand cette irritation buccale ne sera plus nécessaire, on aura recours aux styptiques, à l'alun ou à d'autres gargarismes du même genre, pour guérir les ulcères de la bouche.

Quels sont les avantages et quels sont les inconvénients de cette médication ?

Il est très-certain que le traitement par les frictions dissipe les douleurs d'une façon merveilleuse, qu'il dissout les gommes, qu'il cicatrise les ulcères, qu'il dissipe les éruptions. Mais à quel prix de tels résultats sont-ils obtenus ! C'est d'abord un dégoût révoltant à surmonter; c'est ensuite, chose plus grave, toute une série d'accidents sérieux à subir. La bouche se couvre d'ulcères; il s'établit une salivation abondante, fétide, horrible, intolérable, laquelle se prolonge une

est un mal nécessaire; *il faut la respecter.* — C'est qu'en effet, ainsi que nous l'avons dit précédemment, la salivation provoquée par le mercure était considérée comme une crise salutaire, ou, pour mieux dire, comme une dépuration de l'organisme se déchargeant par la bouche d'une matière morbifique. La bave rendue par les malades, c'était le virus même expulsé par la nature. Aussi s'applaudissait-on de déterminer cette crise, et se faisait-on un devoir de la respecter alors qu'on l'avait obtenue. Fatale doctrine dont on connaît les déplorables résultats !

quinzaine de jours, si ce n'est plus[1] ; la mastication devient impossible, et c'est à peine si l'ingestion des boissons peut se faire ; les dents se déchaussent et s'ébranlent ; le sommeil se perd, et la vie n'est plus qu'un supplice[2]. Ce n'est pas tout. Certains malades ont conservé un tremblement des membres à la suite d'un tel traitement ; d'autres même ont vu leur mal se reproduire !

Les empiriques ont encore imaginé un second mode de traitement qui consiste en des fumigations (*suffitus*). Ils placent le malade dans une sorte de pavillon appelé communément *archet*, l'enveloppent jusque par-dessus la tête d'épaisses couvertures, et font brûler sous lui du cinabre mêlé à

[1] C'est en effet cette durée qu'affecte même, de nos jours, la stomatite provoquée par les frictions. — Cette stomatite est très-différente de celle que détermine le mercure absorbé par l'estomac, aux doses et sous les formes habituellement prescrites dans le traitement de la syphilis. Elle est bien plus intense, bien plus rebelle. Elle résiste à tous les remèdes, et, quoi qu'on puisse faire, se prolonge le plus habituellement une quinzaine ou même davantage, en condamnant les malades, suivant l'énergique expression de Fracastor, à un véritable supplice.

[2] Ulrich de Hutten avait subi « onze fois en neuf ans » ce traitement par les frictions. Il est curieux de lire dans son livre le récit qu'il a tracé de ses propres souffrances et de celles de ses nombreux compagnons d'infortune. (V. ch. IV, trad. de Potton, p. 34 et suivantes.)

de l'oliban, de façon à déterminer une chaleur très-vive et des sueurs profuses.

C'est là une médication des plus dangereuses. Je n'ai jamais administré, pour ma part, que des fumigations partielles, sur un bras par exemple ou sur une jambe, pour guérir des sphacèles, des gommes de mauvais caractère, des douleurs opiniâtres, des ulcères rebelles ; et j'avoue en avoir obtenu, dans de telles conditions, de réels avantages. Mais je n'ai jamais osé soumettre le corps tout entier aux vapeurs du cinabre. Je proscris formellement les fumigations générales, et je ne crois guère aux prétendus succès que disent en avoir retirés les empiriques, tristes gens qui ont poussé l'audace jusqu'à introduire, sous forme de pilules, le mercure dans l'estomac, comme si ce remède pouvait produire par l'estomac ce qu'il produit sur la peau !

... Il n'est aucune confiance à accorder aux eaux minérales dans le traitement de cette maladie ; car ce sont là, comme le démontre l'expérience, des agents trop peu énergiques pour dissoudre une matière épaisse et tenace comme celle du Mal français.

... Certains accidents du Mal Français donnent lieu à des indications spéciales.

Telle est en premier lieu la céphalée, qui ré-

sulte d'un engorgement de matières morbifiques accumulées sous le péricrâne. Tantôt diffuse et générale, tantôt limitée à une portion du crâne, elle résiste souvent à tous les agents thérapeutiques. Je n'ai trouvé aucun moyen plus efficace pour la soulager que l'usage de frictions sur la face interne des bras avec un liniment dont voici la formule :

Pr.	Suc d'aunée Suc de bryone Styrax liquide Térébenthine	aa..................	1 once.
	Résine élémi	....	5 onces.
	Graisse d'ours Graisse d'oie Beurre	aa.....................	5 onces.
	Oliban Iris	aa...........................	3 drachmes.
	Huile d'iris	....	q.s.
	Mercure..... huitième partie du poids total.		
M.			

D'autres fois, il se produit sur la longueur des tibias des soulèvements gommeux excessivement durs et tellement douloureux que la mort serait préférable aux souffrances qu'ils provoquent. En pareil cas, l'écume de gaïac et les liniments usuels ne produisant aucun soulagement, il faut avoir recours à des remèdes bien plus énergiques. Ce qui m'a paru le mieux réussir, c'est l'application d'un emplâtre composé comme il suit :

Pr. Racines cuites d'élatérium et d'iris aa. 1 livre.
Gomme ammoniaque, Sagapénum, Galbanum aa........... 2 onces.
Styrax liquide........................ 6 onces.
Graisse d'ours, Beurre aa.................... 1 once.
Mercure........................quart du poids total.

Mêlez et faites un emplâtre s. a.

Il arrive parfois que des ulcères de mauvaise nature se développent dans l'arrière-bouche. Si l'on ne parvient à en arrêter les progrès, ils peuvent dévorer la luette et attaquer les os. On devra, pour les combattre, mettre en œuvre tout d'abord les purgatifs et les dérivatifs, puis prescrire des gargarismes avec une décoction de troène, de plantain et de fleur de grenade, dans laquelle on fera dissoudre de l'alun, du nitre, de la lie de vinaigre et du bol d'Arménie. Le mal résiste-t-il, il faut alors toucher les ulcères avec un mélange de verdet, de réalgar, et d'alun.

Enfin, contre la chute des cheveux, de la barbe, des sourcils et des autres poils, on prescrira des pilules de Grande confection de coloquinte et des fomentations chaudes avec un décocté vineux de gaïac, de miel et de ladanum... Je recommande encore, pour le même usage, des onctions avec une mixture de ladanum, d'eau de roses et de sublimé.

Les petits enfants qui tiennent le Mal français de leur mère ou de leur nourrice ne sauraient être soumis aux traitements qui précèdent. Je fais préparer pour eux une liqueur spéciale, que l'on obtient en distillant la décoction de gaïac dont j'ai donné la formule. Cette liqueur, qu'ils prennent sans dégoût, s'administre à la dose quotidienne de trois à quatre onces. Elle fournit d'excellents résultats.

Tel est l'ensemble du traitement applicable au Mal français ou Syphilis.

Ce traitement est susceptible de modifications multiples suivant les exigences de chaque cas particulier, c'est-à-dire d'après l'âge, le sexe, le tempérament, les qualités de la matière morbide, etc. Car, je le répète, le mal n'est pas identique chez tous les malades et réclame par conséquent des médications différentes.

TABLE

PARIS. — IMPRIMERIE ALCAN-LÉVY, BOULEVARD DE CLICHY, 62.

PRINCIPES DE PATHOLOGIE GÉNÉRALE

Par P. PÉCHOT

Professeur de Pathologie interne à l'École de Médecine de Rennes, médecin des hôpitaux de la même ville. — In-18 de 406 pages. — Paris, 1869.

C'est avec plaisir qu'on recommande un livre inspiré non seulement par la pensée scientifique, mais encore écrit d'après les données de l'expérience. Le traité de pathologie que l'honorable et excellent docteur Péchot a fait dernièrement paraître est un de ces ouvrages qui méritent d'être signalés à l'attention du public que les études médicales peuvent intéresser. L'auteur, du reste, a recueilli des témoignages flatteurs de l'estime dans laquelle ses confrères les plus distingués tiennent ce travail, et l'article ci-dessous, que nous reproduisons *in extenso*, peut donner la mesure des éloges qu'il a obtenus ailleurs.

Pour nous qui ne sommes pas un adepte de la science, — tant s'en faut, — nous avons lu et compris le livre de M. Péchot et nous pouvons en dire comme le poète :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci,

si tant est que la médecine soit une science agréable.

L. D.

(*Journal d'Ille-et-Vilaine*, 8 mai 1869.)

« Deux voies se présentent à celui qui débute dans l'étude d'une science : faire table rase de tout ce qui a été écrit avant lui et étudier isolément, sans aucune idée préconçue, chaque partie de l'ensemble pour continuer ensuite lui-même, à grand labeur et à grande

perte de temps, l'édifice avec les matériaux lentement ramassés par les générations qui se sont succédé; c'est la méthode de Bacon, de Descartes, de Sydenham et autres génies de cette espèce qui refusent de se plier à la règle et n'acceptent rien sur la foi d'autrui. Ceux-ci sont les architectes de la science, mais ils ont mis leur vie à résoudre des théories et à créer des systèmes qu'ils n'ont pas daigné conduire jusqu'aux applications pratiques.

« D'autres au contraire, partant des faits acquis et prenant la science au point où elle est parvenue, s'appliquent à en tirer des corollaires et à en sillonner en quelque sorte la route de jalons qui puissent servir de guide aux débutants.

« Comme une tendre mère qui guide son nourrisson et lui apprend à former ses premiers pas, ils mettent tous leurs soins à aplanir le terrain devant eux et les conduisent droit au but, sans les laisser s'égarer dans des voies trompeuses ou consumer en d'inutiles lenteurs un temps précieux dont ils regrettent en vain plus tard la perte. Les premiers ont travaillé pour leur gloire ou pour leur propre satisfaction. Les seconds n'ont travaillé qu'en vue de faire profiter les autres du fruit de leur labeur. Sachons-leur gré d'avoir accepté ce rôle ingrat, d'avoir bien voulu consentir à descendre des hauteurs de l'empyrée médical, de s'être fait en quelque sorte petits avec les petits et d'avoir bien voulu mettre à leur portée le résumé de leurs études et d'une longue et consciencieuse observation.

« Tel est le livre que vient de publier pour le plus grand profit des élèves et pour simplifier le travail des maîtres, M. le docteur Péchot, professeur de pathologie interne

à l'Ecole de médecine de Rennes. Ce livre concis, nerveux, où rien de ce qui peut être utile n'est oublié, et dont tout détail purement oiseux a été consciencieusement retranché, conçu sur un plan essentiellement didactique, nous a paru éminemment propre à initier les débutants dans la carrière médicale, dans l'art si important et si difficile d'observer, et de tirer un parti convenable de ses observations.

» Les méthodes d'observation les mieux accréditées par l'expérience y sont classées, détaillées et passées successivement en revue par ordre de fonctions et d'organes. Tout entier à son but d'instruire et d'ouvrir à son lecteur les horizons de la science, l'auteur n'a point cherché comme tant d'autres des ornements étrangers, et moins encore à faire parade de science en l'ornant par des citations qui lui eussent été faciles et qui eussent grossi outre mesure son volume. Grâces lui soient rendues d'avoir su être court, aujourd'hui que tant de gens se plaisent à rendre la science inabordable aux praticiens en la délayant dans d'énormes compilations, où nous sommes réduits à la chercher réduite à l'état d'un atome médicinal homœopathique.

» Ceci nous rappelle involontairement ce mot d'un professeur célèbre par les bons élèves qui étaient sortis de ses mains : « *Les esprits,* disait-il, *sont en quelque sorte semblables à un vase à étroite encolure ; versez beaucoup, versez peu, il n'entrera jamais que la même dose.* » Aussi louons-nous sans restriction l'auteur d'avoir eu le bon esprit de se restreindre et de ne dire que ce qu'il importe aux commençants de savoir. Ainsi servir pour ainsi dire goutte à goutte, avec une juste mesure et en y mettant une gradation savamment calculée, la

science est mieux saisie par l'élève, et rien de ce qui a frappé ses yeux et son esprit ne se perd. Les ouvrages les plus populaires et les plus susceptibles de passer à la postérité sont en général les ouvrages substantiels et courts. Ceux de ce genre qui ont trait directement à la pratique de l'art ne vieillissent jamais et sont de tous les temps et de tous les lieux. Qui s'inquiète aujourd'hui, autrement que pour servir à l'histoire de l'art, de l'archée de Van Helmont, des compilations de Galien, de la bile et de l'atrabile, et des disputes qui ont passionné nos pères sur le siége de l'âme et les propriétés de la matière? Tandis que les aphorismes de Baglivi, de Boerhaave sont, avec ceux d'Hippocrate, leur maître, entre les mains de tout le monde.

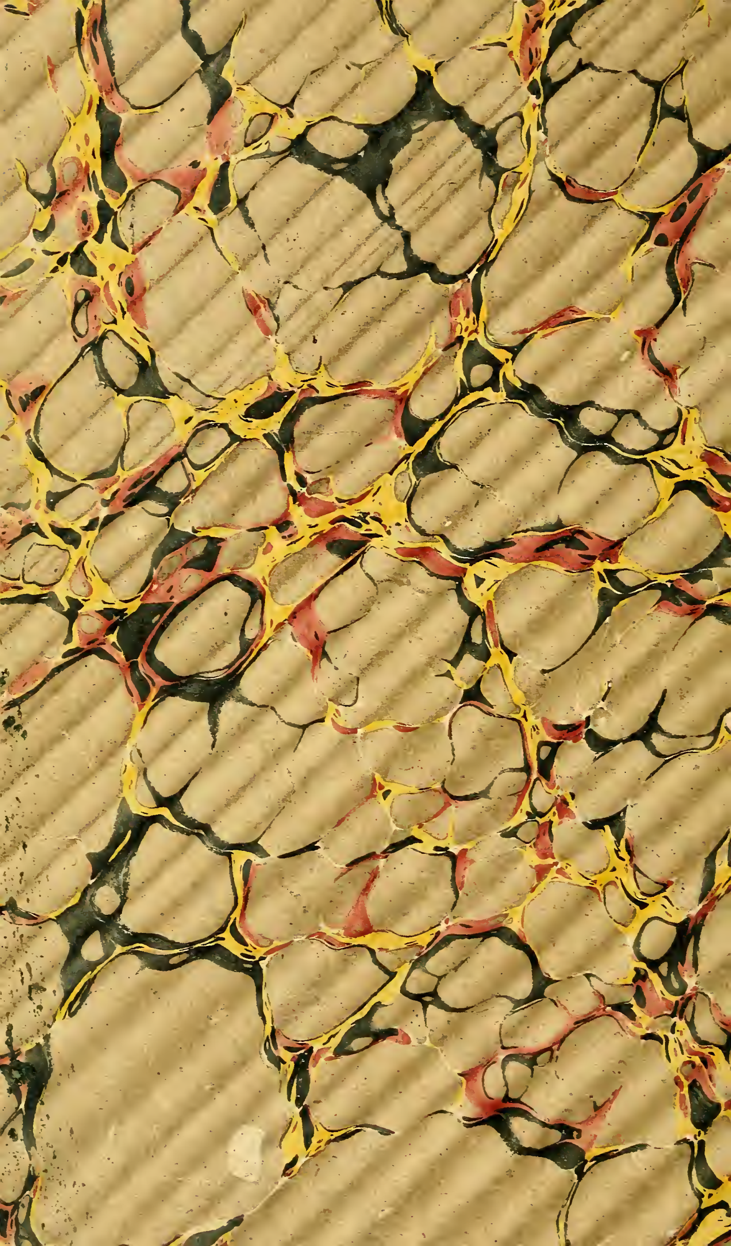
» Voilà pourquoi nous faisons des vœux pour que le livre de M. Péchot, qui nous a paru écrit d'après ces modèles, soit bien venu de la jeune génération médicale à laquelle il s'adresse et que, mieux connu et apprécié comme il le mérite de ceux qui sont appelés à la diriger, il devienne un ouvrage classique, comme les ouvrages des Richerand, des Capuron, des Bichat et des Rostan, que tous ceux qui ont aujourd'hui la prétention de les remplacer n'ont pu parvenir encore à faire oublier.

» Docteur F. Monin. »

(Extrait du journal *le Lyon médical*, n° du 25 avril 1869)

A ce témoignage s'ajoutent ceux des feuilles suivantes :

Union médicale, A. I. — *Montpellier médical*, Pécholier, février 1868 — *Gazette médicale de l'Algérie*, Dr Puzin, 25 février 1868. — *Journal de Médecine de Bordeaux*, Dr Ed. Marx, n° III, 68. — *Courrier de Lyon*, Dr Luppi, 19 avril 69. — *Union médicale de la Gironde*, Dr Mérau, mai 68. — *Evénement médical*, Dr Ernest Barrault, 31 janvier 69.



244. **FRACASTORO, Girolamo. Syphilis ou le Mal Vénérien,** poème Latin, avec La Traduction en François, & des Notes. (Par P. Macquer and J. Lacombe). 12mo, cont. marbled calf. Paris, 1753. Engr. vignette on title. $35.00

FIRST COMPLETE FRENCH TRANSLATION, WITH LATIN, based on the Rome text of 1531. The Latin and French texts are on the recto and verso respectively. The vignette on title contains a plaque with a profile of Fracastoro. The translation is a free rendering in 18th century prose. The Bibliothèque Nationale catalogue ascribes the translation to Philippe Macquer (1720-1770), a well-known litterateur. Jacques Lacombe (1724-1811), the jurist and writer, was probably the co-translator. (Baumgartner & Fulton p. 55 and No. 85). Fracastaro (1484-1553) was at once a physician, poet, physicist, geologist, astronomer, and pathologist. His medical fame rests upon this most celebrated of medical poems, which sums up the contemporary dietetic and therapeutic knowledge of the time, recognizes a venereal cause, and gave the disease its present name.

